

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LES
GRANDS HOMMES
VENGÉS,
OU

*Examen des jugemens portés par M. de V. ;
& par quelques autres Philosophes , sur plu-
sieurs Hommes célèbres , par ordre alphabé-
tique ;*

AVEC

*Un grand nombre de Remarques critiques
& de Jugemens Littéraires.*

Par Monsieur BERGIER.

Confunde tyrannum & quos deprimis eleva. (S. Viſt.)

TOME SECOND.

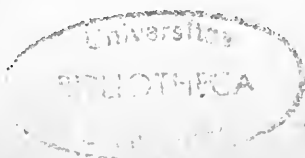


A PARIS,

Chez HUMBLOT, Libraire, rue St. Jacques,
entre la rue du Plâtre & celle des Noyers,
près St. Yves.

M. DCC. LXIX.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.



CSP

PQ

2099

C42

1769

112



L E S
GRANDS HOMMES
V E N G É S.

SECONDE PARTIE.

*Contenant les Articles qui ont rapport à
l'Histoire Sacrée & Ecclésiastique.*

A B B A D I E.

§. I.

*Témoignages avantageux rendus à son
Traité de la Vérité de la Religion Chré-
tienne.*



L'AUTEUR du *Dictionnaire anti-Philosophique* a vengé la mémoire de cet Auteur. Il a démontré contre M. de V. qu'*Abbadie* n'étoit pas mort en démence, & qu'il avoit fini sa carrière à Londres, & non en Irlande. Il s'appuie sur les Mémoires de *Niceron*. Il auroit pu citer, ce semble, les Auteurs anglois du *Supplément au Dictionnaire de Bayle*, qui étoient à portée d'être instruits du lieu de sa mort. Ce qui a trompé M. de V. c'est que le Docteur *Abbadie* avoit le Doyenné de Killalow en Irlande; mais il ne mourut point dans ce pays-là,
Tome II. A

& sur-tout il ne mourut pas fou. Nous ne reviendrons donc pas sur les calomnies de M. de V. quoiqu'il les ait reproduites dans le troisième volume de ses *Mélanges*. Mais comme il affecte un mépris souverain pour le livre d'*Abbadie*, livre qui vivra autant que la Religion même, on ne fera peut-être pas fâché de trouver ici le jugement que porteront de cet Ouvrage des personnes d'ailleurs peu favorablement prévenues pour les Prétendus Réformés. Je parle du Comte de *Buffi-Rabutin*, de son ami M. *Corbinelli*, & de sa parente Madame de *Sévigné*, dont le goût & l'esprit sont si connus par ses lettres.

Voici ce que M. *Corbinelli* mandoit au Comte de *Buffi*, dans une lettre de Madame de *Sévigné*, du 10 de Mars de 1637. Je viens d'achever de lire un livre intitulé, *La vérité de la Religion Chrétienne*, qui est à mon gré un livre parfait.

Le Comte de *Buffi* disoit à Madame de *Sévigné* dans une lettre du 5 de Juillet 1638: « Il faut » chercher autre chose que ce que nous voyons; & savez-vous bien ce qui me confirme dans ces sentimens ? c'est le second livre *de la vérité de la Religion*. Nous le lisons à présent.... & nous trouvons qu'il n'y a que ce livre-là à lire au monde. »

Madame de *Sévigné* ne s'exprime pas moins fortement dans sa lettre du 13 d'Août 1638. « Il faut » que je revienne encore à vous, pour vous dire la joie que j'ai de l'estime que je vous vois pour le second tome d'*Abbadie*. C'est le plus divin de tous les livres; cette estime est générale.... Je ne crois pas qu'on ait jamais parlé de la Religion comme cet homme-là. »

Je n'ajouterai plus que deux passages, qui prouvent combien cet Ouvrage avoit frappé & touché le Comte de *Buffi*. Dans une lettre du 15 Août 1638 à Madame de *Sévigné*, il dit: « Madame de Coligny dit qu'elle gageroit qu'*Abbadie* ne mourra point Huguenot, ne pouvant pas imaginer que J. C. laisse périr un homme qui la si bien

» prouvé : & moi qui ne réponds de rien , je dis
» que si *Abbadie* meurt dans sa Religion , cela me
» fait craindre & admirer la Providence. « Et
» dans la même lettre : » Nous sommes sur la fin du
» second tome de *la vérité de la Religion*. C'est un
» livre divin ; je ne dis pas seulement par la ma-
» tière , mais encore pour la forme. Je ne veux
» plus lire que ce livre-là pour ce qui regarde mon
» salut. Il ne me feroit pas quitter le monde , com-
» me il a obligé le *Charmel* (1) , quand je ne fe-
» rois pas non plus marié que lui ; mais il me le fe-
» rait bien mépriser , & il m'en persuadera le déta-
» chement par l'esprit. Jusqu'ici je n'ai point été
» touché de tous les autres livres qui parlent de
» Dieu , & j'en vois bien aujourd'hui la raison :
» c'est que la source m'en paroïsoit douteuse ;
» mais la voyant claire & nette dans le livre d'*Ab-*
» *badie* , il me fait valoir tout ce que je n'estimois
» pas. Encore une fois , c'est un livre admirable ; il
» me peint tout ce qu'il me dit , & , en un mot , il
» force ma raison à ne pas douter de ce qui lui pa-
» roïsoit incroyable. «

M. l'Abbé *Desfontaines* ne traite pas moins fa-
» vorablement l'ouvrage d'*Abbadie*. Ce livre éga-
» lement estimé & lu des Protestants & des Ca-
» tholiques , est un ouvrage complet , nourri d'un
» style éloquent , & où l'érudition & le raisonne-
» ment ne laissent rien à souhaiter. Aussi efface-t-
» il aux yeux de l'Univers tout ce qui s'est publié
» avant lui pour la défense du Christianisme. Quel-
» les conversions n'a-t-il pas opérées ? Que d'Es-
» prits forts n'a-t-il pas soumis ? Ce n'est pas une
» élégance puérile , une vaine affectation de bel es-
» prit ; vous n'y voyez point d'ornemens déplacés ,
» ni de ces traits surprenants qui éblouissent. Il
» ne débite ni épigrammes ni énigmes ; il ne songe
» point à flatter les oreilles , & n'amuse point son
» lecteur par le choix étudié des expressions. L'Au-

(1) Libertin converti.

» teur est convaincu que les paroles sont faites
 » pour les hommes , & non pas les hommes pour
 » les paroles.

§. II.

Doit-on défendre la Religions ?

M. de V. attaque sans cesse la Religion , & il ne cesse de crier qu'il ne faut pas la défendre ; mais l'Abbé Houteville lui avoit répondu d'avance , dans la Préface de la *Religion Chrétienne prouvée par les faits*. On en feroit , dit-il , la Religion , si dans l'origine les réserves politiques & les scrupuleuses terreurs , dont on voudroit aujourd'hui nous faire des loix , eussent prévalu ? L'Idolâtre , le Juif , le Novateur , n'auroient trouvé ni contradictions , ni résistance. Si nos premiers Apologistes , contents de croire , avoient négligé d'instruire & de reprendre ; s'ils avoient évité d'éclaircir , de justifier leur foi , & si leur zèle eût manqué d'héritiers ; dans les jours malheureux d'Arius , l'erreur se seroit élevée sur les ruines de la vérité.

L'Evangile n'a pas d'ennemis moins nombreux , moins aigris , moins artificieux , moins superbes qu'autrefois. S'engager à le défendre , n'est donc pas un soin superflu , moins encore un projet condamnable. Ce n'est point renouveler avec danger des querelles assoupies ; c'est travailler à terminer , s'il se peut , celles que l'impiété ne cesse de nous faire. Ce n'est point exposer la Religion ; c'est la produire avec tous ses appuis. Ce n'est pas supposer que l'Incrédule emploie contre nous des armes formidables ; c'est en mettre toute la faiblesse à découvert.

Bien loin de troubler la paix des simples , comme on nous en accuse , ni leur préparer des pièges , c'est au contraire les éclairer , les consoler , fortifier leur foi : car la foi n'est que trop faible pour l'ordinaire , quand elle n'est pas éclairée. L'ignorant-

ce de ses motifs conduit presque sûrement à la perdre tout-à-fait. Il n'est donc pas nécessaire qu'un Chrétien se justifie, lorsqu'il se présente pour soutenir la cause de l'Evangile. Il est permis à chaque Fidele, il lui est ordonné même de défendre sa Religion lorsqu'on l'attaque; & la foi de tout Chrétien n'est-elle pas attaquée, quand celle du Christianisme l'est aussi indécemment & aussi publiquement qu'elle l'est aujourd'hui, sans que personne ose la défendre, du moins parmi les séculiers.

On n'a pas adopté à la vérité dans la spéculation le système de la tolérance; mais on le suit dans la pratique. On laisse chacun arbitre de ses opinions particulières, & libre de se composer à son gré sa propre Religion. Il semble que nous ne devions nous appartenir mutuellement que durant les courtes bornes de la vie présente: on s'endort sur les suites malheureuses de l'infidélité de ses proches mêmes. Tandis que sur tout le reste on craint jusqu'à l'ombre du péril pour ceux qu'on aime, on n'a sur l'erreur qui va les perdre, qu'un cœur indifférent & des yeux distraits. Le dirai-je? Parmi ceux même qui, plus intimement persuadés, sembleroient devoir être plus touchés de l'égarement d'autrui; la plupart, soigneux seulement de garder en eux la simplicité de la foi, pensent avoir assez fait pour elle, quand ils ont donné quelques plaintes secrètes & vagues au malheur de l'incrédulité. Avouons-le à notre honte; telle est aujourd'hui la face du Christianisme. On s'y permet, pour l'impiété même, des complaisances que nos Peres se feroient défendues pour les plus foibles écarts dans la Doctrine.

Maïs (dit-on aux défenseurs du Christianisme) il est à craindre que les objections que vous exposez ne fassent plus d'impression que vos réponses. Nous avouons que cela peut être pour ce grand nombre d'hommes superficiels qui ne lisent qu'à la hâte, & qui ne voient que ce qui est sous leurs yeux. Ils se lassent & se rebutent au premier effort

d'attention suivie , & toute réponse demande un esprit appliqué. Quelque simple que soit l'objection, ce n'est souvent qu'à l'aide d'un grand nombre de raisonnements , & en quelque sorte par des dissertations , qu'on arrive à la détruire. Presque toujours , pour la résoudre , il est nécessaire de remonter à des principes écartés , de définir avec précision ce qui est équivoque , de débrouiller ce qui est confus , d'éloigner ce qui est inutile , de rapprocher ce qui est essentiel , de comparer exactement des idées , de démêler des sophismes , de pérer des autorités , d'éclaircir des textes écrits en langues étrangères , d'en extraire le véritable sens. Mais parce que la refutation d'un livre impie , tel , par exemple , que le *Dictionnaire Philosophique* , demandera tout cet appareil , faudra-t-il se dispenser de lui répondre , & laisser l'incrédulité nous insulter paisiblement ? Non ; s'il est des esprits superficiels & frivoles qui ne veulent cueillir que les fleurs d'un sujet , il est aussi des esprits sages & profonds qui ne craignent pas de passer à travers les épines des matières les plus abstraites ; & ces gens sages ramènent à la longue ces génies légers & inappliqués , que l'âge mûrit tôt ou tard. Si ceux-ci craignent d'entrer avec un Auteur dans les routes pénibles du raisonnement , ils ne redoutent pas de même l'instruction verbale. Il faut donc qu'on éclaire les Maîtres , pour que les Disciples puissent être ramenés par ceux qui sont à portée de converser avec eux ; & c'est , ce me semble , ce qui prouve visiblement l'utilité des ouvrages contre l'impiété , ou en faveur de la Religion.

A M B R O I S E. (S T.)

Ce Pere croyoit-il l'Ame immatérielle ?

M. de V. a cru trouver dans ce Pere un passage qui favorisoit le Matérialisme. Avant que de le dé-

velopper, il est bon de voir de quelle maniere S. Ambroise expliquoit la Création. La vie de l'homme a commencé, dit-il, lorsque Dieu a soufflé sur lui; cette vie finit par la séparation de l'ame & du corps, mais le souffle qu'il reçoit de Dieu n'est point détruit, lorsqu'il se sépare du corps: comprenons par-là combien ce que Dieu a fait immédiatement dans l'homme, est différent de ce qu'il a formé & figuré; c'est pour cela que l'Ecriture dit que Dieu a fait l'homme à son image, & qu'elle raconte ensuite qu'il prit de la poussiere, & qu'il forma l'homme.

Ce qui n'a point été formé de la poussiere, n'est ni terre, ni matiere: c'est une substance incorporelle, admirable, immatérielle; ce n'est ni dans le corps, ni dans la matiere, mais dans l'ame raisonnable qu'il faut chercher la ressemblance de l'homme avec Dieu. L'ame n'est donc point une vile matiere; elle n'est rien de corporel. (*Serm. 10. n. 15.*)

C'est par le Dogme de l'immatérialité de l'ame qu'il élève l'homme, qu'il le console des malheurs de la vie, qu'il le soutient contre les horreurs de la mort; toute la morale de ce Pere porte sur l'immatérialité de l'ame. (*de Noé & Arcé, c. 25.*)

Sur quel fondement soupçonne-t-on ce Pere d'être Matérialiste? Sur un passage dans lequel ce Pere dit, qu'il n'y a rien qui soit exempt de composition matérielle, que la Trinité. (*de Abraham, l. 1. c. 8. n. 58.*)

En prenant ce passage ainsi détaché de tout ce qui le precede & de ce qui le suit, il s'ensuivroit tout au plus que S. Ambroise croyoit que tous les esprits créés sont unis à un petit corps dont elles sont inséparables. S. Ambroise s'est expliqué trop clairement sur l'immatérialité de l'ame, pour donner un autre sens à ce passage.

Mais S. Ambroise dans ce passage ne dit rien de ce qu'on lui fait dire.

Ce Pere en parlant des sacrifices, dit qu'ils ser-

vent à rappeler l'homme à Dieu , & à lui faire connoître que Dieu , quoiqu'au-dessus du monde , en a pourtant arrangé les parties.

Du spectacle de la nature où il trouve les traces , ou plutôt le caractère de la Providence ; il passe aux différentes parties du monde & de la terre. Il fait voir que c'est Dieu qui a disposé les différentes parties de la terre ; il passe ensuite au corps humain , & dit que c'est Dieu qui a mis entre tous ses membres l'harmonie qu'on y admire.

Pour l'ame , elle a aussi ses divisions ; & ces divisions sont ses différentes fonctions : car l'ame , selon ce Pere , est indivisible. Plus légère que les oiseaux , ses vertus l'élevent au-dessus des Cieux ; & Dieu ne l'a point divisée en parties comme les autres êtres , parce qu'elle est unie à la Trinité , qui , seule indivisible , a tout divisé.

C'est pour cela que les Philosophes avoient cru que la substance supérieure du monde , qu'ils appellent l'*Ether* , n'est point composée des éléments qui forment les autres corps ; mais qu'il est une lumière pure , qui n'a rien de la saleté de la terre , de l'humidité de l'eau , du nébuleux de l'air ou de l'éclat du feu. C'est , selon eux , une cinquième nature qui , infiniment plus rapide & plus légère que les autres parties de la nature , est comme l'ame du monde , parce que les autres parties sont mêlées à des corps étrangers & grossiers.

Mais , pour nous , continue S. *Ambroise* , nous croyons qu'il n'y a rien d'exempt de composition matérielle , que la substance de la Trinité , qui est d'une nature simple & sans mélange ; quoique quelques-uns croient que cette cinquième essence est cette lumière que David appelle le Vêtement du Seigneur.

Il est évident que S. *Ambroise* confirme ici l'immatérialité de l'ame , puisqu'il dit qu'elle est indivisible & unie à la Sainte Trinité , qui est simple ; qu'ainsi ce Pere n'a pu , deux lignes au-dessus , dire que l'ame est matérielle , à moins qu'on ne le suppose stupide ou insensé.

Il n'est pas moins clair que dans ce texte S. *Ambroise* n'a pour objet que de combattre le système de l'ame universelle ; que les philosophes supposoient répandue dans le monde comme un cinquième élément ; par conséquent , il ne s'agissoit point dans cet endroit de l'ame humaine , mais d'une des parties du monde que les Philosophes regardoient comme un esprit : & S. *Ambroise* leur dit qu'il ne reconnoît , pour gouverner le monde , d'autre nature simple que Dieu , & que tous les éléments qui servent à entretenir l'harmonie de la nature , sont corporels ; ce qui n'a aucun rapport à l'ame.

Voilà le sens naturel du passage de St. *Ambroise* , lequel vraisemblablement n'a pas été lu en entier par ceux qui ont cru que ce Pere étoit Matérialiste.

Les siècles postérieurs au Pere dont nous venons d'examiner les sentiments , ne fournissent rien dont les Matérialistes prétendent s'autoriser , ou ce sont des passages détachés qui peuvent s'expliquer par ce que nous avons dit sur les différents sens que l'on a attachés aux mots *corps* & *corporel*.

ANTHOINE. (1)

Ses erreurs sont punies par le feu.

CE malheureux fut une preuve des suites funestes que produit la fureur de raisonner , touchant les matieres de Religion , dans une tête foible. Il s'appelloit *Nicolas Anthoine* ; & il vit le jour à Brien en Lorraine de parents Catholiques. Ils prirent un

(1) M. de V. a raconté l'histoire de ce malheureux dans le tome IV. de ses *Nouveaux Mélanges* , imprimé en l'année 1767. mais il ne l'a que crayonnée , & il est tombé dans quelques inexactitudes qu'on a évitées dans cet article fait sur plusieurs pieces originales.

soin particulier de son éducation. Ils l'envoyèrent à Luxembourg, où il étudia pendant cinq ans dans le College de cette Ville. De-là il passa à Pont-à-Mousson, à Treves & à Cologne, & y continua ses Etudes dans le College des Jésuites, jusqu'à l'âge de 20 ans. De retour chez son pere avec une aversion extrême pour l'Eglise Romaine, il se rendit à Metz auprès de M. *Ferry*, savant Théologien Reformé, qui l'instruisit dans la Religion Protestante. *Anthoine* en fit publiquement profession, & il tâcha même de pervertir ses Parents. De Metz on l'envoya à Sedan pour y étudier en Théologie, & de-là à Geneve, où sa foi acheva de faire naufrage.

Son premier Maître, *Ferry*, l'ayant imbu de ce grand principe des Protestants, que l'Ecriture Sainte est la seule regle de notre foi, *Anthoine* y chercha à fixer la sienne; & s'étant séparé de l'Eglise, qui seule peut donner le vrai sens aux Livres saints, il s'égara en cherchant la véritable voie. Il s'attacha particulièrement à la lecture de l'Ancien Testament, qui commença à lui donner du goût pour la Religion Juive. Il passa ensuite au Nouveau, & y trouvant plusieurs difficultés qui lui paroissoient insolubles, il embrassa intérieurement le Judaïsme, environ cinq ou six ans avant qu'on lui fit son Procès en 1632. Il commença à douter de la vérité de la Religion Chrétienne, en comparant ensemble les deux Généalogies de J. C. comme on les trouve dans S. *Matthieu* & dans S. *Luc*. Mais lorsqu'il entreprit d'examiner les passages de l'Ancien Testament, qui sont appliqués au Messie dans le Nouveau, son esprit téméraire fut si choqué de cette application, dont les moindres interprètes lui auroient montré la sublimité & la vérité, qu'il renonça au Christianisme. On a observé judicieusement (dans le second volume de la *Bibliothèque Angloise* qui nous fournit une partie de cet article) que *Nicolas Anthoine* est peut-être le seul Chrétien qui ait abjuré sa Religion par un tel motif.

Les nouveaux sentiments, en matiere de Reli-

gion , font souvent une plus forte impression sur l'esprit des hommes , que ceux dont ils ont été imbus dès leur enfance. Les uns sont notre ouvrage , & les autres ne paroissent à nos yeux , fascinés par l'amour propre , que la production de nos parents. *Anthoine* vérifia cette remarque. Il devint si zèle pour le Judaïsme , qu'il résolut d'en faire profession publiquement : son imagination s'échauffant de plus en plus , il quitte Geneve & retourne à Metz. Il y découvre d'abord ses sentiments aux Juifs de cette Ville. Il demande d'être admis dans leur Synagogue ; mais il le demande inutilement. Les Juifs sentirent de quelle conséquence seroit cette affaire. Ils le renvoyerent à leurs Freres de Venise.

Le Profélyte partit pour cette Ville , & demanda la circoncision avec instance ; mais elle lui fut encore refusée. Les Juifs de Venise lui dirent que le Sénat leur avoit défendu de circoncire ceux qui n'étoient pas nés dans le Judaïsme. *Anthoine* souhaitant passionnément de recevoir le sceau de l'alliance Judaïque , alla de Venise à Padoue , dans l'espérance que les Israélites de cette Ville lui seroient plus favorables ; mais ils lui firent la même réponse. Les Docteurs de la Loi le consolèrent néanmoins , en l'assurant qu'il seroit sauvé sans faire profession ouverte de la Religion Mosaique , pourvu qu'il demeurât fidele à Dieu dans son cœur. Cette décision l'ayant un peu calmé , il retourna à Geneve.

Anthoine étoit connu dans cette Ville pour un homme qui avoit quelques talents. M. *Diodati* , Ministre & Professeur , lui confia l'éducation de ses enfants. L'Israélite fit semblant de continuer ses Etudes de Théologie , & fut pendant quelque temps Régent de la premiere Classe. Il disputa ensuite la Chaire de Philosophie , mais sans succès. Il vivoit extérieurement en Chrétien , participant à la Cene , assistant aux autres exercices de la Religion Reformée ; mais il vivoit en particulier , &

faisoit ses dévotions à la maniere des Juifs. Enfin , ennuyé de son état , & ayant besoin d'un établissement , il demanda une attestation à l'Eglise de Geneve , pour se rendre au Synode de Bourgogne assemblé à Gex. Il y fut admis au saint Ministère , & nommé à l'Eglise de Divonne dans le Pays de Gex , après avoir promis de suivre la Doctrine du Nouveau & de l'Ancien Testament.

Ce fut à Divonne qu'il inspira les premiers soupçons contre sa Religion. Le Seigneur de ce Village s'aperçut qu'*Anthoine* ne parloit jamais de J. C. ni dans ses prieres, ni dans ses sermons. Il ne puisoit ses textes que dans l'Ancien Testament. Il appliquoit à d'autres personnes les passages que les Chrétiens appliquent à J. C. Cette conduite singuliere excita des murmures qui parvinrent à *Anthoine*. Il étoit naturellement sombre & peureux. Une terreur panique s'empara de son ame , & il tomba dans un accès de folie au mois de Février 1632. On regarda cet accident comme un jugement de Dieu , parce qu'il arriva le jour après qu'*Anthoine* eut expliqué le Pseaume deuxieme , sans en faire l'application à J. C.

Sa démence se tourna en phrénésie. Il marchoit à quatre patés dans sa chambre , & c'est l'allure que dévoient avoir tous les foux dangereux de ce monde. Dans cet état , il déclama avec emportement contre la Religion Chrétienne , sur-tout en présence de quelques Ministres de Geneve. Il attaqua la personne de J. C. qu'il traita d'*Idole* , & il soutint que le Nouveau Testament n'étoit qu'une fable. Pour le prouver, il demanda qu'on apportât un rechaud plein de charbons ardents , & il dit aux Théologiens qui étoient dans sa chambre , qu'il mettroit la main dans le feu pour soutenir sa Doctrine , & qu'il les défioit de faire la même chose pour leur CHRIST. Enfin , dans un transport de fureur , il s'échappa pendant la nuit des mains de ceux qui le gardoient , & courut jusqu'aux portes de Geneve. On le trouva le lendemain matin dans

la boue à demi-nud. Alors ayant ôté ses souliers au nom du véritable Dieu d'Israël, il l'adora les pieds nuds & prosterné à terre, & prononça des blasphèmes. Les Magistrats de Geneve le firent mettre à l'Hôpital, où son esprit se calma peu à peu.

Dès qu'il fut revenu à lui, il cessa de parler injurieusement de la Religion Chrétienne; mais il continua de soutenir fortement le Judaïsme. Les Ministres firent tous leurs efforts pour le convaincre de la fausseté de sa Doctrine, & pour l'éclairer sur l'énormité de sa conduite, mais il persista dans son opiniâtreté.

M. Ferry, le premier Maître, ou le premier corrupteur de ce malheureux, écrivit une lettre aux Ministres & aux Professeurs de Geneve pour obtenir sa grace. Il le peint comme un jeune homme taciturne, d'une mélancolie noire, toujours agité de pensées sombres, inquiet, ardent, & plus fou que méchant. Cette lettre fit très-peu de fruit à Geneve, où ses blasphèmes avoient aigri plusieurs personnes. Anthoine (1) présenta lui-même trois Requêtes au Conseil de Geneve. La première, datée du 11 Mars 1632, commence ainsi : *Au nom du grand Dieu des Cieux, qui est le puissant Dieu d'Israël; son saint nom soit éternellement benî. Amen.* Il y supplie les Magistrats de lui faire rendre quelques écrits touchant sa Doctrine, qu'il avoit remis entre les mains d'un Ministre de Geneve par leur ordre, afin qu'il puisse les revoir & les corriger, avant qu'on les produise contre lui. Il ajoute ensuite : » Enquerez-vous de ma vie. J'ai toujours tâché » de vivre en la crainte de Dieu, & de suivre la » droite voie du salut..... N'attirez point de sang » innocent sur vos têtes, ni sur vos familles, ni » sur votre Ville; & Dieu, en la main de qui nous » sommes tous, vous bénira si vous aimez ses saintes voies, &c. « La seconde Requête, datée du

(1) Voyez la principale dans les pièces justificatives, n. 3.

lendemain , mérite une attention particuliere , & nous la mettrons dans les pieces justificatives.

Le 13 Avril 1632 , *Anthoine* comparut devant ses Juges pour la premiere fois. Il déclara , 1^o. Qu'il étoit Juif , & qu'il prioit Dieu de lui faire la grace de mourir dans la Religion Judaïque.

2^o. Qu'il croyoit qu'il y avoit eu un homme nommé J. C. mais qu'il ne savoit pas s'il avoit été crucifié.

3^o. Qu'il ne croyoit point que J. C. fût Dieu , ni Fils de Dieu , ni le Messie , puisqu'il n'y avoit qu'un seul Dieu , sans distinction de personnes , & que le temps du Messie n'étoit pas encore venu.

4^o. Qu'il rejettoit le Nouveau Testament , parce qu'il y trouvoit plusieurs contradictions , & parce qu'il ne s'accordoit pas avec l'Ancien.

5^o. Qu'il avoit embrassé le Ministère , parce que les Juifs lui avoient dit qu'il pouvoit faire profession de toutes sortes de Religions , & pour avoir de quoi vivre.

6^o. Que quand il prêta les serments ordinaires , il juroit à part soi ce qui étoit véritable & équitable.

7^o. Qu'ayant pris ce parti , il ne pouvoit se dédire de réciter le Symbole des Apôtres , & de donner la Communion.

8^o. Qu'il ne prononçoit jamais distinctement les articles du Symbole qui regardoient J. C.

9^o. Qu'il prenoit ses textes dans les Psaumes & dans le Prophete *Isaïe*.

10^o. Qu'il étoit vraie qu'au mois de Février , le jour après qu'il eut prêché sur le Pseaume deuxième , sans en faire l'application à J. C. il tomba dans un accès de folie , en chantant le Pseaume 74.

11^o. Qu'il avoit perdu le sens , lorsqu'on le trouva dans la boue aux portes de Geneve , & qu'il avoit nommé J. C. une Idole , &c.

12^o. Qu'il étoit vrai qu'il avoit dit que les passages de l'Ancien Testament , cités dans le Nouveau ,

veau , étoient forcés , tirés par les cheveux , & qu'ils crioient *miféricorde*.

13°. Qu'il avoit renoncé à son baptême , & qu'il continuoît d'y renoncer.

On l'interrogea enfuite fur les Professions de foi contraires qu'il avoit faites. On lui demanda fi un jour , étant vifité par un Seigneur & par un Miniftre , il dit : » Qu'il ne croyoit que le Dieu d'If-
» raël , & que ce qu'adore & fert toute autre gent ,
» Idoles font ; ajoutant : *Si ce Christ eft Dieu , que*
» *toutes les malediétions de la Loi & les foudres*
» *tombent fur moi ; mais s'il ne l'eft pas , qu'elles*
» *tombent fur vous ; & que ce Christ eft une Idole ,*
» &c. » *Anthoine* répondit qu'il ne s'en fouvenoit pas , mais que cela pouvoit être. On lui montra enfuite une confeffion de foi écrite de fa propre main , mais fans fignature. Il répondit qu'on l'avoit forcé à l'écrire , & il défavoua la doctrine qu'elle contenoit. On lui demanda s'il perfiftoit à renoncer à son baptême ; il répondit affirmativement.

Ses mœurs étoient un point qu'il ne falloit pas oublier. Il eft vrai que ce n'eft pas toujours le vice qui conduit à l'erreur ; & ceux qui connoiffent la nature humaine , favent que les plus grands hérétiques ne font pas ordinairement les plus grands débauchés. Quoiqu'il en foit , on exhorta *Anthoine* à confeffer s'il avoit fréquenté les mauvais lieux de *Venife*. Il invoqua Dieu pour découvrir fon innocence , & il dit que *fi c'étoit été la plus belle fille du monde , il n'y eût pas fongé ; & baiffant la tête vers la terre , il pria Dieu qu'il eût pitié de lui*.

Cette priere ne fut pas exaucée. Il comparut de nouveau devant les Juges , & tenta en vain de fe les rendre favorables. Il leur déclara qu'il n'avoit jamais dogmatifé à *Geneve* ; que lorsqu'il adminiftrait la Cene dans fon Eglife à *Divonne* , il difoit aux Communians , *Souvenez-vous de votre Sauveur ; & qu'il baptifoit comme les autres Miniftres ; qu'il étoit dans la voie du falut , & réfolu de mourir pour la vérité de fa Doctrine*. Son Procès étant inftruit ,

il fut condamné, le 12 Avril 1632, à être lié & mené en la Place de Plein-Palais, pour là être attaché à un poteau sur un bûcher, & étranglé, à la façon accoutumée, & en après son corps brûlé & réduit en cendres, &c. Cette Sentence fut exécutée le même jour, & ce misérable mourut avec la confiance d'un véritable martyr.

Les Ministres de Geneve étoient allés en Corps au Conseil, pour supplier les Magistrats de vouloir suspendre l'exécution; mais leurs prieres furent inutiles. Le motif de la Sentence étoit que *Nicolas Anthoine*, oubliant toute crainte de Dieu, auroit commis crime d'Apostasie & de lèse-Majesté Divine au premier chef, ayant combattu la Sainte Trinité, renié Notre-Seigneur & Sauveur J. C. blasphémé son saint Nom, renoncé son baptême pour embrasser le Judaïsme & la Circoncision, & se seroit parjuré, &c. &c.

Anthoine laissa quelques petits Ouvrages écrits de sa main. Un des Auteurs de la *Bibliothèque Angloise* dit les avoir vus. Ils constatent sa folie. Ces misérables productions sont 1°. Quelques passages de l'Ancien Testament, avec une priere.

2°. Une priere qu'il faisoit le soir avant que de se coucher, & une autre priere qu'il récitoit après ses Sermons. Le style en est à peu-près le même que celui des Théologiens Réformés, mais il n'y est fait aucune mention de J. C. Ces prieres sont remplies d'onction.

3°. Une petite feuille contenant onze objections philosophiques contre la doctrine de la Trinité.

4°. Un long écrit, dans lequel l'Auteur fait une confession de sa foi; en douze articles, accompagnés de leurs preuves. Il envoya cet écrit au Conseil, étant prisonnier; & il pria les Magistrats de vouloir bien le communiquer à leurs Théologiens. Il le signa le jour même de son exécution.

Voici ces douze articles. I. Qu'il n'y a qu'un seul Dieu, sans distinction de Personnes.

II. Qu'il n'y a point d'autre voie de salut, que

l'accomplissement de la Loi de *Moyse*.

III. Que la Circoncision doit toujours être pratiquée.

IV. Que le Sabbath doit toujours être observé.

V. Que la distinction des viandes pures & impures doit toujours subsister.

VI. Que les sacrifices seront rétablis.

VII. Que le Temple & la ville de Jérusalem seront rebâtis.

VIII. Que le véritable Messie doit venir, & qu'il sera un Roi glorieux, saint & juste, qui rétablira le Royaume d'*Israël*.

IX. Qu'il n'y a point d'imputation du péché d'*Adam*.

X. Qu'il n'y a qu'une prédestination, par laquelle Dieu a décrété de sauver les uns & de damner les autres; mais qu'on sera récompensé ou puni selon ce qu'on aura fait.

XI. Que personne ne peut satisfaire pour nous; mais que si nous péchons, il y a lieu à la repentance.

XII. Que le Nouveau Testament n'est point conforme à l'Ancien.

A la fin de ce long écrit, on en trouve deux autres qui ne sont pas moins remarquables. *Anthoine* entreprend de prouver que les passages de l'Ancien Testament, où il est parlé d'une nouvelle alliance, ne se doivent entendre que d'une confirmation de l'ancienne alliance faite avec *Abraham*, *Moyse* & les Peres.

Le second écrit est une explication du Chapitre LIII. d'*Isaïe*. *Anthoine* croyoit que ce Prophète y parle des Israélites vertueux, qui furent punis à cause des méchants, & enveloppés dans les mêmes malheurs.

Ces différents écrits prouvent qu'*Anthoine* avoit le fanatisme du Judaïsme, autant que d'autres ont celui de l'impieré. Mais son enthousiasme devoit être accompagné de beaucoup d'adresse, & peut-être, sans sa folie on n'auroit jamais decouvert ses véritables sentiments. Ce qui montre qu'il avoit un

caractere rusé , c'est qu'il fut assez fourbe pour prêcher tous les Dimanche dans une Eglise Chrétienne, quoiqu'il fut Juif. Il est assez ordinaire de voir jouer ce même rôle en Portugal & en Espagne à de véritables Israélites. Son exemple prouve que nos recherches en matiere de Religion ne sauroient être trop accompagnées d'attention d'esprit, de droiture de cœur & de respect pour la parole de Dieu. Il vaut beaucoup mieux penser sobrement que librement. Les doutes & les irrésolutions en fait de Religion conduisent presque toujours à l'erreur.

AUGUSTIN (ST.)

Force de son génie & de son éloquence. Sa conduite à l'égard des Donatistes.

» **L'**Evêque d'Hyppone , dit M. de V. , quelque-
 » fois inconséquent , étoit plus disert que ne sont
 » les autres Africains. » (*Traité de la Tolérance* ,
 chap. intitulé *Post-Scriptum*) Voilà S. Augustin
 dignement caractérisé en deux mots. M. de V. a
 sans doute plus médité ce Pere de l'Eglise, que
 tant d'autres Ecrivains qui en ont fait le plus grand
 éloge. Il faut qu'il l'ait mieux lu que la *Bruyere* qui
 le met en pararelle avec *Platon* & avec *Cicéron*.
 Citons en entier le beau passage où il en parle.

» Un Pere de l'Eglise , un Docteur de l'Eglise ,
 » quels noms ! Quelle sécheresse , quelle froide dé-
 » vorion , & peut être , quelle scholastique ! disent
 » ceux qui ne les ont jamais lus ; mais plutôt , quel
 » étonnement pour tous ceux qui se sont fait une
 » idée des Peres si éloignée de la vérité , s'ils
 » voient dans leurs Ouvrages plus de tours & de
 » délicatesse , plus de politesse & d'esprit , plus de
 » richesse d'expression & plus de force de raison-
 » nement , des traits plus vifs & des graces plus na-
 » turelles que l'on n'en remarque dans la plupart

» des livres de ce temps , qui sont lus avec goût ,
» qui donnent du nom & de la vanité à leurs Au-
» teurs ! Quel plaisir d'aimer la Religion , & de la
» voir crue , soutenue , expliquée par de si beaux
» génies & par de si beaux esprits ! sur-tout lorsque
» l'on vient à connoître que pour l'étendue des con-
» noissances , pour la profondeur & la pénétration ,
» pour les principes de la pure Philosophie , pour
» leur application & leur développement , pour la
» justesse des conclusions , pour la dignité du dis-
» cours , pour la beauté de la morale & des senti-
» ments , il n'y a rien , par exemple , que l'on
» puisse comparer à S. Augustin , que Platon &
» que Cicéron. « (Chap. des *Esprits forts.*)

A ce suffrage d'un Laïque , nous joignons celui
d'un Ecclésiastique , de M. Racine.

» Les Ouvrages de S. Augustin sont eux seuls
» une Théologie complète. Ce Pere s'est appliqué
» dans tous ses Ecrits à expliquer avec une merveil-
» leuse netteté les vérités chrétiennes , à les bien
» digérer , à les débarrasser de toutes les chicanes
» des hérétiques , & à les mettre dans un ordre
» méthodique. Il a marqué avec précision ce qu'on
» doit croire de chaque mystère , ce qu'on doit ré-
» pondre aux objections que l'on y oppose , &
» comment on doit tirer de l'Ecriture de quoi ap-
» puyer chaque dogme & chaque vérité. Quel-
» qu'abstraites que soient les matières qu'il traite ,
» il les met dans un si grand jour , qu'elles devien-
» nent intelligibles à tout le monde. Il fait répán-
» dre dans tous ses Ouvrages un goût de piété ,
» qui dégage insensiblement son lecteur de l'amour
» des créatures , pour le porter à n'aimer que celui
» dont il a reçu l'être & la vie. L'idée que je vais tâ-
» cher d'en donner , fera sentir quel est le bonheur
» de ceux qui sont les fideles Disciples de ce grand
» Maître , & combien l'un des plus grands hommes
» de notre temps avoir raison de dire , qu'un
» Ecclésiastique ne doit ambitionner d'autre for-
» tune que de goûter les Ecrits de cet incompara-

» ble Docteur, & d'en bien connoître tout le prix. »
 (Abr. de l'Hist. Eccles. tom. 4.)

M. de V. après avoir déprisé les talents de S. Augustin, décrie son caractère. » L'Auteur de ce saint
 » Libelle (*l'Accord de la Religion & de l'humanité*) s'appuie sur S. *Augustin*, qui, après avoir
 » prêché la douceur, prêcha enfin la persécution,
 » attendu qu'il étoit alors le plus fort, & qu'il
 » changeoit souvent d'avis. . . Je dirai à l'Evêque
 » d'Hyppone : Monseigneur, vous avez changé d'a-
 » vis, permettez-moi de m'en tenir à votre première
 » opinion ; en vérité, je la crois la meilleure. »

On voit toujours dans le style de M. de V. la même décence & la même vérité. Il est question ici de savoir si S. *Augustin* prêcha la persécution contre les Donatistes, & si ces Hérétiques étoient dans le cas de la tolérance. Écoutons M. Racine.

» Les Donatistes s'étoient si fort multipliés en
 » Afrique, qu'ils sembloient y avoir opprimé les
 » Catholiques. Depuis qu'ils étoient venus à bout
 » d'obtenir une loi qui leur donnoit toute liberté,
 » ils exerçoient par-tout des violences insupporta-
 » bles. Ces hommes qui faisoient profession de ne
 » vouloir communiquer qu'avec des Saints, étoient
 » la plupart coupables des plus grands excès ; & leurs
 » circoncussions étoient si furieux, qu'on auroit
 » peine à croire tous les crimes qu'ils commet-
 » toient, si l'on ne savoit que l'esprit de schisme
 » rend capables de tout, ceux qui en sont possédés.
 » Ils pilloient les maisons, brûloient les bâtimens,
 » portoient par-tout la désolation. Quand ils trou-
 » voient des clercs Catholiques, non contents de
 » les couvrir de plaies, ils leur mettoient dans les
 » yeux de la chaux & du vinaigre. S. *Augustin*
 » apprit un jour qu'en une seule occasion ils avoient
 » rebaptisé quarante-huit personnes, qui n'avoient
 » point eu la force de soutenir ces cruautés. Pour
 » remédier aux maux que ces forcénés faisoient
 » par-tout, les Evêques Catholiques s'assemble-
 » rent à Carthage l'an 410, & résolurent d'en-

» voyer des députés à l'Empereur *Honorius*, qui
» régnoit en Occident depuis la mort du grand
» *Théodose* son pere. Ces députés obtinrent ce qu'ils
» avoient eu ordre de demander, savoir, qu'il fut
» ordonné aux Donatistes de venir à une conféren-
» ce publique. *S. Augustin* qui avoit fait prendre
» ce parti aux Evêques, croyoit que c'étoit le
» meilleur moyen de désabuser les peuples. «

Il ne vouloit pas qu'on les châtiât. » *S. Augustin*
» & d'autres Evêques (dit M. l'Abbé *Pluquet*
» dans son Dictionnaire des Hérésies) jugerent
» qu'il ne falloit point demander à l'Empereur qu'il
» ordonnât des peines contre les Donatistes. *S.*
» *Augustin* croyoit qu'il falloit agir en conférence,
» combattre par des disputes & vaincre par des rai-
» sons, de peur de changer des hérétiques décla-
» rés en Catholiques déguilés.

» Mais les Donatistes avoient rempli l'Etat de
» désordres ; ils troubloient la tranquillité publi-
» que : c'étoient des assassins, des incendiaires ;
» des séditeux, & l'Empereur devoit au Public des
» Loix plus sévères contre d'aussi dangereux Sec-
» taires. Ils n'étoient dans le cas ni de la toléran-
» ce Civile, ni de la tolérance Ecclésiastique ; ain-
» si ce fut avec justice qu'il ordonna, sous les plus
» grandes peines, que les Schismatiques rentre-
» roient dans l'Eglise.

Cette conduite de l'Empereur, eût-elle été ap-
prouvée par *S. Augustin*, ne sauroit être blâmée par
M. de V. à moins qu'il ne contredise ses propres
principes. Il prétend qu'un gouvernement est en
droit de punir les erreurs des hommes, quand ces
erreurs sont des crimes. » Elles sont des crimes
» quand elles troublent la société ; elles troublent
» cette société, dès qu'elles inspirent le fanatisme,
» il faut donc que les hommes commencent par
» n'être pas fanatiques pour mériter la tolérance.
» Si quelques jeunes Jésuites, sachant que l'E-
» glise a les Réprouvés en horreur, que les Janfé-
» nistes sont condamnés par une Bulle, qu'ainsi

» les Jansénistes sont Réprouvés , s'en vont brûler
 » une maison des Prêtres de l'Oratoire , parce que
 » *Quesnel* l'Oratorien étoit Janséniste , il est clair
 » qu'on sera bien obligé de punir ces Jésuites. «

B A Y L E.

§. I.

La prevention en faveur de Bayle n'est pas universelle.

QUELQUE grande que soit la prévention de M. de *Voltaire* en faveur de *Bayle* , elle n'est pas si généralement répandue qu'il pourroit le croire. Le Philosophe de Rotterdam a trouvé bien des Censeurs. Il y a dans tous les siècles des personnes raisonnables & éclairées qui ne sont point esclaves du préjugé. Parmi les lettres écrites à feu M. de la *Croze* , il y a divers jugemens sur *Bayle* , dont la plupart lui sont assez défavorables. Les Journalistes de *Leipfic* n'en ont pas parlé plus favorablement , & ils étoient bons juges en matiere d'érudition. Qu'il me soit permis , dit M. l'Abbé d'*Olivet* , de faire une réflexion sur M. *Bayle*. Je le tiens pernicieux en matiere de Religion. Je crois même qu'à le prendre du côté de l'érudition , il ne mérite pas ce haut rang où les demi-Savants l'ont placé.

» Quelle pitié ! (avoit déjà dit cet Auteur dans
 » son Histoire de l'Académie Française , à l'article
 » *Mezerai*) de voir que M. *Bayle* , un si beau génie , se plaise à déterrer les plus misérables brochures pour en tirer des anecdotes scandaleuses ,
 » qui reçoivent dans ses *in-folio* une seconde vie
 » plus durable que la première. Il connoissoit la
 » malice du cœur humain ; il a voulu la chatouiller.

Suivant les Journalistes de *Trevoux* , *Bayle* , généralement parlant , fait mieux imposer à ses lecteurs

teurs par les charmes de l'expression , que les convaincre par la force du raisonnement.

Dans la vie de M. *Nicole* , il est fait mention des lettres de ce Savant , & l'on en cite une où il dit de *Bayle* : « Il faut le moins que l'on peut se » compromettre avec ce Nouvelliste. Il a dans le » fond l'esprit assez faux , & nulle équité. Il se » divertit d'une manière indigne des choses les plus » lascives ; mais il est en possession de plaire & de » donner un air ridicule à ceux qu'il lui plaît. C'est » une chose pernicieuse , que ces petits censeurs » qui s'érigent un tribunal , & qui disposent de » toutes les têtes mal faites qui font toujours le » plus grand nombre. »

L'Auteur de l'*Essai sur le beau* , après avoir parlé des Ecrivains dont les Ouvrages ne s'accordent pas avec leur caractère , ajoute à la page 197. « Le » moyen de n'être pas choqué en lisant un Philosophe qui , selon lui , a professé toute sa vie le » pur Evangile , affecter hautement la qualité d'honnête homme , défier tous ses Adversaires de le » trouver en défaut sur la Religion & sur les mœurs , » & qui ne travaille près de quarante ans que pour » ramasser dans un seul Ouvrage une bibliothèque » entière d'irréligion & d'infamie. »

Dans la Préface du livre qui a pour titre , *Traité des abus de la critique en matière de Religion* , &c. ce judicieux censeur des excès insupportables de la critique , s'étant plaint amèrement qu'elle a une pleine licence de s'exercer sur les sujets les plus respectables comme sur les plus minces , & de s'élever contre Dieu même & ses Saints , poursuit en ces termes : « Témoin , entre mille Ouvrages de » ce caractère , le Dictionnaire de M. *Bayle* , qui » est un amas d'erreurs capitales qu'on y a insérées » sous prétexte d'en corriger d'assez indifférentes en » fait d'histoire & de littérature : Ouvrage à la mode » faïque , qui , dans son bizarre assortiment de citations & de réflexions curieuses & comiques , » fournit de quoi former le plus monstrueux assem-

» blage d'obscénités , d'hérésies & d'athéisme : Ou-
 » vrage , qui pis est , très-propre à insinuer ces poi-
 » sons avec tout l'agrément que peuvent répandre la
 » délicatesse de l'esprit , la légèreté de la plume &
 » la variété de l'érudition , jointe à la finesse de la
 » critique. »

Les Protestans eux-mêmes , ajoute un autre Ecrivain , ne lui ont-ils pas fait un Procès dans les formes ? Ne l'ont-ils pas accusé d'athéisme au Consistoire de Rotterdam ? Il s'est défendu , il est vrai , avec un artifice très-impofant , & un air de supériorité qui devoit déconcerter un Accusateur aussi peu mesuré que le fanatique *Jurieu*. Mais quelque nous que fussent ses Juges , n'ont-ils pas exigé de lui qu'il changeât ses articles de *Pyrrhon* , des *Manichéens* , des *Pauliciens* , &c. qu'il réformât entièrement ce qu'il avoit dit de *David* ; qu'il dit nettement qu'il le regardoit comme un Auteur inspiré , &c. Enfin ne lui firent-ils pas une reprimande sur les obscénités dont il paroît affecter d'embellir ses Ouvrages ; Lisez là-dessus sa vie par M. des *Mazeaux* , sa *Cabale chimérique* , ses *Pensées sur les Comètes* , & ses ennuyeuses dissertations contre MM. *Jurieu* , le *Clerc* , *Jacquelot* , *Bernard* , &c. (Voyez *Bayle en petit* .)

Les *Essais sur les Philosophes* , ou les *Egaremens de la raison sans la foi* , parlent ainsi du Lexicographe : « Qu'est ce que *Bayle* , comparé à M. *Pascal* ? Je nomme *Bayle* , parce que son Dictionnaire est à la mode , & que les Savans estiment ce qui est sorti de sa plume. *Bayle* est un Auteur dangereux , qui souvent fait une grande dépense d'esprit & d'érudition pour des bagatelles , qui a le talent de prendre les choses du mauvais côté , à qui la perversité des sentimens échappe de tems en tems ; alors on lui voit dévoiler sa malice & répandre son venin , son désespoir le trahit : toujours curieux de rechercher ce qu'il croit être mal conçu ou peu raisonnable dans les *Pe- res de l'Eglise* , il change & travestit les meilleurs

» argumens en sophismes , épiant toutes les occa-
 » sions de faire naître des doutes sur la Provi-
 » dence , sur l'immortalité de l'ame , sur sa spiri-
 » tualité. Il cherche à se décorer d'un nom res-
 » pectable pour autoriser ses travers. Enflé de ses
 » connoissances , parce qu'il se croit un homme
 » universel , il soumet les oracles de l'Ecriture à
 » son jugement , & tente de les redresser. La sim-
 » plicité de cette nourriture lui cause un dégoût
 » extrême ; son orgueil le rend incrédule , & lui
 » fait déclarer la guerre à Dieu-même. Enfin *Bayle*
 » est un Philosophe qui se dit avec emphase , *Ju-*
 » *piter* , *Assemblée-Nuë*. C'est un esprit plein d'in-
 » quiétudes philosophiques , qui combat ce qui lui
 » plaît , qui défend ce qu'il veut. C'est un impu-
 » dent Cynique , qui a rayé du Code des devoirs
 » de l'homme envers Dieu & envers soi-même ,
 » l'article de l'honnêteté & de la pudeur. C'est un
 » incrédule qui professe par-tout le Pyrrhonisme ,
 » qui a perdu de vuë tout dessein de s'éclairer , qui
 » ne pense qu'à entasser difficulté sur difficulté , qui
 » fuit la lumière & se dérobe aux plus fortes preu-
 » ves , & qui fait consister tout son plaisir & toute
 » sa gloire à ne se pas rendre. C'est enfin le Doc-
 » teur des impies de nos jours , qui mettent de ni-
 » veau le Paganisme , l'Eglise Catholique & le Sec-
 » tes hérétiques.

On connoît les portraits que *Saurin* & *Jean le Clerc* ont tracés de *Bayle*. Le premier est inséré dans le Dictionnaire de M. l'*Advocat* , & l'autre se trouve dans le *Dictionnaire anti-Philosophique*. J'avouë que *Jean le Clerc* est recusable par les démêlés assez vifs qu'il a eus avec *Bayle* , sur divers points de littérature & même de Religion. C'est une justice que je dois à ce dernier , qu'il a rarement renduë en pareil cas. Mais on ne sauroit nier qu'il n'y ait beaucoup de vrai & des traits ressemblans dans le portrait que ce Journaliste a tracé de l'Auteur du Dictionnaire. D'ailleurs , *Saurin* n'est pas suspect , & il faut avouer qu'il a peint

Bayle d'après la vérité , & de main de Maître :

L'Auteur des *Lettres sur les Anglois & sur les François* , ne porte pas un jugement plus avantageux sur cet Ecrivain , qu'il dépeint avec les traits suivans.

» Il se présente ici un bel esprit d'un autre caractère , un Auteur renommé , qui , après s'être exercé dans ses écrits sur toutes sortes de matieres avec une facilité extrême , & avoir acquis beaucoup de réputation , s'est avisé enfin de vider toute son érudition , & de la décharger dans un grand livre critique pour en régaler le monde curieux. Cet Auteur sur-tout peut faire voir jusqu'où un homme qui manque par le cœur , peut s'égarer par l'esprit ; & son Ouvrage qui , par la maniere agréable dont il est écrit , impose à tant de gens , peut montrer de quel côté est tourné le goût presque général de notre tems. Les rapports que les choses ont entr'elles , se trouvent bien observés ici. Le raisonnement est le fort de cet Ecrivain ; mais les rapports que les choses ont à l'homme , y sont renversés & détruits entièrement. Ils ne vont ni à l'homme oisif , ni à l'homme ; mais à l'homme corrompu qu'ils corrompent encore davantage. L'Auteur s'est plu à y répandre des obscénités aussi bien que des railleries , sur des sujets que toute personne sensée fera toujours profession de respecter ; & il fait valoir les unes & les autres par le moyen de l'esprit qui s'ajuste à tout , au sale & au mauvais comme au bon , & qui sur le mauvais , encore plus que sur le bon , se plaît à montrer les merveilles qu'il fait faire. Le gros du livre est une merveille lui-même par toutes les inutilités qu'un style agréable & un tour naturel & ingénieux fait valoir & admirer ; c'est l'Ouvrage du monde , où les hommes qui courent après l'esprit , ceux qui veulent être amusés & trompés , le sont davantage. Ce terrible volume , cette montagne d'entre les livres , après avoir jetté de grands

» cris dans une Préface qui l'affortit au juste , &
» qui dispense un homme judicieux de la lecture de
» l'Ouvrage , n'enfante véritablement qu'une sou-
» ris , ou plutôt elle en enfante toute une nichée ,
» qui se fourre par tout pour ronger & faire du dé-
» gât , & qui n'épargne pas même les choses les
» plus sacrées. Cet Ecrivain , qui pense si mal de
» ce que nous respectons , dira-t'il tout ce qu'il
» pense ? & se fera-t'on une bienfiance de ne pas
» dire tout ce qu'on pense de lui ? Disons hardi-
» ment que le caractère de l'Auteur du *Diction-*
» *naire critique* est celui d'un Charlatan , & que
» c'est peut-être de tous les Charlatans qui aient
» jamais paru , le plus signalé. Paré d'une fastueuse
» érudition , d'un ramas de faits & de circonstan-
» ces , qui ne méritent jamais l'attention d'un
» homme sensé , il se produit avec une espèce d'é-
» clat , & attire sur lui les yeux de tout le monde ;
» & la fertilité de son esprit , qui le rend propre
» à jouer toutes sortes de personnages , le met en
» état d'amuser agréablement la foule qu'il attire.
» Tantôt il fait le Philosophe qui témoigne faire cas
» des bonnes mœurs , & il fait des réflexions qui
» les recommandent ; tantôt c'est un libertin qui se
» joue de tout , & se laisse aller à son penchant.
» Quelquefois il paroît comme un Esprit fort de-
» vant qui rien ne doit tenir ; d'autres fois il se met
» en posture contre les Esprits forts eux-mêmes ,
» & vous diriez qu'il va les combattre. C'est un
» Savant qui cite ou qui refute d'autres Savans ;
» c'est un Cavalier qui imite le langage de la Cour ;
» quelquefois il affecte celui de la guerre ; d'au-
» trefois il emploie celui du Barreau. Souvent il
» en parle un qui n'est propre qu'à charmer la ca-
» naille , & il le parle si bien , que par-là principa-
» lement il l'emporte sur tous les Charlatans qui
» ont paru avant lui. Il n'est rôle qu'il ne joue , ni
» figure qu'il ne prenne pour grossir la foule des
» spectateurs , aussi bien que pour les contenter :
» & le fruit de tout cela est de leur faire envisager

» toutes choses comme faites pour servir de matière
 » au raisonnement , & le raisonnement fait pour se
 » jouer de toutes choses. Quelques-uns se conten-
 » tent d'être simples spectateurs de ces singeries , &
 » ils n'y perdent que leur tems. D'autres plus à
 » plaindre ajoutent foi à ses discours , & se pour-
 » voient de ses drogues , comme de quelque chose
 » d'exquis , & qui préserve les hommes des scru-
 » pules & des terreurs incommodes que la Religion
 » leur cause ; & ils trouvent en effet ce qu'ils cher-
 » chent. De toute manière , c'est un Ouvrage
 » propre à séduire ceux qui veulent bien être sé-
 » duits. »

M. de *Ramsai* ne juge pas plus favorablement de *Bayle*. M. de *Croufaz* cite & adopte son jugement , (dans son examen du Pyrrhonisme) aussi bien que celui des *Lettres sur les Anglois & les François*. Sans rien rabattre (c'est M. de *Croufaz* qui parle) des justes éloges que M. *Bayle* a pu mériter ; il me paroît que M. de *Ramsai* en donne le caractère avec autant de vérité que de modestie , quand il dit : « Il avoit un génie capable de » tout approfondir ; mais il écrivoit quelquefois à » la hâte , & se contentoit d'effleurer les matières » les plus graves. D'ailleurs , on ne peut justifier » cet Auteur d'avoir trop aimé l'obscurité désolante » du Pyrrhonisme ; il semble dans ses Ouvrages » être toujours en garde contre les idées satis- » faisantes sur la Religion. Il montre avec art & » avec subtilité tous les côtés obscurs d'une ques- » tion ; mais il en présente rarement le point lu- » mineux d'où sort l'évidence. Quels éloges n'eût- » il pas mérité , s'il avoit employé ses rares talens » plus utilement pour le genre humain ! »

Attaquer , dit M. de *Croufaz* , la liberté , l'existence de Dieu , la Providence , l'influence de la Religion sur les mœurs , & prouver l'innocence de l'athéisme , égayer enfin d'indignes lecteurs par une profusion d'obscénités , voilà les bornes dans lesquelles il s'est renfermé à peu-près , & ce qui a

rempli la plus grande partie de son livre.

» Je veux , ajoute le même Auteur , que M.
 » Bayle ait passé sa vie dans une grande continence.
 » Ce n'est pas la personne qu'on examine , on se
 » borne à ses Ouvrages. Un nombre infini de dé-
 » bauchés (on ne sauroit le nier ; ce fait est d'une
 » notoriété trop publique) s'autorisent de ses com-
 » pilations à ne plus rougir de faire & d'avouer
 » qu'ils font ce dont les idées divertissoient assez
 » un si grand Philosophe , pour l'engager à en
 » remplir ses cayers , & par là (pour emprunter
 » une pensée de Seneque) ils perdent entièrement
 » ce qui pourroit donner des bornes à leur licen-
 » ce , & peut-être même les en ramener , la honte
 » de s'y laisser aller.

§. II.

Source des erreurs de Bayle.

Un *Dictionnaire historique & critique* est un Ouvrage plus susceptible de fautes qu'aucun autre livre. « Je m'estimerois trop heureux , dit Bayle , » si l'on vouloit m'excuser sur la raison qu'il est » impossible ou presque impossible de ne pas faire » beaucoup de fautes dans un Ouvrage tel que » celui-ci. Je ne pense pas que je me fusse engagé » au travail de ce Dictionnaire , si j'eusse prévu » que toute mon attention à éviter les méprises , » ne m'empêcheroit pas de me tromper fort souvent & bien lourdement. » (Art. *Babylas* , Rem. dernière.)

Il fait le même aveu dans le projet de ce grand Ouvrage où il a raison de prétendre qu'il n'est rien moins qu'aisé de compiler les fautes d'autrui , & qu'on a besoin de beaucoup de tems pour ces sortes de compilations.

Il dit ailleurs qu'il est sûr que l'Ouvrage ne vaudra rien au fond ; que s'il s'imprime , ce sera , non pas parce qu'il en aura attendu quelque louan-

ge , mais parce que le Libraire aura cru le débiter ; & l'aura fort sollicité à ce travail , prenant à ses risques & fortune le succès quant à sa bourse ; que si on lui demande pourquoi il se donne tant de peine pour un Ouvrage dont il connoît lui-même les défauts , dont il n'attend aucune gloire , & contre lequel il prévoit le mépris de tous les fins & bons connoisseurs , il répond qu'il ne l'a pas écrit pour acquérir le titre de bon Auteur , ne le trouvant pas digne d'être fort souhaité ; de sorte que c'est pour s'occuper d'une façon qui ne lui soit pas à charge à lui même qu'il entreprend ce Dictionnaire... Qu'il y a long-tems qu'il a pris son parti ; qu'il est sûr que malgré les fatigues qu'il se donnera pour ne rien dire de faux , son livre fournira cent & cent occasions de critiquer des fautes & des bévuës à ceux qui voudront le censurer ; qu'il travaille avec quelque sorte d'occupation à cet Ouvrage sans en espérer un grand succès ; que *jacta est alea* , & qu'il ne voit pas comment reculer honnêtement.

On ne niera pas qu'un Dictionnaire , tel que celui de *Bayle* , n'exige le secours d'un grand nombre de livres. Or , l'Auteur n'en étoit pas suffisamment pourvu. Il l'avouë lui-même dans son projet , dans les articles de *P. Faustus Andrelinus* , Rem. dernière , d'*André Govea* , Rem. E. , de *Benjamin Briolo* , Rem. B. & ailleurs. Cette disette de livres l'a souvent empêché de puiser dans les sources , & l'a jetté par conséquent dans un grand nombre de fautes. (Lett. de *Bayle* , lett. 121.)

La seconde source des erreurs de *Bayle* , est la précipitation avec laquelle il travailloit. Tout le monde sait que malgré la multiplicité des talens , malgré la fécondité & la facilité d'écrire , les longs ouvrages coûtent beaucoup de tems & de travail. Mais si nous demandons à *Bayle* combien il a employé d'années à la composition de son Dictionnaire , il nous répondra que plusieurs s'étonneront qu'on ait pu faire en moins de cinq ans deux si gros Volumes *in-folio* ; que pour lui , au contraire , il

est étonné de sa lenteur ; qu'il a commencé cet Ouvrage au mois de Juillet 1692. , & qu'il l'a achevé au mois d'Octobre 1696. ; que si l'on juge qu'il a été trop lent , il ne le trouvera pas étrange ; qu'il n'ignore pas que cela est vrai ; qu'il en a de la honte , &c.

» Pour moi , dit un de ses Censeurs , je suis du
» nombre de ceux qui s'étonnent de sa précipita-
» tion. Je m'étonne que *Bayle* , qui étoit depuis
» long-tems au fait , ait pu s'imaginer qu'en moins
» de cinq ans il fût possible de remplir deux mor-
» tels *in-folio* d'un prodigieux nombre de faits ,
» sans s'exposer évidemment à en débiter beaucoup
» de faux. Je m'étonne qu'il ait pu se persuader que
» ces deux gros Volumes , après si peu de travail ,
» fussent au point de perfection où il eût été capa-
» ble de les porter , s'il y eût travaillé le double
» & le triple du tems qu'il y avoit employé : per-
» fection pourtant à laquelle tout bon Auteur juge
» vraisemblablement avoir porté son Ouvrage ,
» lorsqu'il prend la résolution de le donner au
» Public.

» Quand je parle ici de perfection , je l'entends
» avec une certaine latitude. Je veux dire que ,
» quoiqu'il ne soit pas nécessaire qu'un homme se
» persuade qu'il n'y a rien du tout de repréhensible
» dans son Ouvrage , néanmoins il faut qu'il ait
» une confiance qui n'est point incompatible avec
» l'humilité , que son Ouvrage n'est point éloigné
» d'être , généralement parlant , bon & capable
» de satisfaire des lecteurs équitables & éclairés. Il
» faut que sa conscience lui dicte qu'il a pris toutes
» les mesures nécessaires suivant la grandeur de son
» projet , pour éviter les fautes & les faussetés.
» Voilà indubitablement la disposition dans laquelle
» *Bayle* a été à cause de son Dictionnaire quand
» il s'est déterminé d'en faire part au Public. Il avoit
» trop d'esprit pour ne pas savoir qu'un *Dictionnaire*
» critique ayant particulièrement pour objet de no-
» ter , de relever & de corriger les bévuës d'autrui ,

» il doit aussi conséquemment être travaillé avec
» encore plus de soin que tout autre livre ; qu'un
» Auteur qui se mêle de critiquer , doit être plus
» qu'aucun autre sur ses gardes , &c. Or , le sujet
» de ma surprise est que Bayle n'ait pas senti que
» quatre ans & quatre mois n'étoient point un tems
» suffisant pour un projet aussi vaste que le sien . . .
» Le grand & ordinaire défaut de Bayle , & il lui
» est commun avec beaucoup de Critiques & d'au-
» tres Ecrivains d'ailleurs célèbres , a été l'impatience de mettre ses productions au jour. Il sento-
» it assez que l'ouvrage va fort lentement quand
» on se fait une loi de discuter tout , de s'assurer
» de tout , de ne rien avancer qui ne soit appuyé
» sur des preuves suffisantes.

» D'un autre côté , il voyoit avec plaisir l'abon-
» dance d'érudition qu'un Ecrivain , qui ne prend
» pas toutes ces peines , & qui d'ailleurs a beau-
» coup de lecture , est capable de répandre , pour
» ainsi dire , à pleines mains dans un *Dictionnaire*
» critique. Il savoit encore qu'un lecteur , comme
» accablé par cette espèce de profusion , se donne
» assez rarement la peine de faire les discussions que
» son Auteur n'a pas faites , & que par-là il arrive
» que le Collecteur a peu à craindre de la plûpart
» de ses lecteurs ; outre que de tant de gens qui li-
» sent , il y en a assez peu qui soient capables de
» distinguer le vrai du faux dans les démêlés criti-
» ques & historiques , pour peu qu'ils soient em-
» brouillés.

» Voilà , ce me semble , ce qui a fait que Bayle
» a mis un si grand nombre de faits dans son Li-
» vre en pur copiste , sans avoir voulu prendre le
» tems nécessaire pour les examiner de près , &
» pour les discuter à fond avec toute l'exaëtitude ,
» toute la sagacité dont il étoit d'ailleurs très-ca-
» pable. Il faudroit , en quelque façon , dans les
» matieres de fait , suivre le conseil que M. Descar-
» tes donne à l'égard des spéculations philosophiques ,
» examiner chaque chose tout de nouveau , sans avoir

„ aucun égard à ce que d'autres en ont écrit. Mais
 „ il est infiniment plus commode de s'arrêter au té-
 „ moignage d'autrui, & c'est ce qui multiplie prodi-
 „ gieusement les témoins des faussetés. Voilà ce que
 „ Bayle a écrit. (Article Goulu, Rem. F.) Cette
 „ réflexion est très-sensée ; mais Bayle, qui donne
 „ en passant cette leçon importante à ses lecteurs,
 „ n'en a point assez profité. Il a préféré en mille
 „ endroits la méthode qu'il appelle ici la plus com-
 „ mode, & qu'il avouë en même tems n'être bonne
 „ qu'à multiplier les témoins des faussetés ; il l'a,
 „ dis-je, préféré à la méthode d'examen, parce
 „ que celle ci, qu'il convient être la bonne, de-
 „ mande dans un homme qui écrit trop de tems
 „ & de travail. » (M. Leclerc, lett. cr. sur le Dict.
 „ de Bayle.)

Bayle, avoit prévu tous ces inconvéniens, &
 il n'a pu s'empêcher de blâmer ces *Compilateurs* qui
 aiment à trouver la besogne faite ; ces *Auteurs déci-*
sifs qui se trouvent quelquefois attrapés ; ces *Ecri-*
vains qui nous renvoient à des *Auteurs* qu'ils n'ont
 pas vus eux-mêmes. Il connoissoit le péril qu'on court
 quand on se mêle de parler d'un livre que l'on n'a point
 lu ; & que, quand on renvoie son lecteur à quelque
 livre, il faudroit payer d'exemple, & y aller soi-même
 tout le premier. Bayle connoissoit ces loix de tout
 Ecrivain, de tout Historien ; il les a transgressées ;
 & l'une des causes de cette transgression, c'est
 l'extrême précipitation avec laquelle il composoit.

La troisième source des erreurs de Bayle, vient
 de ce qu'il employoit tout ce qui lui tomboit sous
 sa main. Il ressembloit à ces *Auteurs* qui se sont
 résolus de ne jamais reculer, ou qui, par le choix
 de leur institut, ou par le mauvais état de leurs affai-
 res, sont tombés dans la nécessité de toujours avan-
 cer, & se croiroient estropiés s'ils s'étoient retranché
 quelque chose. Bayle, dis-je, ressembloit à ces *Ecri-*
vains, non par intérêt, mais par desir d'étaler tout
 ce qu'il savoit. De-là vient qu'il ne faisoit jamais
 grace à ses lecteurs du moindre passage qu'il eût

compilé. J'excepte les cas où sa partialité l'emportoit sur sa démangeaison de citer. Il est arrivé , par cette envie de tout dire , qu'il est tombé dans une multitude d'erreurs.

Qu'est ce , en effet , que cet Ouvrage si ample , ces quatre volumes *in-folio* ? On peut , sans courir risque de se tromper , s'en rapporter à l'Auteur. » J'ai été si éloigné , dit-il , de m'en promettre » quelque avantage , que j'ai dit & écrit cent fois » à ceux qui m'en ont parlé , que ce n'étoit qu'une » rapsodie , qu'il y auroit là-dedans bien du fatras , » & que le Public seroit bien trompé , s'il s'atten- » doit à autre chose qu'à une compilation irrégulière ; que je n'étois guère capable de me gêner , & » qu'ayant une indifférence souveraine pour les » louanges , la crainte d'être critiqué ne m'empê- » choit point de courir à bride abbatuë par monts » & par vaux , selon que la fantaisie m'en prenoit ; » qu'étant un Auteur sans conséquence , qui ne » prétend rien moins que dogmatiser , je donnois » carrière à mes petites pensées , tantôt d'une fa- » çon , tantôt d'une autre , persuadé que personne » ne feroit de tout cela qu'un sujet d'amusement , » c'est-à-dire , que l'on ne feroit que s'y délasser » de la lecture d'une infinité d'autres choses , graves , utiles , curieuses , que j'ai rassemblées avec » beaucoup de patience , mais sans espérer que l'on » écoutât en ma faveur le *Ubi plura nitent in car-* » *mine non ego paucis offendar maculis* , &c. C'est » ici le lieu de répondre aux dernières lignes de la » page 29. *Les personnes de meilleur goût entre ses* » *propres amis* , avouent qu'on pourroit retrancher » *de ses propres Ouvrages une grande moitié sans lui* » *faire tort*. Ces personnes-là n'en disent pas tant » que moi : je passe jusqu'aux deux tiers & jus- » qu'aux trois quarts & au-delà.

Cependant Bayle blâmoit ceux qui employent tout ce qui leur tombe sous la main. C'est à l'article *Chrysize* , Philosophe Stoïcien , remarque C. , où il semble avoir fait lui-même , en ces termes ,

son portrait : « On ne s'étonnera pas tant de ce » grand nombre de compositions , quand on saura » qu'il employoit tout ce qui lui tomboit sous la » main ; qu'il ne se mettoit guère en peine de corriger son travail ; qu'il alléguoit une infinité de » témoignages . . . Si un Ecrivain verse sur le papier tout ce qui lui vient dans l'esprit & tout ce » qu'il trouve dans les autres Ecrivains , & s'il ne » corrige guère son premiere travail , il peut innonder de ses Ouvrages la République des Lettres. » Au reste , cette passion de publier une infinité de » livres , engagea notre Philosophe , non-seulement à citer beaucoup & à répéter , mais aussi » à se contredire ; car tantôt il se copioit lui-même , tantôt il se réfutoit. »

Il se condamne encore dans l'article de *Guillaume Forbes* , remarque B. , où il dit de cet Auteur : « Le parti qu'il avoit pris de n'écrire pas » beaucoup , étoit fort bon , & de la même solidité que le conseil qu'il donna à une personne qui » usoit beaucoup de papier. Lisez davantage , lui » dit-il , & écrivez moins : *Pauca scripsit , scire , enim maluit quàm scribere , & hoc distertum scripturienti cuidam quidam & ei magnos labores ostentanti lepide , sed solidè usurpavit : lege plura , & scribe pauciora*. Le nombre des excellens Ecrivains seroit moins petit qu'il n'est , si ceux qui » acquierent enfin le talent de bien écrire , pouvoient se résoudre à ne publier quelque chose que » tous les quatre ans ; mais ils abusent de la facilité qu'ils ont acquise & de leur réputation ; ils » entassent tome sur tome ; ils se dispensent de la » peine de retoucher & de bien limer , & ne font » plus rien qui vaille , ou qui approche du mérite » de leurs premieres compositions.

» Si l'on cherchoit , ajoute t'il ailleurs , de pareilles fautes dans les Œuvres de *Kec-Kerman* , » on y en trouveroit à foison. C'est le propre de » ceux qui composent aux dépens de leur prochain. Ils enlèvent les meubles de la maison &

» les balayures aussi ; ils prennent le grain , la
» paille , la balle , la poussière en même tems. »

Bayle , en avouant qu'il avoit composé en poste son Ouvrage , nous dispense de chercher pour quelle raison ce gros Livre n'est qu'une *rapsodie* , qu'une *compilation irrégulière* , où il y a bien du *fatras*. La conséquence naturelle qu'on tirera toujours sûrement d'un pareil aveu , c'est que l'Ouvrage est nécessairement plein de fautes.

Je fais qu'il seroit injuste de prendre à la rigueur le témoignage d'un Ecrivain qui dépose contre lui-même. Mais quelle idée aura-t'on du *Dictionnaire critique* , lorsqu'on entendra dire à *Bayle* qu'il ne garantit que la fidélité des citations.

La dernière source des erreurs de *Bayle* , est l'extrême subtilité de son esprit , dont il abuse & dont il veut abuser. Un homme qui n'auroit jamais entendu parler de lui , & qui , en prenant son Dictionnaire , l'ouvreroit par hazard à l'article d'*Euclide* , pourroit-il s'imaginer qu'il est lui-même de tous les Auteurs celui qui a le plus abusé de l'esprit de dispute , qui a fait le plus mauvais usage de sa subtilité , qui a poussé le plus loin la contradiction , qui a le plus répandu de doutes sur ce qui passoit pour le plus incontestable ? Jamais a-t'on attaqué des vérités plus fondamentales ? Jamais a-t'on mis en œuvre plus de comparaisons éblouissantes ? Jamais a-t'on tiré plus de parti d'une Métaphysique abandonnée ? Jamais a-t'on su mieux profiter de l'ambiguïté des termes vagues , & donner un air de Philosophie à des sottises ? Il est donc visible qu'on peut lui appliquer ces paroles d'*Euminius* contre *Arcésilas*. *C'étoit un homme , dit Bayle , qui nioit & qui affirmoit les mêmes choses.* “ Il se jettoit avec
» glément à droite & à gauche ; il faisoit gloire
» d'ignorer la différence du bien & du mal. Il débatoit la première fantaisie qui lui venoit dans l'esprit , & tout d'un coup il la renversoit par plus de
» raisons qu'il ne l'avoit établie. C'étoit une Hydre
» qui se déchiroit elle-même. »

On diroit que *Bayle* a voulu faire son portrait dans l'article de *Chryssippe*, où il s'exprime ainsi :
» *Scioppius* le regarde comme le Chef de ces Stoï-
» ciens qui avoient déshonoré la Secte , en abusant
» de leur esprit , & en courant après de vaines sub-
» tilités , qui n'étoient propres qu'à faire exposer au
» ridicule la gravité du Portique. Son orgueil ,
» ajoute-t'il , l'engagea à disputer du pour & du
» contre sur la plupart des matieres , & à composer
» beaucoup. Il reedit souvent les mêmes choses , &
» il en dit plus souvent qui se réfutoient les unes les
» autres. Voilà , continuë *Scioppius* , ce qui arrive
» lorsqu'on songe plus à la victoire qu'à la vérité
» dans une dispute. *Nimum altercando veritas amittitur* . . . On ne peut nier que ces réflexions de
» *Scioppius* ne soient judicieuses. C'est un très-grand
» mal à une Secte , que d'avoir pour son défenseur
» un Ecrivain qui a l'esprit vaste , prompt & super-
» be , & qui aspire à la gloire , non-seulement de
» belle plume , mais aussi de plume féconde. Le
» grand & unique but d'un tel Ecrivain , est de ré-
» futer quelque Adversaire que ce soit qu'il entre-
» prend de combattre ; & comme il travaille plus
» pour sa propre réputation que pour l'intérêt de
» la cause , il s'attache principalement aux pensées
» particulières que son imagination lui fournit. Il lui
» importe peu qu'elles ne soient pas conformes aux
» principes de son parti , c'est assez qu'elles soient
» utiles , ou pour éluder une objection , ou pour
» fatiguer les Adversaires. Ebloui de ses inventions ,
» il n'en voit pas le mauvais côté , il ne prévoit pas
» les avantages que les mêmes ennemis , ou une
» autre sorte d'Antagonistes en retireront. Le pré-
» sent lui tient lieu de toutes choses ; il ne se met
» point en peine de l'avenir. Entassant d'ailleurs
» livre sur livre , tantôt contre cette Secte , tantôt
» contre une autre , il ne sauroit éviter de se con-
» tredire , & il ne sauroit raisonner conséquemment.
» Il trahit par ce moyen les intérêts de sa Com-
» munion ; & à force de s'éloigner d'une extrê-

„ mité , il tombe dans l'autre , & successivement
 „ dans toutes les deux. „

Cet esprit de subtilité , & les funestes suites qu'il attire après lui , ont été si bien décrits par deux célèbres Auteurs , que je ne puis m'empêcher de rapporter leurs paroles.

„ Les esprits trop vifs & trop subtils , dit le premier , ne sont pas toujours les plus propres à la
 „ Philosophie. Il vaudroit mieux s'épaissir l'imagination par quelque chose de grossier , que de la
 „ laisser évaporer en des spéculations trop fines. Le
 „ bon sens tout simple de *Socrate* triompha de tout
 „ l'art & de toute la finesse des Sophistes. La Philosophie ne devint abstraite que quand elle cessa
 „ d'être solide. On s'attacha à des formalités, quand
 „ on n'eut plus rien de réel à dire ; & l'on ne s'avisa de recourir à la subtilité , que quand on n'espéra plus faire valoir la raison par sa simplicité.
 „ Ce *Protagoras* , qui chercha le premier des raisonnemens captieux , ne prit cet air subtil que parce
 „ qu'il n'avoit rien que de faux dans l'esprit. . . . On
 „ gâta tout , dit *Sénèque* , à force de raffiner sur
 „ tout. Car pour faire une vaine ostentation d'esprit , on quitta ce qu'il y avoit d'essentiel dans les
 „ sciences ; on commença à affoiblir la vérité des
 „ choses par l'artifice des paroles. On se servit de
 „ sophismes , quand on manqua de bonnes raisons.
 „ Ce fut par cet Art nouveau , que *Nausiphanès* &
 „ *Parménides* renversèrent tout . . . Ainsi la simplicité de la raison se corrompit par l'artifice du discours , & l'on se joua de la vérité , au lieu de la
 „ traiter avec respect. Ce fut le défaut des Espagnols du dernier siècle ; ils firent de la Philosophie
 „ comme de la politique : ils portèrent , par la qualité de leur esprit né aux réflexions , l'une & l'autre à des subtilités inconcevables. Il n'y eut point
 „ de Disciple qui ne raffinât sur son Maître. D'où
 „ arriva un désordre semblable à celui dont s'étoit
 „ autrefois plaint *Sénèque*. La dispute devint tout
 „ le fruit de la Philosophie , & l'on s'en servit moins
 „ pour

„ pour guérir l'ame que pour exercer l'esprit. (*Rapin*, Réflex. sur la Philos. n. 27.)

L'Auteur de l'*Histoire du Ciel*, après avoir démontré par la raison l'existence de plusieurs choses incompréhensibles à la raison même, ajoute : « Un homme tel que *Bayle* auroit prouvé à qui l'eût voulu écouter, que la vuë des objets terrestres étoit impossible. Mais on auroit laissé dire *Bayle*, & l'on n'en eût pas moins fait usage de la vuë de la nature, parce que les raisonnemens doivent céder à l'expérience. Il en est de même des nuances par lesquels ce téméraire raisonneur a pris par-tout à tâche d'obscurcir l'excellence de la raison, des bonnes mœurs & de toute Religion. Vous ne pouvez présenter à cet homme, ni à ses partisans, aucune vérité, soit naturelle, soit révélée, qu'ils n'ayent recours à la Dialectique & à la controverse. Il faut voir. Commençons par examiner. On pourra dire ceci. Nous demandons pour-quoi cela ? En un mot, il ne trouve qu'incertitude ou obscurité par-tout ; & il n'est pas certain, à midi, que le soleil luise. On peut voir, dans le livre que je cite, ce qui précède & ce qui suit ces sages réflexions. (*Hist. du Ciel*. tom. 2. p. 401. & suiv.)

Si l'on doit ajouter foi à une anecdote rapportée par M. de *Croufart*, ce portrait n'est point outré. On assure, dit cet Auteur, que M. *Bayle* dînant à la Haye, chez M. de *Beauval*, avec un Lieutenant-Colonel François qui avoit été fait prisonnier à la bataille d'Hocstet, ne voulut jamais convenir que les Alliés l'eussent gagnée. Il entassa raisonnemens sur raisonnemens pour prouver que les François ne l'avoient point perduë.

Malgré de si fortes raisons de soupçonner la véracité de *Bayle*, trouvera-t-on encore des Auteurs qui la feront valoir à tort & à travers ? Ne sentira-t-on jamais sa mauvaise foi ? vice si condamnable dans un Critique & dans un Historien. Je n'ignore point qu'il se piquoit de la vertu contraire ; mais,

j'ose le dire, rien de plus faux que le préjugé où paroissent être à cet égard une infinité de personnes ; & je ne crains point d'avancer que la réputation de *Bayle* sur ce sujet est très-mal fondée. Après avoir examiné ce qui pouvoit y avoir donné lieu, j'ai cru en découvrir deux raisons. Je compte pour la première les invectives perpétuelles qu'il fait sur les Ecrivains passionnés, & les leçons d'impartialité qu'il répète sans cesse ; & pour la seconde, quelques preuves apparentes de sincérité & de bonne foi, par lesquelles il a su éblouir le Public.

Qui ne croiroit, en effet, qu'un Ecrivain qui fulmine sans cesse contre la mauvaise foi, a eu la force de s'en garantir ? Et à qui n'imposeroient pas un grand nombre de passages tels que les suivans, qui, à chaque page du *Dictionnaire*, tendent des pièges à la crédulité des lecteurs.

» Il me doit suffire, dit-il, de réfuter les men-
 » songes qui me sont connus, & d'être toujours
 » disposé à réfuter ceux qu'on me fera connoître,
 » ou que mes propres recherches découvriront de
 » jour en jour. C'est à quoi je suis sincèrement dis-
 » posé, l'on ne me sauroit faire un plus grand plai-
 » sir que de me communiquer les preuves & les
 » éclaircissemens nécessaires pour rectifier les er-
 » reurs d'autrui insérées dans cet Ouvrage, sur la
 » foi de leurs Auteurs. On me trouvera toujours
 » prêt à faire agréablement ce que la justice & la
 » vérité demandent. Je puis parler là-dessus positi-
 » vement. Je me suis fondé, & j'ai des preuves
 » d'expérience & de sentiment.

» J'usurai de la même liberté & de la même hon-
 » nêteté envers les Auteurs, de quelque Nation &
 » de quelque Religion qu'ils soient. Je le déclare
 » ici : il n'y a rien de plus ridicule qu'un *Diction-*
 » *naire* où l'on fait le Controversiste. C'est un des
 » plus grands défauts de celui de M. Moreri. Il s'y
 » trouve cent endroits qui semblent être détachés
 » d'un vrai Sermon de Croisade. Pour moi, je ne
 » dis pas avec Annibal : *Hostem qui feriet, mihi eris*

» *Carthaginensis*, *quisquis erit civis* ; mais plutôt
 » que tous ceux qui s'écarteront de la vérité, me
 » seront également étrangers. . . Ce Dictionnaire
 » ne regardant point les erreurs de Droit, la par-
 » tialité y feroit incomparablement plus inexcusa-
 » ble que dans les Dictionnaires historiques.

» La plainte d'un Ancien sur le malheur des
 » Arts, dont on juge avant que de s'en être in-
 » truit, a lieu sur-tout par rapport à l'Histoire, où
 » l'on marque toujours que les premières loix de
 » l'Histoire, sont *ne quid falsi audeat*, *ne quid veri*
 » *non audeat*, & que sa différence avec la déclai-
 » mation d'un Rhéteur ou d'un Panégyriste, est
 » que celui-ci supprime les défauts des gens, au
 » lieu que l'Histoire rapporte le bien & le mal.
 » Quand on me demande pourquoi je fais savoir
 » les défauts de quelques grands hommes, & qu'on
 » m'en blâme, je ne réponds autre chose si ce n'est:
 » Avez-vous lu les *Traité de Arte historicâ* ? Si
 » vous les avez lus, répondez vous-même à votre
 » demande. Si vous ne les avez point lus, ne jugez
 » point de mon Dictionnaire.

» Ceux qui savent comment j'ai parlé des Jésui-
 » tes dans ma réponse au Calvinisme de *Maim-
 » bourg*, & même dans mon Dictionnaire, à l'ar-
 » ticle de *Loyola* & ailleurs, peuvent être assurés
 » que je ne les crains, ni ne les ménage ; mais il
 » est vrai qu'un Dictionnaire historique ne doit
 » point porter les marques d'une prévention pas-
 » sionnée, & je m'en suis éloigné autant que j'ai
 » pu, tant à leur égard qu'envers toute autre sorte
 » de sujets.

» A mon particulier, je veux bien qu'on sache
 » que je ne ferai pas contre le diable ce que mon
 » délateur (*Jurieu*) souhaite. Si j'avois mis dans un
 » livre, qu'un Magicien avoit massacré son Pere à
 » l'instigation du démon, & que j'appriſſe avec
 » certitude, pendant le cours de l'impression, que
 » le Magicien n'avoit point tué son Pere, ou qu'il
 » l'avoit tué sans que le diable s'en fût mêlé, je se-

» rois faire un carton pour corriger la méprise. Si
 », mon délateur n'approuve pas une équité de cette
 », étendue , tant pis pour lui. Je ferai toujours gloire
 », d'avoir empêché que l'on fasse les gens plus noirs
 », & plus laids qu'ils ne sont. La destinée de *David*
 », *Blondel* ne me fera jamais peur. La médifance se
 », déchaîna contre lui d'une manière la plus scan-
 », daleuse , lorsqu'il eut écrit contre la tradition de
 », la Papeffe. Notre délateur , s'il avoit été de ce
 », tems-là , n'auroit point manqué de crier que ce
 », livre étoit scandaleux , & qu'il tendoit à dimi-
 », nuer l'aversion pour l'Ante-Christ , & à ôter aux
 », bonnes ames la consolation qu'elles tiroient de
 », cette aventure burlesque & honteuse au Siège
 », Romain. », De tels vacarmes font mille fois plus
 de tort au bon parti , que notre méthode de Philo-
 sophie , qui veut que l'on rende justice à tout le
 monde sans exception , & que l'on préfère la vérité
 à toutes choses.

De combien de passages n'allongerois-je pas ce
 Paragraphe , si je voulois transcrire tous les endroits
 où *Bayle* tient à-peu-près le même langage ? Quel-
 les loix n'impose-t'il pas aux Auteurs dans l'article
 d'*Usson* , Remarque E. , où il veut qu'un Historien
 soit sans parens , sans amis , sans Patrie ; en un mot ,
 qu'il immole à l'Autel de la vérité , & les sentimens
 de la reconnoissance & de la nature , & les devoirs
 sacrés de la Religion ? Que ne dit-il point sur ce
 sujet dans l'article de *Rémond* , Remarque B. , où il
 prouve que le bon Historien est inséparable de
 l'honnête homme ? Que n'ajoute-t'il point dans
 l'article d'*Annat* , Remarque B. , sur la licence des
 Auteurs des libelles , & sur la manière de préparer
 & d'empoisonner la satire ? Quelle sentence ne
 prononce-t'il point dans les articles de *Balde* & de
Barthius contre les Ecrivains qui , dans leurs Ou-
 vrages perpétuent la calomnie sans la charger d'une
 note de réprobation ? Que ne dit-il point enfin dans
 l'article de *Pierre Charron* , Remarque J. , contre
 ces Auteurs , qui , par de coups de perfidie , déchir-

rent l'honneur, la réputation, la mémoire de leur prochain ? Ne va-t'il pas jusqu'à dire qu'une conduite si lâche & si déloyale devoit être soumise aux recherches des Lieutenans-Criminels, & qu'il faudroit même établir contr'eux des Chambres ardentes ?

La seconde cause de l'erreur sur la prétendue impartialité de *Bayle*, consiste dans quelques preuves apparentes qu'il donne de sa bonne foi. En voyant de quel air il réfute certains contes injurieux aux Catholiques, on diroit que c'est le plus impartial de tous les Historiens. Il se pare de je ne sais quelle droiture, & pour en imposer plus facilement, il affecte de relever les fautes de quelques calomnieux. Il réfute l'extravagante fable de la Papesse *Jeanne*. Il fait valoir son équité au sujet de l'assassinat d'*Henri IV*. Il dit que les Accusateurs des Jésuites demeurèrent en reste en plusieurs choses. Il porte le même jugement sur plusieurs calomnies inventées contre les Papes, les Conciles & les Saints, & aussi mal prouvées que grossièrement fabriquées. Mais quiconque connoitra *Bayle*, ne fera pas difficulté de lui appliquer ce qu'il dit contre *Maimbourg*. Il s'objecte que cet Auteur témoigne de la bonne foi en bien des endroits ; qu'il affecte de reconnoître les fautes du parti qu'il favorise ; qu'il n'épargne point son *Baronius*. . . qu'il abandonne souvent le terrain à ses Adversaires de fort bonne grace. Voici ce qu'il répond : « Tout cela m'est suspect, & » je suis fort tenté de croire que cè n'est qu'un artifice & qu'une ruse. Il veut qu'on s'endorme sur sa » bonne foi, & qu'on s'imagine que, puisqu'il se » rend à la raison en certains cas remarquables, » par-tout ailleurs c'est la même chose. Il veut se » faire un chemin par ses ingénuités affectées, à » tromper plus sûrement. *Timeo Danaos, &c.*

§. III.

Mauvais raisonnemens de Bayle sur la licence du style :

Bayle, non moins obscène que partial, insiste

fort sur la difficulté de fuir tous les termes dont la corruption du cœur humain peut abuser pour passer à des idées licencieuses ; & cette difficulté lui sert d'excuse. Mais plus cela est difficile , plus on auroit tort de n'y faire aucune attention , & de se permettre une pleine licence sur ce sujet , s'il n'étoit pas possible de raconter des actions honteuses , sans tomber dans ce défaut , il vaudroit incomparablement mieux en affaiblir le récit , ou même le supprimer tout-à-fait , que d'enseigner à des lecteurs heureusement ignorans , ce qui leur pourroit être une occasion de chute ou de scandale. *Melius est aliquid nescire securè , quàm cum periculo discere* , dit S. Jérôme. C'est aussi le sentiment de S. Augustin , qui assure qu'il y a des choses qu'il est plus à propos d'ignorer que de savoir : *Sunt quædam , quæ nescire , quàm scire sit melius*. J'ajoute à l'autorité de ces grands hommes , celle d'un Ecrivain qui n'a jamais passé pour fort scrupuleux.

Laurent Valle , dans un livre de Grammaire destiné à l'explication des mots , étant tombé sur un terme obscur , mais obscène , refusa de l'éclaircir , en disant , *ignorari malo , quàm me docente sciri*.

On ne pourra s'empêcher de louer cette discrétion , si l'on veut ramener l'Histoire & les Belles-Lettres à leur véritable but , qui est de rendre aimable la vertu , & de peindre le vice avec des couleurs qui en fassent connoître & haïr la difformité. C'est-là l'unique objet que doit se proposer tout homme qui travaille pour le Public.

Mais il n'est pas si difficile , que *Bayle* feignoit de le croire , d'écrire purement les actions les plus impures ; & j'ose dire qu'il faudroit avoir bien peu d'esprit , pour ne savoir pas les représenter telles qu'elles sont effectivement ; c'est-à-dire , indécentes , méprisables , odieuses & flétrissantes.

Il y a des termes , & des tours d'expression dont on ne peut s'empêcher de sentir l'immodestie , à moins de s'être fait une longue & malheureuse habitude de rouler dans son esprit les idées les plus

obscènes , & de s'y plaire. Des expressions de cette espèce différent du tout au tout d'avec certains termes qu'on entendra prononcer mille & mille fois ; sans qu'ils excitent aucune idée contraire à l'honnêteté. Ils ne produisent cet effet , que quand une imagination corrompue s'avise de les décomposer , & d'y faire envisager certains rapports avec d'autres , qui sans cela ne seroient jamais venus dans l'esprit. Alors le mépris des bienséances ne doit pas être imputé à celui qui prononce ces termes conformément à l'unique signification que l'usage y attache ; mais à celui qui s'efforce d'y joindre des idées qu'ils ne font point naître , & qui n'y sont pas naturellement attachées : à peu près , comme un estomac malade tourne la nourriture en poison. *Bayle* , par exemple , non content d'employer les termes les plus sales , se plaît dans son Apologie , à paraphraser le mot de mariage , d'une manière à offrir des idées , que ce terme n'excite point par lui-même , ni nécessairement. On le prononce mille fois sans qu'elles se présentent. Mais *Bayle* les fait naître , parce qu'il a l'impudence de le commenter. Chaque chose a diverses faces. Tel mot présente un objet d'un côté , sans faire naître l'idée des autres qui l'accompagnent. On pense souvent à un effet , sans penser à sa cause. Il est des termes à qui l'usage a donné cette force , que , lorsqu'on les prononce , ou que l'on les entend prononcer , l'esprit ne s'attache qu'à ce qu'il y a d'honnête & de légitime dans l'objet qu'ils présentent. C'est travailler à renverser une barrière respectable , que de tâcher de lier , avec certains termes , des idées , que l'usage n'y attache point.

Que de mots blesseroient l'imagination si l'on prenoit la liberté de les décomposer , ou de les commenter ? l'usage , par exemple , attache au terme d'*Adultère* des idées accessoires de honte & d'infamie. Imitiez *Bayle* & paraphrasez ce mot d'une manière qui le confonde avec ceux qui dépouillent le crime qu'il signifie , de tout ce qu'il a d'odieux ;

vous détruisez toute la différence que l'usage a sagement établie entre les expressions qui nous éloignent du vice, & celles qui nous y sollicitent. Les expressions vagues frappent beaucoup moins l'imagination, que les expressions déterminées. Sur les sujets mêmes, où il ne s'agit point d'obscénités criminelles, il est à propos de préférer ces premières expressions, afin que l'esprit par son éloignement pour les idées désagréables d'ordures physiques, se forme à l'heureuse habitude de fuir les ordures morales. Par cette raison, on doit s'abstenir de parler de certains remèdes, ou du moins il ne faut pas les désigner par leurs noms spécifiques.

Ce n'est donc pas sans sujet, n'en déplaise à Bayle, qu'on a blâmé Mezerai de se servir ordinairement des termes de *Concubine*, de *Bâtard* & d'*Adultère*. Il est certain qu'ils excitent dans l'imagination des idées grossières. Delà vient que les personnes polies, & qui évitent tout ce qui pourroit blesser la bienséance, font difficulté de les employer.

Si j'écrivois l'histoire, j'aimerois mieux dire; que N. répondit à la passion du Prince, que de l'appeler sa *Concubine*. Il est encore certain, que le lecteur passe plus légèrement sur le terme d'*Enfant naturel*, que sur celui de *bâtard*; & les honnêtes gens me sauroient sans doute plus de gré, si je disois qu'une femme oublia la fidélité qu'elle devoit à son Époux, que si j'avois dit qu'elle tomba en adultère. Les circonstances fournissent aisément des tours aussi honnêtes aux personnes qui, sans flatter le vice, veulent fuir dans leurs paroles, ou dans leurs écrits, l'apparence même de l'obscénité & de la grossièreté.

Je prends pour juge toutes les personnes raisonnables. Les expressions auxquelles je donne la préférence, ne peignent elles pas suffisamment les objets, sans laisser dans l'imagination des traces qui la puissent salir? Un Historien, un Avocat, un Rapporteur, ne se sont-ils pas suffisamment entendu,

dre , lorsqu'ils se contentent des expressions que j'adopte ?

On peut parler des actions déshonnêtes , même des plus énormes & des plus infâmes , d'une manière qui remplisse le cœur d'averfion pour le crime. Mais on en peut parler aussi sur un certain ton , & les exprimer sous de tels tours , qu'on les fera simplement regarder comme des bagatelles & des plaisanteries. Il est évident que , de ce que l'un est permis , il n'y a aucune conséquence à se permettre l'autre. Il faudroit , par exemple , avoir porté l'irréligion & le goût pour l'impureté à un excès que je ne connois pas , pour se former des idées obscènes , en lisant ce que *M. Bossuet* rapporte au sujet de *Madame Guyon*. Si *Bayle* avoit eu à faire un semblable récit , de quels traits honteux n'auroit-il pas sali son papier ?

» Mais qu'étoit-ce enfin que ce songe , dit le
 » savant Evêque de Meaux , & qu'est-ce qu'y vit
 » cette femme si pénétrée ? Une montagne où elle
 » fut reçue par Jesus-Christ ; une chambre où elle
 » demande pour qui étoient les deux lits qu'elle y
 » voyoit. En voilà un pour ma mere , & l'autre
 » pour vous , mon Epouse ; je vous ai choisie pour
 » être ici avec vous. »

Ce grand homme s'étant cru obligé de faire connoître les illusions d'une Visionnaire , a craint d'avoir contracté par ce récit une espèce de souillure , qu'il a tâché d'effacer par cette Oraison : « Mais
 » passons ; & vous , ô Seigneur , si j'osois , je vous
 » demanderois un de vos Séraphins avec le plus
 » brûlant de tous ses charbons , pour purifier mes
 » lèvres souillées par ce récit , quoique nécessaire. »

Loin que la vanité de l'imagination se réveille à ce récit , & qu'il fasse naître dans le cœur quelque sentiment & quelque désir licencieux , la circonstance qui donne lieu à cette narration , la manière dont l'a faite l'Historien , le but qu'il se propose , tout cela émousse l'imagination , glace la concupiscence , & remplit de frayeur pour les égaremens

de ceux qui donnent dans les visions.

Ce Prélat étoit si ennemi des grossièretés du style , qu'il n'ose employer dans une nécessité absolue un terme déshonnête , sans en faire excuse. « Ce » saint Apôtre , dit-il ailleurs , a bien pris garde de » ne pas nommer la Prostituée dont il parle , une » adultère , mais une femme publique ; & si on me » veut permettre une seule fois ces noms odieux , » une paillardes , une prostituée. »

Tels sont les correctifs dont se servent à propos les Ecrivains qui ont de la pudeur , qui savent respecter le Public & se respecter eux-mêmes. Je crois ne pouvoir mieux finir ces réflexions que par l'illustre modèle que je viens de proposer à mes lecteurs , & par la conséquence qu'on en peut tirer , qu'il n'y a aucune action que ne puisse décrire honnêtement un homme qui a de l'éducation , de la politesse , de la vertu , & médiocrement d'esprit.

Il importe infiniment à la pureté , à l'ordre , à la bienséance , à l'honneur du genre humain , que les termes dont on se sert pour exprimer des actions honteuses , & tout ce qui peut y avoir quelque rapport , présentent à l'esprit des idées accessoiress fort vives , qui fassent sentir que l'attention qu'on donne à des objets de cette espèce , est indécente , & qu'on est très-coupable quand on a l'imprudence de se familiariser avec ces pensées dangereuses. Dès qu'un terme qui avoit la force de réveiller des idées accessoiress d'éloignement & de haine pour le crime , perd une partie de cette force si utile & si nécessaire ; dès que la corruption des hommes grossiers est parvenue à donner à ces termes la force de présenter hardiment des idées qu'on doit fuir ; dès que ces termes sont devenus familiers à ceux qui aiment à parler avec effronterie de ce qui offense la pudeur : alors il faut craindre que la contagion des sentimens licencieux se glisse avec le langage. A ces expressions hardies , on en doit substituer de plus modestes ; & il ne faut point se lasser de faire ces changemens. C'est manquer infiniment au res-

peut dû au genre humain , que de ne s'assujétir pas très-scrupuleusement à cette maxime essentielle ; & l'on doit appliquer à tous les hommes ce que *Bayle*, perpétuellement en contradiction avec lui-même, dit des Stoïciens : « Si dans leurs conférences particulières , ils ne jugeoient pas à propos de préférer un mot à un autre , il falloit pour le moins que dans le Public ils se conformassent au style commun. Le consentement unanime des Peuples doit être en cela une barrière pour tous les particuliers. »

La pureté & la modestie dans les paroles sont d'autant plus nécessaires , que la liberté avec laquelle on vit dans une partie de l'Europe , n'a presque point de bornes. Après s'être familiarisé dans la conversation , avec les idées les plus grossières & avec les termes les plus hardis , il est naturel de devenir hardi & grossier dans les manières ; & après avoir cessé d'être retenu dans ses discours , on cesseroit bientôt de l'être dans ses actions. Il n'en étoit pas de même chez l'ancien Peuple de Dieu. On sait que les Orientaux vivent avec les femmes d'une manière très-différente de celle des Européens. Les loix chez les Juifs étoient très-sévères contre l'infidélité conjugale ; ils vivoient simplement , & telles expressions qui nous étonnent dans les Livres saints , ne faisoient pas sur eux le même effet que sur nous.

C'est donc à tort qu'on voudroit se couvrir de l'autorité des Ecrivains sacrés pour s'exprimer sans aucune circonspection , à l'exemple de *Bayle*, qui rapporte dans son Apologie un passage obscène d'un ancien Sermon composé avec des intentions très-pures : d'où il conclut faussement que ce qui n'est point mauvais dans un tems , ne peut l'être dans un autre. Ce Philosophe ne mérite pas non plus d'être écouté , quand il défie la raison de pouvoir renverser le système des Cyniques , & d'assigner des bornes qui séparent l'honnête d'avec le deshonnête.



BERNARD , (ST.)

*Son zèle contre les erreurs d'Abailard justifié.
Eclaircissement sur la Croisade qu'il prêcha.*

ON fait dire à Jérôme Carré mourant , dans les Contes de Guillaume Vadé , que S. Bernard a trop persécuté ce pauvre Abailard qui-avoit plus d'esprit que lui , & il se méloit de trop d'affaires. M. de V. répète ici ce que quelques Censeurs imprudens ont reproché à S. Bernard , mais à tort , si nous en jugeons par les faits.

Abailard étoit coupable de plusieurs erreurs capitales que Guillaume , Abbé de S. Thieri , releva dans un livre particulier qu'il adressa à S. Bernard.

L'Abbé de Clairvaux écrivit au Novateur pour le prier de rétracter ses erreurs ou de corriger ses livres. Il en donna avis en même tems au Pape. Les lettres de S. Bernard rendirent la foi d'Abailard suspecte dans presque toute l'Eglise. Il s'en plaignit à l'Archevêque de Sens , & le pria de faire venir S. Bernard au Concile de Sens , qui étoit sur le point de s'assembler.

S. Bernard se rendit au Concile , produisit les propositions extraites des livres d'Abailard , & le somma de justifier ces propositions , ou de les rétracter. Abailard voyant qu'il ne pouvoit faire son apologie , & que tout le monde le condamnoit , jugea qu'il ne pourroit entrer en discussion ; il craignit même une émeute populaire. Il prit donc le parti d'appeler à Rome , où il avoit des amis , & se retira après son appel.

Le Concile , qui étoit en droit de mépriser un appel frivole & illusoire , se contenta de condamner l'erreur , sans toucher à la personne de l'Hérétique. Il rendit compte de tout au Pape Innocent II. , en le priant de confirmer la condamnation. Si l'on employa la plume de S. Bernard pour cela , il n'en

faut pas conclure que le Saint fût un persécuteur. Il s'agissoit d'instruire le Pape ; & pourquoi le Concile n'en auroit-il pas pu charger l'Abbé de Clairvaux , que sa sainteté & l'autorité qu'il s'étoit acquise , rendoient si respectable aux Prêtres de l'Assemblée ? *S. Augustin* ne fut-il pas dans un cas semblable , chargé de composer les Ordonnances synodales des Conciles de Carthage & de Mileve , selon l'ancienne & sage coutume de donner cette commission aux personnes qui paroissoient les mieux instruites des matieres que l'on portoit au Tribunal des Evêques ? Ce ne fut aussi que malgré lui , que le Saint se porta pour la Partie d'*Abailard*. Celui-ci le força de faire le personnage d'Accusateur , en se plaignant de ce que l'illustre Réformateur de Cîteaux lui avoit donné en secret un avis charitable , après s'être tenu pendant vingt-cinq ans , sur ce qui le regardoit. *S. Bernard* composa donc les lettres que les Evêques envoyèrent à sa Sainteté ; & voilà la véritable époque où il commença à se déclarer contre *Abailard*. Quand il eut pénétré dans le fond de sa mauvaise doctrine , & qu'il fut bien convaincu de son opiniâtreté , il le traita comme un Hérésiarque obstiné.

Berenger , Disciple d'*Abailard* , dans son Apologie pour son Maître , & Dom *Gervaise* , dans sa Vie d'*Abailard* , ont attaqué la procédure du Concile. Le premier n'est qu'un déclamateur , & Dom *Gervaise* ne prouve point que les Peres du Concile aient outrepassé leur pouvoir. Les Evêques prononcèrent sur les propositions qu'on leur présentait : peut-on douter qu'ils n'eussent ce droit ? Ils n'entendirent point les défenses d'*Abailard* , dit-on ; mais étoit-il nécessaire de l'entendre , pour juger si les propositions qu'on déféroit au Concile étoient conformes ou contraires à la foi ? Il n'eût été nécessaire de l'entendre , qu'au cas que le Concile eût jugé la personne d'*Abailard*.

Le Pape répondit à la lettre du Concile , qu'après avoir pris l'avis des Cardinaux , il avoit con-

damné les Capitules d'*Abailard* & toutes ses erreurs, & jugé que les Sectateurs & les Défenseurs de sa Doctrine, devoient être retranchés de la Communion. Cette décision prouve que *S. Bernard* poursuivit avec justice ce nouveau Sectaire, qui avoit encore plus d'orgueil dans le caractère, que de faux dans l'esprit.

M. de V. blâme encore *S. Bernard* d'avoir fait entreprendre la Croisade, & d'avoir été par-là la cause de la mort de beaucoup de personnes; mais ceux qui ont étudié l'Histoire dans des sources pures, savent que le projet de la Croisade fut formé à l'insçu & sans la participation du célèbre Abbé, dans la grande Assemblée que *Louis* le jeune tint à Bourges. Ce Roi ayant déclaré le dessein qu'il avoit formé d'aller au secours des Chrétiens de la Terre Sainte, *Bernard* fut le seul qui s'y opposa avec beaucoup de fermeté. Il ne consentit à parler d'une affaire de cette importance, qu'après qu'il en eut reçu l'ordre du Pape même par un Bref public, qui lui ordonnoit, comme à la langue de l'Eglise Romaine, d'exposer aux Princes & aux Peuples, les raisons qui les obligeoient à se croiser. Il ne voulut point être du voyage; il ne voulut point avoir le commandement général de toute l'Armée, quoique ces deux choses eussent été résolues d'un commun consentement dans l'Assemblée de Chartres, & il fit approuver son refus par le Pape. Est-ce donc là être la cause de la mort de tant de milliers de gens? Laissons les Croisades pour ce qu'elles sont, quoiqu'il ne soit pas difficile de démontrer que celle dont il s'agit fût approuvée de Dieu par des miracles incontestables que fit l'Abbé de Clairvaux. Il parcourut l'Allemagne en Thaumaturge, prodiguant sur sa route les merveilles dont les Villes conserverent des monumens authentiques, & dont le mauvais succès de la Croisade ne put éteindre la mémoire, ni obscurcir l'éclat. Cependant je me restreins à conclure que, puisque *S. Bernard* ne fut point l'auteur de la Croisade, mais qu'il eut simple-

ment ordre de la prêcher , il ne fut pas non plus *la cause de la mort de tant de milliers de gens qui se croiserent sur la foi de ses Prophéties*. Le saint Abbé ne prétendit jamais prophétiser. Il déclara simplement qu'il agissoit dans l'affaire de la Croisade , en obéissant aux ordres de ceux qui lui tenoient la place de Dieu sur la terre. Il assura ensuite avec confiance que Dieu approuvoit ces ordres , & qu'il avouoit les paroles & les promesses que son serviteur portoit de sa part aux Princes & aux Peuples. Il fit même des miracles pour le prouver ; & qu'arriva-t'il ? Les péchés des Croisés détournèrent l'effet des promesses , comme les crimes d'*Israël* détournèrent l'effet des promesses que *Moyse* lui avoit faites de la part de Dieu. Mais quel est en tout cela le crime de *S. Bernard* ? Il ne prophétisa pas plus l'heureux succès de la Croisade , que *Moyse* n'avoit prophétisé l'entrée des Hébreux , qui avoient passé avec lui la mer rouge , dans la terre promise ; ils ne firent l'un & l'autre qu'annoncer avec confiance une entreprise dont les péchés du Peuple firent évanouir le succès.



B O S S U E T.

Parallèle de son Histoire Universelle avec celle de M. de V. ; sa politique sacrée.

QU'est-ce que le sublime Discours de *M. Bossuet* , suivant *M. de V.* ? C'est une *éloquente déclamation* faite pour amuser la jeunesse. Mais d'où peut venir un jugement si partial ? Le voici. *M. de V.* a fait aussi une Histoire générale , & les motifs , ainsi que les vuës des deux Historiens , sont bien différens. *M. Bossuet* voit le monde sortir des mains de Dieu par un éclat de sa toute Puissance ; l'homme né pour être juste & heureux , frappé de malédiction ; son Libérateur promis & annoncé dans tous les siècles aux Patriarches & aux Prophètes ; sa

venue dans ce monde au tems marqué ; sa Religion prêchée & reçue dans tout l'Univers ; les Empires s'élever & se détruire successivement , selon que l'Arbitre des événemens l'avoit décidé dans ses décrets éternels , & prédit par ses Oracles.

M. de V. ne voit au contraire que des espaces imaginaires , antérieurs à l'Histoire & à la Chronologie de *Moyse* ; que des milliers d'années à ignorer , parce qu'elles ne renferment que les Annales de la Religion. S'il croit avoir découvert quelque chose , c'est uniquement dans les Archives de la Chine & des Indes , que tous nos Savans ont regardé comme des chimères. Mais il s'imagine voir des traditions admirables de plusieurs milliers d'années dans ces beaux monumens que personne ne fait lire.

Une satyre sanglante contre le Peuple Juif & contre le Dieu qui en étoit adoré , est la seule chose qu'il en ait su dire. Il ne parle des Babyloniens & des Egyptiens , que pour soutenir la vérité d'une période de trente-six mille ans , durant lesquels il prétendoit avoir eu des Monarques. Rien n'y annonce l'Auteur des révolutions étonnantes qui arrivent sur la terre , mille traits au contraire lancés contre sa sagesse & sa providence.

Il est vrai que l'illustre Evêque de Meaux ayant développé divinement les desseins & la conduite de Dieu dans la trace de la Religion , & dans la succession des Empires jusqu'à la chute de celui des Romains , M. de V. ne devoit pas entreprendre de remanier ce sujet , après le développement qui en avoit été fait par un si grand homme. Mais puisqu'il se donne pour son Continuateur , pourquoi n'a-t'il pas suivi le plan de celui qu'il avoue ailleurs avoir *parfaitement saisi le véritable esprit d'une Histoire Universelle* ? Pourquoi a-t'il pris une route & des maximes totalement contraires ? De quel secours étoit pour lui un modèle exécuté si dignement ? Quand il n'en auroit pas atteint toute la perfection , ses talens supérieurs l'en auroient approché

de plus ou moins près , s'il étoit entré dans les vuës de son original ; & ces vuës y sont marquées trop clairement pour pouvoir les méconnoître.

» L'Auteur y représente , dit l'Abbé *Houteville* ,
 » (*) comme en un champ de tableaux , toute la
 » suite de la Religion & celle des Empires : puis ve-
 » nant à des remarques particulières sur le dessein
 » de Dieu dans l'établissement de son Eglise , quel
 » ordre il nous découvre ! A quelle sublimité de
 » réflexions il nous fait monter avec lui ! Quels
 » secrets il nous révèle ! Quelle notion de la Divi-
 » nité il nous communique ! Qu'avec lui le Chris-
 » tianisme paroît un culte majestueux , raisonnable
 » & consolant !

» Aux premiers faits dont *Moyse* ne nous donne
 » qu'un récit court , M. de *Meaux* joint une théo-
 » rie lumineuse qui nous développe les conseils de
 » la Providence , & leur profonde sagesse. L'Idolâ-
 » trie où tombe le genre humain après le Déluge ,
 » & l'Histoire des saints Patriarches qui conservent
 » le dépôt de la Religion au milieu de l'égarement
 » général , lui fait déjà remarquer cette élection de
 » la grace , qui est le grand mystère de Dieu sur la
 » Créature. La Loi écrite donnée aux Juifs , & ce
 » prodigieux nombre de cérémonies & d'observan-
 » ces dont elle est chargée , le conduisent aux plus
 » judicieuses remarques sur la Loi même , & sur le
 » génie indocile du Peuple qui la reçoit.

» Il parcourt le tems des Rois , les Prophètes qui
 » prédissent sous leurs régnes , & voilà *Jesus-Christ*
 » qui , dans cette multitude de prédictions , est le
 » grand objet qui se trouve par-tout. Le premier
 » de toute la Nation choisie tombe , & dans les dé-
 » grès de sa chute , il voit les degrés de préparation
 » qui disposent l'Univers à l'arrivée du Messie. Les
 » tems s'écoulent , le Libérateur descend , & il le
 » considère dans sa vie , dans sa doctrine , dans ses
 » miracles : spectacle ravissant , par lequel il épuise

(*) *Relig. prouv. par les faits* , disc. prélimin.

» tout ensemble & l'admiration & l'amour. Les Juifs
» se privent eux-mêmes du bienfait de la Rédemp-
» tion ; un nouveau Peuple est enté sur le plus an-
» cien de tous pour garder la succession. Dieu néan-
» moins se souviendra d'*Abraham* & de ses Des-
» cendants. La Nation ingrate se repentira ; le Sei-
» gneur se tournera vers elle , nous ne serons plus
» que le même troupeau sous le même Pasteur ; &
» là-dessus M. de *Meaux* s'élevant avec *S. Paul* qui
» le guide , nous fait entrer dans l'auguste secret
» des miséricordes & de la justice de Dieu.

» Mais parce que cette réunion heureuse ne doit
» arriver qu'après que l'Orient & l'Occident au-
» ront été remplis de la connoissance & de la crainte
» du Très-Haut , l'illustre Prélat nous prend ici
» comme par la main , & nous conduit au milieu
» des conquêtes de la foi Chrétienne. Nous par-
» courons avec lui ses progrès miraculeux ; nous la
» voyons de siècle en siècle s'étendre de plus en
» plus , subjuguier de suite tous les Royaumes, tenir
» captives à ses pieds les puissances de l'Enfer , &
» recueillant la vertu qui ne cesse de sortir de la
» Croix , continuer de remplir par sa fécondité toute
» l'étendue des promesses. Arrêtons-nous : un Ou-
» vrage si riche perd trop à n'être montré qu'à de-
» mi. Sans compter le fond des choses que nous
» touchons à peine , & que nous ne suivons pas
» même en entier , qui pourroit suffire à louer la
» manière dont elles sont dites ?

» Tout l'art admiré dans les plus grands modèles ;
» est ici à sa plus haute perfection. Le dernier siècle
» (& en matière d'éloquence , c'est presque
» dire tous les siècles) n'a rien produit de plus no-
» ble , de plus vif , de plus énergique ; rien où le
» caractère d'une raison supérieure soit imprimé
» plus avant ; rien d'une plus grande continuité de
» sublime ; rien qui soit assorti mieux à la dignité
» d'un sujet qui laisse infiniment après lui tous les
» autres sujets. On diroit que c'est la Religion qui
» s'explique elle-même. »

Quels sont les sentimens qu'un si grand spectacle inspire à M. de V. ? Il les explique en développant ceux de la personne qui lui fit entreprendre l'*Histoire générale*.

» Elle se plaint , dit-il , qu'un homme si éloquent oubliât en effet l'Univers dans une Histoire universelle , & ne parlât que de trois ou quatre Nations qui sont aujourd'hui disparues de la terre.

» Ce qui la choqua le plus , ce fut de voir que ces trois ou quatre Nations puissantes sont sacrifiées dans ce livre au petit Peuple Juif , qui occupe les trois quarts de l'Ouvrage. On voit en marge , à la fin du Discours sur les Juifs , cette note de sa main : *On peut parler beaucoup de ce Peuple en Théologie , mais il mérite peu de place dans l'Histoire.*

» En effet , quelle attention peut s'attirer par elle-même une Nation foible & barbare qui ne posséda jamais un Pays comparable à une de nos Provinces , qui ne fut célèbre , ni par le commerce , ni par les arts , qui fut presque toujours séditieuse & esclave , jusqu'à ce qu'enfin les Romains la disperserent , comme depuis les vainqueurs Mahométans disperserent les Partis , Peuple supérieur aux Juifs , long-tems leurs Souverains , & d'une antiquité beaucoup plus grande. »

En effet , en ne considérant le Peuple Juif que sous un point de vue avilissant , on ne pouvoit qu'être surpris que M. Bossuet se fût occupé si long-tems de cette Nation ; mais si M. de V. avoit vu dans les Israélites les gardiens du dépôt des promesses , les conservateurs de la vraie Religion , le Peuple chéri de Dieu , enfin ce qu'il devoit y voir , ce que M. Bossuet y avoit vu , il auroit admiré où il n'a cherché qu'à critiquer.

La critique n'est pas moins déplacée , lorsque M. de V. dit dans le premier volume de ses *Nouveaux Mélanges* , que l'Ouvrage du grand Bossuet , intitulé *Politique tirée de l'Ecriture Sainte* , est un *Livre peu digne de lui* ; & qu'il n'est pardonnable de l'avoir

composé, que parce qu'il le fit pour un enfant. Mais quel livre sera donc digne de *Bossuet*, si une production puisée dans les sources les plus pures, dans les fontaines sacrées de l'Ecriture n'en est pas digne ? M. de V. n'a pas lu sans doute ce Traité, lorsqu'il en parle ainsi. Tâchons de le lui faire connoître par une courte analyse. Cet Ouvrage est divisé en dix Livres. L'Auteur traite dans le premier des principes de la société civile. Il s'agit dans le deuxième de l'autorité. M. *Bossuet* fait voir que l'autorité Royale est héréditaire & la plus avantageuse pour un bon gouvernement ; mais il s'arrête à l'autorité Royale, parce qu'il avoit composé cet Ouvrage pour l'instruction d'un Prince destiné à la Monarchie. Il explique ensuite les caractères de l'autorité Royale, qu'il fait consister à être sacrée, absoluë, soumise à la raison ; ce qu'il explique dans les Livres III., IV. & V.

Dans le sixième, il montre par l'Ecriture quels sont les devoirs des Sujets envers leur Prince, & dans le septième les devoirs particuliers de la Royauté. Il traite dans le huitième des vertus que le Prince doit avoir, & sur tout de la Religion & de la Justice. Il s'agit dans le neuvième des secours nécessaires à la Royauté : tels sont les armes, les richesses, les conseils. Ces deux derniers articles font une partie du dernier Livre, qu'il finit en parlant des inconvéniens qui accompagnent la Royauté.

M. de Meaux ne fit d'abord que les six premiers livres, qui renferment ce qu'il y a de plus essentiel pour l'instruction d'un Prince. Les quatre derniers qui n'étoient qu'ébauchés, sont restés long-tems dans cet état ; mais l'Ouvrage ayant été mis entre les mains de M. le Duc de Bourgogne, ce Prince engagea l'illustre Auteur à travailler à ces quatre derniers livres. M. *Bossuet* obéit ; mais occupé de plusieurs affaires importantes, il ne put leur donner le degré de perfection que l'on admire dans les six premiers. Mais dans ces ébauches on reconnoît toujours un grand Peintre. Cette politique sera la

regle & le modèle d'un bon gouvernement. Ce n'est point un Ouvrage ordinaire , fondé sur des conjectures ou des raisonnemens humains : il est tiré des propres paroles de l'Ecriture ; c'est l'Esprit saint qu'on y entend. Enfin il y a dans ce livre tant d'esprit , de solidité , d'élévation , de grandeur , de génie , de lumière sur le fond de la Religion , que c'est une honte pour son Censeur de ne pas reconnoître les coups de crayon d'un grand Maître.

§. II.

Projet de pacification des troubles de la Religion.

Quelques beaux Esprits ont voulu ridiculiser l'illustre *Bossuet* , parce qu'il tenta dans le dernier siècle de réunir les Catholiques avec les Luthériens. Mais ces hommes inconsiderés qui regardent ce projet de pacification comme chimérique , ne savent point apparemment qu'il avoit occupé pendant fort long-tems toutes les Diètes de l'Empire. L'Empereur *Leopold* le favorisoit. On trouvoit dans les Etats d'Hanovre de grandes dispositions à la paix , parce que le Duc *Jean-Frédéric* de *Brunswick* , qui s'étoit déjà fait Catholique ; & le Prince *Ernest-Auguste* , créé par l'Empereur *Léopold* , neuvième Electeur de l'Empire souhaitoient avec ardeur la pacification des troubles de Religion. Ces deux Princes , choisirent M. *Molanus* parmi les Théologiens Protestans , pour conférer avec l'Evêque de Neustad. Ce Docteur étoit de tous les Luthériens , le plus habile & le plus pacifique. Après avoir long-tems professé la Théologie dans l'Université d'Hermstad , dite l'*Académie Julienne* , il avoit été fait Abbé de Lokkum , & Directeur des Eglises ou Consistoires des Etats d'Hanovre.

Le célèbre *Leibnitz* , qui avoit la confiance de la Cour d'Hanovre , prit cette occasion pour lier un commerce de Lettres avec M de Meaux. Peut-être aussi avoit-il en vuë de servir de second à M,

Molanus, & de défendre un plan qu'il prévoyoit ne devoir pas être tout-à-fait du goût d'un Evêque Catholique aussi bien instruit des maximes de l'Eglise que l'étoit M. *Bossuet*. Ce fut ainsi que cet illustre Evêque, qui de l'aveu de tout le monde, savoit le mieux manier les esprits, entrer dans les voies de conciliation, & présenter la vérité sous les faces les plus avantageuses, se trouva chargé par la Providence de conduire la plus importante affaire qu'il ait eue de sa vie, & qui depuis long tems occupoit les plus grands personnages de l'Allemagne. Il prit donc en main la cause de l'Eglise contre deux savans Hommes, qu'on jugeoit dans le parti Protestant les plus capables d'attaquer la doctrine de l'Eglise Catholique, & de défendre celle du Luthéranisme.

Leibnitz plus Philosophe que Théologien, plus propre à former des doutes qu'à les résoudre, ne semble s'appliquer qu'à mettre des obstacles insurmontables à la paix. Imbu du faux principe de la tolérance, qui n'est propre qu'à tout troubler dans la Religion, il s'obstine à ne point admettre le principe solide & lumineux de l'infailibilité de l'Eglise qui répond à tout, & qui peut seul empêcher que les questions ne soient interminables. C'est contre ce principe qu'il accumule les objections, & qu'il fait jouer tous les ressorts de son esprit pour donner une apparence de vérité. On est surpris qu'il s'épuise en chicanes & reproduise sans cesse les mêmes difficultés, en feignant d'oublier les réponses précises & tranchantes de M. *Bossuet*. On est fâché qu'un si beau génie qui se met sur les rangs en qualité de conciliateur, ne concilie rien, brouille les questions, & se rende à la fin l'arbitre de la négociation en faisant disparaître M. *Molanus*, dont les intentions étoient si bonnes, les vues si justes, le travail si solide, & les éclaircissemens si propres à mettre un beau jour dans nos Controverses, & à les dégager des épines qui les offusquoient, & que les préventions & les fausses subtilités y répandoient de toutes parts.

Ce savant Auteur avoit envisagé la fin du schisme comme le plus grand de tous les biens , & proposé en conséquence , dans son Ouvrage intitulé *Cogitationes privatae* , sur plusieurs articles importants de nos controverses , l'essai d'une conciliation. Il distinguoit exactement les points sur lesquels on s'imputoit réciproquement des erreurs , ceux dont on dispuoit faute de s'entendre ; ceux enfin qui ne renferment que des questions de mots. Cette partie de son Ecrit étoit très-méthodique. Il y concilioit beaucoup d'articles avec tant de précision & de justesse , que souvent M. Bossuet , ravi de trouver dans un Docteur Luthérien tant de droiture & d'équité , adopta sa conciliation sans y rien changer. Il l'encouragea même à continuer sur le reste de nos controverses , un travail qu'il jugeoit propre à fixer au juste l'état des questions , & à terminer presque toutes les disputes. M. de Leibnitz nous apprend dans une de ses Lettres à M. de Meaux , que l'Abbé de Lokkum avoit fait un Ecrit dans lequel cinquante articles de nos controverses se trouvoient conciliés. L'Auteur avoit dessein de communiquer cet Ouvrage à M. Bossuet ; mais ce Philosophe , qui ne paroît pas avoir eu fort à cœur la réunion , n'en envoya que trois controverses. M. Bossuet ne s'est point expliqué sur la conciliation de ces controverses , parce qu'il vouloit voir tout l'Ouvrage pour en dire son sentiment.

L'illustre Prélat proposa de son côté aux Protestans , de la part de l'Eglise Catholique , un projet de réunion , non imaginaire & impraticable , mais dressé sur le plan des conciliations faites autrefois. Il cite à ce sujet les exemples les plus célèbres , pour faire voir que la première condition que l'Eglise a toujours exigée des errans & sur laquelle elle ne peut se relâcher , est qu'ils confessent distinctement les dogmes qui sont la matière de la rupture. Ce pas une fois fait , le reste suit aisément , parce que l'Eglise ne se rend difficile ni sur les formalités , ni sur les points de pure discipline , qui

peuvent varier & qu'elle change en effet pour l'utilité commune , suivant les circonstances des tems , des lieux & des personnes. Ce principe posé , le systême d'une réunion préliminaire sans aucune condition , tel que l'imaginoit M. *Molanus* , tomboit de lui-même , puisque ce systême supposoit que les Protestans seroient réunis à l'Eglise , non-seulement sans convenir avec elle d'une même foi , mais même en persistant dans tous les points de doctrine qu'ils ont fait servir de prétexte à leur schisme , & en continuant d'accuser l'Eglise Catholique d'innovations & d'erreurs capitales. C'est le préalable que cet Auteur exigeoit , afin d'en venir ensuite à la discussion des articles contestés , qui seront conciliés , dit il , dans des Conférences pacifiques , par des Théologiens des deux partis , & décidés , s'il est nécessaire , par l'autorité souveraine du Concile général qu'on assemblera.

Le dogme de l'infailibilité de l'Eglise répand sur-tout une lumiere infinie sur toutes nos controverses , puisqu'il ne s'agit plus après cela que d'examiner de bonne foi ce que croit l'Eglise , ce qu'elle condamne. Or , l'Eglise s'exprime toujours d'une maniere nette , intelligible & sans équivoque. La Coutume de l'Eglise Catholique , dit excellemment M. *Bossuet* dans un de ses plus beaux Ouvrages , » est de trancher les difficultés , en » opposant à l'hérésie une déclaration précise des » dogmes révélés.... & le fruit qu'elle recueille » (des hérésies) consiste à mettre dans un plus » grand jour les vérités qu'on savoit plus confusément avant la dispute. » La méthode la plus sûre pour connoître au juste la foi de l'Eglise , est sans difficulté celle de l'*Exposition* employée avec tant de succès par M. *Bossuet*. Après qu'on auroit dressé de la maniere la plus claire & la plus précise l'*Exposition* de la foi Catholique , on auroit pu , si l'on avoit voulu , modifier sur tous les articles , comme M. *Molanus* l'a fait avec succès sur quelques-uns , la doctrine de la confession d'Ausbourg
&

& des autres livres symboliques des Protestans , pour les rapprocher des dogmes contenus dans l'*Exposition*. En s'attachant à cette méthode , tous les points contestés se trouveroient conciliés.

M. *Bossuet* promettoit que l'Eglise accorderoit volontiers aux Protestans réunis l'usage du Calice , comme autrefois elle l'accorda dans le Concile de Basle aux Calixtins de Bohême ; qu'elle consentiroit d'élever leurs Ministres & leurs Surintendans au Sacerdoce & à l'Episcopat , de leur laisser leurs femmes pendant leur vie , à condition qu'après leur mort on suivroit dans l'élection & dans la consécration de leurs successeurs , la discipline présente de l'Eglise ; que sur plusieurs autres points moins importants , elle ne feroit pas difficulté d'entrer en composition avec eux , & d'applanir tous les obstacles qui pourroient se rencontrer. Telles sont les offres de M. *Bossuet* , & les voyes qu'il employoit pour ramener à l'Eglise les Peuples que le schisme en a séparés. Ses vuës étoient droites , ses propositions équitables , sa maniere de procéder à la réunion , régulière & nullement sujette aux inconvéniens inévitables dans tout autre projet. Il est étonnant sans doute qu'un plan si beau , si suivi , donné par un Prélat parfaitement instruit des droits de l'Eglise , de ses intérêts & de son véritable esprit , ait été sans aucun succès. On ne peut s'empêcher d'accuser M. *Leibnitz* d'en être la principale cause , & d'avoir traversé la conciliation si bien commencée entre MM. *Bossuet* & *Molanus* , en disputant à contre-tems , & en affectant de l'éloignement pour ce Docteur , à la place duquel il se rendit pour son parti l'arbitre d'une affaire qu'il étoit incapable de bien manier , puisqu'il s'agissoit de concilier & non de subtiliser & de disputer. On trouve dans le premier volume des Ouvrages posthumes de M. *Bossuet* , toutes les pièces de cette grande affaire , dans l'espérance , dit l'Editeur , qu'on pourra quelque jour la renouer , & même , si les momens de Dieu sont venus , la terminer & la consommer.

Qu'on juge par ce détail , puisé dans l'Histoire Ecclési. de M. Racine , & qui est des plus fidèles , si les Philosophes ont sujet de rire de ce que *Bossuet manqua son coup* , tandis que ce fût un Philosophe qui le lui fit manquer. Ils voudroient sans doute voir toute l'Eglise divisée , pour s'élever sur les ruines des différens partis. Mais qu'il soit permis au moins aux gens de bien de détromper les esprits foibles , que les railleries des Sophistes modernes pourroient séduire.

§. III.

Du prétendu mariage de M. Bossuet.

Cette calomnie a été déjà réfutée par plusieurs Ecrivains , mais seulement en passant. Nous croyons devoir rassembler ici ce qu'ont dit de mieux à ce sujet deux Ecrivains différens , M. l'Abbé *Guyon* & l'Auteur du *Dictionnaire historique des Ecrivains Ecclésiastiques*.

» On a imprimé plusieurs fois (dit M. de V.
 » dans le Catalogue de son *Siècle de Louis XIV.*)
 » que cet Evêque avoit été marié , & *Saint Hyacinthe* , connu par la part qu'il eut à la petite
 » plaisanterie de *Mathanasis* , a passé pour son fils ;
 » mais il n'y en eut jamais la moindre preuve. Une
 » famille considérable dans Paris , assure qu'il y eut
 » un Contrat de mariage secret entre *Bossuet* , en-
 » core très-jeune & Mademoiselle des *Vieux* ; que
 » cette Demoiselle fit le sacrifice de sa passion &
 » de son état à la fortune que l'éloquence de son
 » amant devoit lui procurer dans l'Eglise ; qu'elle
 » consentit à ne jamais se prévaloir de ce Contrat ,
 » qui ne fut point suivi de la célébration ; que *Bos-*
 » *suet* cessant ainsi d'être son mari , entra dans les
 » Ordres ; & qu'après la mort du Prélat , ce fut cette
 » même famille qui régla les reprises & les conven-
 » tions matrimoniales. Jamais cette Demoiselle n'a-
 » busa du secret dangereux qu'elle avoit entre les
 » mains ; elle vécut toujours l'amie de l'Evêque de

» Meaux , dans une union sévère & respectée.

Peut-on rassembler , dit l'Auteur de l'*Oracle des nouveaux Philosophes* , plus de faussetés & de contradictions en si peu de paroles ? Premièrement , on défie M. de V. de citer , non pas plusieurs livres , mais un seul où il soit dit que M. de Meaux a vécu marié.

II. Le conte populaire que fait *Saint Hyacinthe* son fils , a été réfuté sans réplique dans le *Journal de Verdun* , Avril 1758. On y fait connoître la famille & la naissance de cet Aventurier.

III. Le témoignage d'une prétendue famille considérée , est une pure fiction imaginée pour donner à cette fable un air de vraisemblance & d'autorité.

IV. Il est faux qu'il y ait jamais eu de Contrat de mariage entre M. *Bossuet* & Mademoiselle des *Vieux*. On défie toute la terre de le produire , ni de dire où il a été passé.

V. Quand il y en auroit eu de la part de M. *Bossuet* encore très-jeune , on est forcé de reconnoître que Mademoiselle des *Vieux* en fit le sacrifice , & que ce Contrat ne fut point suivi de la célébration.

VI. C'est donc une contradiction & une puérité , de dire que M. *Bossuet* cessa d'être son mari , comme s'il l'eût jamais été , & comme s'il suffisoit pour la réalité du mariage , d'avoir signé des articles & un Contrat , quand même on admettroit la vérité de celui-ci.

VII. Après sa rupture , M. *Bossuet* entra dans les Ordres. Il étoit donc nul & de nul effet , puisqu'il n'y avoit point eu de célébration. Le fait & le droit sont sensibles.

VIII. Il est donc faux qu'après la mort du Prélat , cette famille idéale régla les reprises & les conventions matrimoniales. Voudroit-on bien nous dire ce qu'il falloit régler à cet égard , dès qu'il n'y avoit point eu de mariage ?

IX. S'il y en avoit eu , à qui fera-t-on croire que l'homme le plus prudent & le plus éclairé de son

siècle ; auroit laissé en souffrance une affaire de cette nature , depuis sa grande jeunesse jusqu'à l'âge de 76. ans , qu'il mourut en 1704.

X. C'est donc une chimere de dire que Mademoiselle des *Vieux* n'abusa point du secret dangereux qu'elle avoit entre les mains. Enfin M. de V. détruit lui-même tout ce qu'il a avancé , en reconnoissant qu'elle vécut toujours l'amie de M. *Bossuet*, dans une union sévère & respectée. Ainsi s'évanouit en fumée tout cet *amphigouri* de faussetés & de contradictions. J'admire après cela cette belle phrase que je trouve dans un de ses adulateurs : » Quelle » ame ne s'élève pas avec *Corneille* , ne s'attendrit » pas avec *Racine* , n'apprend pas à penser avec » V. ! » (*Histoire de l'Ame* , page 184.)

L'Auteur du *Dictionnaire des Ecrivains Ecclésiastiques* , s'élève avec encore plus de force contre cette calomnie. Quand on avance , dit-il , des faits aussi graves , il faut articuler le nom des personnes de qui on le tient. Quelle est cette famille ? Où est ce Contrat ? Jusqu'à ce qu'on le produise , & que plusieurs personnes l'aient vu , on est en droit de révoquer en doute cette anecdote. Ou *Bossuet* épousa Mademoiselle des *Vieux* avant son départ pour Paris , ou à son retour. Dans la première hypothèse , il n'avoit que quinze ans , étant né en 1627. , & étant parti pour Paris en 1642. Or , pourquoi auroit-on marié deux enfans , dont l'un étoit destiné aux Etudes & à l'Eglise , & dont l'autre n'avoit qu'un bien très-médiocre. Dans la seconde hypothèse , M. *Bossuet* ne revint de Paris qu'après être Docteur & Prêtre par conséquent. Ce n'étoit pas certainement alors le tems de passer un Contrat de mariage. *Mademoiselle des Vieux* fit le sacrifice de sa passion & de son état à la fortune que l'éloquence de son amant devoit lui procurer dans l'Eglise. Quelle apparence que des enfans passionnés l'un pour l'autre , rompent un Contrat de mariage sur l'idée de quelques espérances éloignées & imaginaires , fondées sur des talens qui n'avoient pas encore pu

éclater ! Si les parens les ont obligés à cette rupture, il faut supposer que *Bossuet*, a été forcé d'entrer dans l'Etat Ecclésiastique : & comment accorder les vertus par lesquelles il se signala dans ses premières années, avec cette vocation forcée. Enfin pourquoi auroit-on passé un Contrat de mariage, s'il ne devoit pas être suivi de la célébration ? Est-il possible qu'on fasse une pareille démarche sans réflexion, & qu'on soit arrêté, dès qu'on l'a faite par le vain espoir d'une fortune qui se perd dans le lointain ? Remarquez d'ailleurs que *Bossuet* étoit le cadet de sa famille ; pourquoi l'auroit-on marié préféablement à son aîné. On ne s'appesantira pas davantage sur cette anecdote, quoique les réflexions se présentent en foule ; mais on ne peut s'empêcher de dire un mot sur une imposture plus atroce & aussi peu démontrée. On prétend, dit l'Auteur, que *Bossuet* pensoit en *Philosophe* sur certaines matières, qu'il traitoit en *Théologien*. Quelle preuve a-t'il d'une accusation aussi grave ? Si elle est fondée, *Bossuet* étoit un détestable hypocrite : & comment excuser, dans cette supposition, ses disputes avec *Fénélon*, puisqu'il auroit persécuté ce grand homme son ami, son disciple, son confrere, pour des chimères dont il se moquoit en secret. Les insinuations malignes de l'Auteur du *Catalogue*, ne tendent à rien moins qu'à donner les idées les plus noires du caractère & de la probité de ce que l'Etat & l'Eglise ont produit de plus grand ; & on ne sauroit trop s'élever contre ces Ecrivains téméraires, qui puisent dans leur propre cœur les couleurs dont ils noircissent nos hommes illustres.





BOURDALOUË.

§. I.

Parallèle de Bourdalouë & de Massillon.

L*Ouis Bourdalouë*, Jésuite, né à Bourges en 1632. ; mort à Paris en 1704. , ne passa plus dans certains esprits pour le premier Orateur de la Chaire, lorsque le Pere *Massillon* parut. Mais il ne faut pas pour cela le vilipender comme a fait l'Auteur du *Dictionnaire philosophique*. Opposons à sa critique inconsiderée les judicieuses réflexions de M. l'Abbé *Trublet*.

Depuis le Pere *Bourdalouë*, il n'est venu aucun Prédicateur que le Public lui ait généralement préféré. S'il y avoit quelqu'un à lui égaler, ce seroit M. *Massillon*. Il me semble néanmoins qu'on ne lui accorde communément que la seconde place, & que le Pere *Bourdalouë* est resté en possession de la premiere : preuve remarquable du pouvoir du bon sens & des droits de la raison sur les hommes. Car M. *Massillon* est assurément un très-bel esprit, une très-belle imagination, & même un très-beau génie. Il a du sentiment, de l'onction, quelquefois même du pathétique. Abrégeons ; il a de tout ; il réunit tout, & l'on ne pourroit dire avec justice d'aucune des qualités du Prédicateur, qu'elle lui manque absolument. Peut-être le diroit-on plutôt du Pere *Bourdalouë*. Mais outre qu'à mon avis, M. *Massillon* n'a aucune de ces qualités dans le degré supérieur où elles sont dans quelques autres, soit Prédicateurs, soit Auteurs d'ouvrages de piété ; il faut convenir du moins qu'il est inférieur au Pere *Bourdalouë* dans celle qui fait le caractère propre de celui-ci, je veux dire celle qu'on appelle solidité.

Il seroit superflu de la définir ; on la connoît communément assez bien ; on ne s'y trompe point ;

& on ne la voit pas long-tems où elle n'est point. Or cette qualité est regardée avec grande raison comme la plus estimable de toutes , & quoique seule elle ne fasse point l'Orateur , elle élèvera toujours dans l'estime publique au-dessus de tous les autres Prédicateurs , celui en qui elle se trouvera au plus haut degré , pourvu qu'il ne manque pas absolument des autres. En un mot , en convenant que d'autres Prédicateurs sont plus Orateurs que lui , on le regardera encore comme le premier des Prédicateurs.

M. *Massillon* a peut-être plus de choses à lui , & non puisées ailleurs , que le Pere *Bourdalouë* , qui paroît avoir lu davantage les Peres de l'Eglise. Mais , outre que celui-ci s'étant rendu propre ce qu'il a voulu employer de ses lectures , rien chez lui n'a l'air emprunté ; donc du sens le plus droit & du jugement le plus sûr , il n'a voulu s'approprier que d'excellentes choses , au lieu que si M. *Massillon* pense plus par lui-même , il ne pense pas toujours aussi bien , c'est-à-dire , avec autant de justesse & de solidité.

Tout le monde connoît ce qu'on appelle son *Petit Carême* ; tout le monde l'a lu , ceux même qui ne lisent que des ouvrages d'esprit & d'agrément , & que les autres Sermons de ce Prédicateur eussent peut-être ennuyé. On a dit que ce petit Carême étoit charmant. Est-ce un éloge pour des Sermons ? Il est sûr du moins que ce n'en seroit pas un pour des Sermons ordinaires. Je conviens que l'âge du Roi demandoit de l'Orateur un style moins sévère & moins grave ; mais celui de M. *Massillon* dans ce *Petit Carême* n'est-il pas quelquefois trop brillant & trop fleuri ? Si , parlant devant un Roi enfant , le Prédicateur devoit changer de style , ce n'étoit pas pour en prendre un plus élevé & plus pompeux. Il falloit au contraire en prendre un plus simple & plus familier , quoique toujours avec grace , noblesse & dignité. Voilà ce que M. de *Fénélon* eût excellemment fait.

Au reste , ce qu'il y a de bien louable dans ce *Petit Carême* , c'est le choix des matières. L'âge des leçons fut saisi , les devoirs des Rois furent nettement exposés devant un Roi , & cela nous intéresse de plus d'une manière. Le sujet de ces discours a bien contribué à leur succès.

Il faut prouver & toucher , prouver en touchant & toucher en prouvant ; en sorte que l'un & l'autre marchent ensemble ; mais si on les séparoit , (comme cela convient quelquefois) il faudroit s'attacher à prouver avant que de chercher à toucher. Un jour que je disois ceci en présence de quelques gens de lettres , l'un d'eux entrant dans ma pensée , ajouta qu'un *Sermon parfait seroit celui dont Bourdalouë auroit fait le premier point & Massillon le second*. Ce mot caractérise très-heureusement ces deux grands Prédicateurs.

Les gens du monde , principalement les femmes , sont pour *Massillon* , par préférence à *Bourdalouë*. C'est que le premier a plus de ce qu'on appelle ordinairement esprit , plus de fleur & d'élégance , sur tout plus de sentiment. Ils le goûtent plus que le second , comme ils goûtent plus *Racine* que *Cornille*. Mais je doute qu'il en soit de même du plus grand nombre des gens de lettres , & , si l'on me permet l'expression , des gens du métier.

On peut ajouter à ce que dit M. l'Abbé *Trublet* , que les femmes d'un certain caractère , qui réunissoient à beaucoup de sensibilité pour le grand , une extrême élévation d'esprit , auroient été vraisemblablement pour *Bourdalouë* , même après avoir entendu *Massillon*. J'en juge du moins ainsi par les lettres de Madame de *Sévigné* , remplies des louanges de *Bourdalouë* , qui marquent la plus forte admiration. Point de fleur , on vient de le dire , point de bel esprit. Sur cela on avoit cru , & Madame de *Sévigné* elle-même , qu'il ne réussiroit pas tant à la Cour qu'à la ville. » Nous nous trompions , » (écrit Madame de *Sévigné* dès 1670. , à Madame de *Grignan* sa fille) le Pere *Bourdalouë* prêche
» divinement

» divinement bien aux Thuilleries. Nous nous trom-
 » pions dans la pensée qu'il ne joueroit bien que
 » dans son tripot ; il passe infiniment tout ce que
 » nous avons ouï. »

La Princesse de *Conti* & la Duchesse de *Longueville*, très-amies de Port-Royal, n'en goûtoient pas moins le Pere *Bourdalouë* & n'étoient pas moins assiduës à l'entendre. Madame de *Sévigné*, qui s'y étoit trouvée avec elles le vendredi 13. Mars 1671., écrit à sa fille : » J'ai dîné aujourd'hui chez Madame
 » de *Lavardin*, après avoir été entendre *Bourda-*
 » *louë*, où étoient les *Meres de l'Eglise* : c'est ainsi que
 » j'appelle les Princesses de *Conti* & de *Longueville*.
 » Tout ce qui étoit au monde étoit à ce Sermon,
 » & ce Sermon étoit digne de tous ceux qui l'écou-
 » toient. J'ai songé vingt fois à vous, & vous ai
 » souhaité autant de fois auprès de moi ; & vous
 » auriez été ravie de l'entendre, &c. »

On voit par ces citations, quelle idée les Dames les plus illustres de la Cour de *Louis XIV.* avoient de *Bourdalouë*. Revenons à ce célèbre Orateur avec M. l'Abbé *Trublet*.

La *Bruyere* compare, dit-il, *Bossuet* à *Demosthene* & *Bourdalouë* à *Ciceron* ; c'est que *Maffillon* n'étoit pas encore venu. *Bourdalouë* ressemble beaucoup moins à l'Orateur Romain que *Maffillon*, & il ressemble peut-être plus à l'Orateur Grec que *Bossuet*.

Il n'a donc pas moins de vraie éloquence que *Maffillon* ; il a seulement moins d'une certaine élégance.

Enfin ils sont très-éloquens l'un & l'autre ; mais ils le sont d'une manière différente, & beaucoup de gens aimoient mieux celle du Pere *Bourdalouë*. C'est mon goût en particulier ; mais ce sont de ces choses dont on peut disputer. Voyez *Réflexions sur l'éloquence*, n. 35. ; & les *Observations sur Maffillon & Bourdalouë*, dans le tom. 2. des *Panegyriques de M. Trublet*, p. 325. & suiv.

§. II.

Anecdotes diverses sur le Pere Bourdalouë.

Le Maréchal de Grammont (écrit Madame de Sévigné à sa fille) étoit l'autre jour si transporté de la beauté d'un Sermon du Pere Bourdalouë, qu'il s'écria tout haut en un endroit qui le toucha : *Mordieu, il a raison.* Madame éclata de rire, & le Sermon en fut tellement interrompu, qu'on ne favoit se qui en arriveroit.



Le Pere d'Aruis, Jésuite, disoit : *Lorsque le Pere Bourdalouë prêcha à Rouen, les Artisans quittoient leurs boutiques pour l'aller entendre ; les Marchands, leur négoce ; les Avocats, le Palais ; les Médecins, leurs malades. Pour moi, lorsque je prêchai l'année d'après, je remis toutes choses dans l'ordre ; personne n'abandonnoit plus son emploi.*



Le Pere Bourdalouë avoit prêché devant Louis XIV. & ensuite devant Jacques II. Un Provincial qui vouloit faire le bel esprit, dit qu'il étoit le Prédicateur des Rois, & le Roi des Prédicateurs.



On disoit du Pere Bourdalouë qu'il faisoit excellemment des portraits. Madame de Termes dit : *Il est inimitable, & les Prédicateurs qui l'ont voulu imiter en cela, n'ont fait que des marmouquets.*



Un Archidiacre d'Auxerre, qui crioit toujours en chaire, disoit du Pere Bourdalouë : *Il prêche fort bien, & moi bien fort.*



Le Comte de Grammont se sentant à l'extrémité, envoya chercher le Pere Bourdalouë. Ce Jésuite, après plusieurs discours, lui dit qu'il falloit songer à se sauver. *Je le veux bien*, dit le Comte ; *mais je voudrois me sauver galamment.* Monsieur, lui répli-

qua le Pere Bourdalouë , il faut retrancher la fin de votre période.



Le Pere Bourdalouë instruisoit un Seigneur mourant , dont la femme étoit extrêmement pieuse. Monsieur , lui disoit le Jésuite , *il faut croire ceci , il faut croire cela*. Le Seigneur se tournant vers sa femme , lui demanda : *Cela est-il vrai , Comtesse ?* Oüï , oüï , lui répondit-elle. *Eh bien , ajouta le malade , dépêchons-nous de croire.*



Le Pere Bourdalouë prêchoit le Carême , à Saint Sulpice. Un jour qu'il se fit attendre , tout le monde causoit dans l'Eglise en attendant qu'il vînt ; & comme la foule étoit grande , le bruit étoit aussi fort grand. Dès que le grand Condé apperçut le Pere Bourdalouë , il s'écria tout haut : *Voici les ennemis ! voici les ennemis !*



Madame de Montespan , qui étoit difficile en Prédicateur , disoit du Pere Bourdalouë , qu'il prêchoit assez bien pour la dégoûter de tous ceux qui prêchoient ; mais non pas assez bien pour remplir l'idée qu'elle avoit d'un Prédicateur. N'étoit-ce pas la matière qui la dégoûtoit , plutôt que l'Orateur ?



Le Pere Bourdalouë disoit de l'Abbé Boileau , qu'il avoit la moitié plus d'esprit qu'il n'en falloit pour bien prêcher.



Le Pere Bourdalouë confessoit une Dame de la Cour , qui lui demanda s'il y avoit du mal à aller à la Comédie , & à lire des Romans. C'est à vous à me le dire , Madame , répondit le judicieux Jésuite.



Despréaux & le Pere Bourdalouë disutoient un jour sur quelque matiere avec tant d'opiniâtreté , que le Jésuite ne sachant plus que répondre au Sarrisque , lui dit : *Il est bien vrai que tous les Poëtes*

sont fous. Vous vous trompez, mon Pere, lui repartit Despréaux; allez aux petites maisons, vous y trouverez dix Prédicateurs contre un Poëte.



Un de ces Courtisans, qui, pour toute science, favent les nouvelles du jour, dit en présence d'un vieux & fin Courtisan: *J'étois hier au coucher du Roi, qui me dit une telle nouvelle; & moi, dit le vieux Courtisan, j'étois hier au Sermon du Pere Bourdalouë, qui me dit de fort belles choses.*



On disoit que plusieurs Prédicateurs Jésuites aspireroient à avoir la survivance de la réputation du Pere Bourdaloue; mais il ne laissa point d'héritiers.



On rapporte du Pere Bourdaloue qu'il relisoit tous les ans *Saint Paul, Saint Chrysostôme & Cicéron*, & que c'est sur-tout dans ces trois sources qu'il puisoit sa mâle éloquence.



CHARLEMAGNE.

Conduite de ce Prince à l'égard des Saxons. Ses divers mariages.

Charlemagne, Fils & Héritier de *Pepin*, porta sa gloire jusqu'aux extrémités de la terre. L'Allemagne entiere passa sous ses loix. Le Royaume des Lombards détruit par ses armes, lui donna la moitié de l'Italie. L'Elbe, l'Océan, les Pyrenées & la mer Baltique, devinrent les limites de ses Etats. Les Pontifes Romains le reconnurent pour leur Souverain. Les Rois d'Angleterre s'honorèrent de l'avoir pour Protecteur. Les Empereurs de Constantinople se firent gloire de l'appeller leur ami; & *Aaron Raschil*, ce sage Calife, lui envoya du fond de l'Asie des marques de son admiration. C'est ce grand homme, la gloire de son siècle, que

M. de V. tâche de déprimer. *Charlemagne* vainquit les Saxons & les convertit ; c'en est assez pour le représenter comme un barbare qui leur fit embrasser la Croix le glaive à la main.

L'Auteur des *Erreurs de V.* a montré combien ces idées étoient fausses. Les mœurs des Saxons , dit-il ; du tems de *Charlemagne* étoient les mêmes que du tems des Romains , c'est-à-dire , féroces & barbares. Ils pratiquoient la justice entr'eux , mais ils se croyoient dispensés d'en avoir à l'égard des étrangers. Toujours prêts à faire des irruptions chez leurs voisins , ils pilloient , brûloient & ravageoient dès qu'ils étoient les plus forts , & ne s'en retournoient jamais dans leurs forêts , qu'après la dévastation des lieux qu'ils avoient parcourus & ruinés. Les Empereurs Romains , depuis *Auguste* jusqu'à *Honorius* , furent toujours obligés d'entretenir de nombreuses armées sur ces frontieres. Les succès furent toujours balancés ; ces Peuples ne furent jamais véritablement soumis.

Du tems de *Charlemagne* , ils faisoient des courses & des ravages continuels sur les terres des François. Ils portoient par-tout le fer & le feu. Tout ce qu'ils pouvoient enlever d'hommes , de femmes & d'enfans , ils les emmenoit en esclavage. *Charles* marcha contr'eux , les défit , prit leur meilleure place , qui étoit Eresbourg , en fit passer la Garnison au fil de l'épée , pardonna au reste de la Nation , & partit pour l'Italie.

A peine le Vainqueur fut-il éloigné , que les Saxons reprirent les armes & recommencerent les ravages. *Charles* fut obligé de retourner à eux : il les battit , & leur pardonna encore. Ce ne fut qu'après la cinquième perfidie & la cinquième expédition , que *Charlemagne* résolut de sévir contre ces brigands. Pour les punir des massacres qu'ils avoient faits dans tant de Villes , & pour les épouvanter par la terreur des châtimens , il fit couper la tête à 4500. de ceux qui , malgré leur serment , avoient encore repris les armes. Ce châtiment étoit

bien rigoureux , il est vrai ; mais *Charles* le crut nécessaire pour contenir ces brigands , & pour assurer le salut de ses Peuples.

Cependant voyant ensuite que tant de sévérité étoit inutile , il témoigna aux Saxons que ce n'étoit qu'à regret qu'il répandoit leur sang ; qu'il ne vouloit pas détruire leur Nation ; qu'il leur accorderoit volontiers la paix , si leurs Chefs , qui s'étoient retirés , vouloient venir traiter avec lui. Il leur donna des otages pour la sûreté de leurs personnes ; il les reçut avec bonté ; il les gagna au Christianisme ; il eut la meilleure part à la conversion du fameux *Vitiking* , Chef principal des Rebelles de Saxe. Il établit onze Evêques dans le pays des Saxons ; il y fit fleurir la Religion ; il les laissa vivre selon leurs Loix , & leur fit goûter les douceurs de la paix. Voilà ce que les Historiens contemporains de *Charlemagne* nous apprennent de ses expéditions & de l'établissement de sa Religion en Saxe. Ils étoient mieux instruits que M. de V. ils sont plus dignes de foi que lui. Ce Christianisme prêché le sabre à la main , cimenté par le sang , suivi de la servitude , & tant d'autres expressions odieuses , si souvent employées dans l'*Histoire générale* , sont aussi contraires à la vérité qu'elles sont indécentes dans la bouche d'un homme qui se dit encore Chrétien.

On ne trouve dans aucuns de ces Historiens contemporains cet horrible trait que M. de V. raconte ; qu'en transportant des Colonies de Saxons en Italie , *Charlemagne* faisoit égorger par des espions ceux qui vouloient retourner à leur ancien culte. Un peu de cette critique qu'on employe avec tant de zèle , quand il s'agit de la défense des Hérétiques , eût été ici mieux placée. Mais *Charlemagne* étoit Catholique.

La plus grande rigueur que ce Prince ait montrée contre les Idolâtres , parut dans une Loi qui se trouve dans ses *Capitulaires*. Elle porte que si un Saxon veut demeurer en Saxe , & qu'il dissimule

& cache sa Religion ou refuse de se faire Chrétien , il sera mis à mort. Cette Loi étoit donc une espèce d'Arrêt de bannissement contre les Saxons ; s'ils refusoient de se faire Chrétiens , ou un cas de mort si , ne voulant pas se faire Chrétiens , ils vouloient néanmoins demeurer dans l'Empire. On ne voit pas que cette Loi ait occasionné aucune exécution. Les Reines *Jeanne* de Navarre & *Elizabeth* d'Angleterre , ont porté des Loix bien autrement rigoureuses contre les Catholiques qui refuseroient d'abjurer leur Religion. Les prisons remplies de malheureux , & les échafauds inondés de sang , furent d'affreux témoignages de l'esprit sanguinaire qui dicta ces Loix , & de la cruauté des exécutions qui les suivirent. Nous voyons M. de V. taire , pallier , justifier ces Loix faites pour la destruction de la Religion Catholique ; & ici il employe la satire , le fiel , le mensonge , la calomnie pour faire envisager avec horreur ce qu'a fait *Charlemagne* pour la destruction de l'Idolâtrie.

Quant à la multiplicité des femmes qu'on lui attribue , M. *Fleuri* fait voir (dans le tome sixieme de son Histoire de l'Eglise) qu'il peut se faire que *Charlemagne* n'ait eu qu'une femme à la fois. Or , ajoute ce judicieux Historien , il est juste de supposer tout ce qui est naturellement possible , plutôt que de croire qu'un Prince si admirable ait vécu & soit mort dans la débauche sans qu'on soit assuré de sa pénitence.

Ses qualités personnelles ne l'illustrerent pas moins que ses conquêtes. Il fut , au milieu de toutes ses guerres , donner ordre à tout & par-tout , réglant son Etat & l'Eglise , y faisant fleurir la piété par de fréquens Conciles , & les lettres par la protection constante qu'il leur accordoit. Il aimoit & cultivoit lui-même les Arts & les sciences. Sage & ferme dans ses entreprises , il savoit les soutenir avec courage , & forcer la fortune à les couronner.

On le voyoit passer rapidement des rives de l'Elbe sur les bords de l'Erbe , & du fond de la

Germanie à l'extrémité de l'Italie. Un tendre amour pour ses Peuples , un caractère bienfaisant & généreux lui méritèrent , même auprès des Payens , le glorieux nom de *Pere de l'Univers*. Sa charité sans bornes épuisa ses trésors pour soulager les misères des Chrétiens de Syrie , d'Egypte & d'Afrique ; & c'est un tel homme qu'on nous peindra comme un *Dioclétien*.



C H E T A R D I E.

Impostures infâmes réfutées.

P Ensera-t'on jamais que M. de V. ait associé M. de la *Chetardie* Curé de S. *Sulpice* , avec un nommé *Fantin* , & qu'il ait dit qu'ils étoient connus l'un & l'autre par les mêmes aventures ? Or , voici ce que c'étoit que ce *Fantin*. « Nous avons » vu (dit M. de V. dans ses Contes de *Guillaume* » *Vadé*) un *Fantin* , Docteur & Curé à Versailles , » qui fut aperçu volant un rouleau de cinquante » louis à un malade qu'il confessoit ; il fut chassé , » mais il ne fut pas pendu. »

Supposé que l'avanture de ce *Fantin* soit vraie , comment peut-on le mettre sur la même ligne avec M. de la *Chetardie* , le modele des pasteurs , un des hommes les plus pieux de son tems , & sur lequel on pourroit réunir une foule de témoignages , si sa réputation n'étoit pas établie depuis longtemps ?

On connoit les excellens Ouvrages dont il a enrichi l'Eglise , & sa conduite ne les défavoit pas. C'étoit un homme dont l'esprit étoit très-éclairé & l'ame très-simple. Inaccessible à l'orgueil , au faste ; il refusa plusieurs Evêchés. S'il étoit permis de censurer la conduite particuliere d'un homme , de dévoiler sa turpitude , de décrier ses mœurs , c'est lorsque cet homme ne respectant ni la Religion , ni

le public, ni lui-même, s'est rendu coupable des plus grands excès ; qu'il a insulté Dieu sur ses autels , les Rois sur leur trône , le Public dans sa foi , & qu'il cesse par-là d'avoir droit aux égards réciproques. C'est alors le cas d'employer le style de *Juvenal* & de *Perse* , de ramener le coupable à son devoir par les traits les plus sanglans , & de le couvrir de cette confusion salutaire dont parle l'Écriture : *Imple facies eorum ignominia , & quærent nomen tuum , Domine.* Mais lorsqu'un homme Apostolique ne s'est rendu recommandable que par de bonnes œuvres & d'excellens Ouvrages , il faut avoir perdu toute honte pour oser le calomnier aussi indignement , aussi fausement & aussi publiquement.



C L A R K E.

Caractère des ouvrages de ce célèbre Docteur.

» I L semble , dit M. de V. (*Nouveaux Mélanges* ,
 » tom. 3. pag. 130. que *Locke* & *Clarke* ayent
 » eu les Clefs du Monde intelligible. *Locke* a ou-
 » vert tous les appartemens où l'on peut entrer ;
 » mais *Clarke* n'a-t'il pas voulu pénétrer un peu
 » trop au-delà de l'édifice ?

» Comment un Philosophe , tel que *Samuel Clarke* ,
 » après un si admirable Ouvrage sur l'existence de
 » Dieu , en a-t'il pu faire ensuite un si pitoyable
 » sur des choses de fait ? . . . Je crois voir des ai-
 » gles qui , s'étant élancés dans la nuë , vont se
 » reposer sur un fumier. »

Mais comment M. de V. , qui a parlé avec tant d'enthousiasme du Philosophe Anglois , qu'il a peint comme le plus profond Métaphysicien de son siècle , a-t'il pu en parler ensuite d'une manière si avilissante. Il est vrai que , comme il ne se pique pas de louer , il avoit déjà qualifié ce Docteur , dans

ses *Lettres philosophiques de vraye machine à raisonnement*, en ajoutant : « C'est lui qui est l'auteur » d'un Livre assez peu entendu & estimé, sur l'*existence de Dieu*, & d'un autre plus intelligible, » mais assez méprisé, sur la *vérité de la Religion Chrétienne*. »

Peut-on trouver des termes plus mal assortis & des idées plus contradictoires que *machine & raisonnement* ? Mais M. de V. a cru apparemment être en droit de se servir du privilège qu'ont les Poètes d'inventer des fictions. Il est vrai qu'on y demande ordinairement de la vraisemblance ; mais l'Auteur de la *Henriade* croit sans doute être au-dessus des regles.

Il dit que le Livre du Docteur *Clarke* sur l'existence de Dieu, est assez peu entendu. Il parle sans doute de quelques-uns de ces frivoles petits-mâîtres qui se mêlent d'impiété, & personne ne les contredira ; car d'ailleurs les gens un peu faits à la méditation & au raisonnement, entendent fort bien le Docteur *Clarke* ; & je m'imagine qu'on en croira plus volontiers tous les Journalistes François & Anglois qui vantent la solidité de raisonnemens & la clarté d'expression du même Docteur que M. de V. décide hardiment *n'être point entendu*.

Ce qu'il dit sur la seconde Partie de l'Ouvrage de ce grand homme, n'étonnera personne que par la hardiesse qu'on y voit d'avancer sans preuve la plus insigne fausseté. *C'est lui*, dit le Poète, *qui est l'Auteur d'un autre Livre plus intelligible, mais assez méprisé, sur la vérité de la Religion Chrétienne*. Ce n'est point ainsi qu'on pense en Angleterre ; on a trouvé l'Ouvrage & le sujet également dignes de l'attention des gens qui pensent bien ; on l'a regardé comme un édifice régulier, appuyé sur des fondemens inébranlables, & élevé avec autant de force que de dignité.

Son but est de prouver que, « comme on trouve » dans le vieux Testament des promesses, qu'il » viendrait un tems où la vérité & la vertu prévaudraient.

» dront sur l'erreur & la corruption , on y trouve
 » aussi des prédictions positives , qui déclarent que
 » les magnifiques promesses de Dieu s'accompli-
 » ront par le moyen d'une personne ointe par Dieu
 » pour l'exécution de ce grand dessein , & que
 » comme JESUS a prouvé , par les œuvres qu'il fai-
 » soit au nom de son Pere , que Dieu l'avoit en-
 » voyé , & qu'il a paru qu'il ne lui manquoit aucun
 » trait , aucun caractere de ceux par lesquels les
 » anciens Prophètes ont désigné le Messie promis ,
 » il a été pleinement en droit de s'appliquer toutes
 » les prophéties qui parlent du Messie , ou qui por-
 » tent sur lui. »

Le Docteur Sykes , célèbre Théologien Anglois , observe que cette méthode de prouver la vérité de la Religion Chrétienne , est claire & raisonnable , & qu'on trouve rassemblés dans ce Livre tous les passages de l'Ecriture sainte , dont on tire les preuves de la vérité de la Religion Chrétienne. Tout se réduit donc à savoir si Jesus-Christ a été en droit ou non de s'appliquer certaines prophéties de la manière dont il l'a fait ; si l'on n'a pas de preuves suffisantes pour croire qu'il s'en est fait l'application justement ? Enfin si le rapport exact à tant d'égards que le Docteur a exposé , ne montre pas avec toute l'évidence possible que ni le fanatisme , ni le hazard n'ont pu produire une si exacte conformité : & c'est sur quoi personne ne peut avoir le moindre doute.

Les Incrédules ne reviendront-ils jamais de la ridicule démangeaison d'affecter des airs de mépris ? Ils en imposent par-là à des esprits superficiels ; mais ils se font eux-mêmes mépriser par les gens qui pensent , & qui ne se payent point d'une décision sans preuves. M. de V. fait très-bien des vers ; il écrit avec feu , il se fait lire avec plaisir : ne devroit-il pas être content , & sentir qu'il faut quelque chose de plus pour affronter des gens de la force de Clarke.

Cependant M. de V. l'a affronté plusieurs fois : Il lui reproche de la mauvaise foi dans sa dispute

avec *Collins*, de la liberté. Il dit que le *Prédicateur dans Clarke a étouffé le Philosophe*. (*Philosophe ignorant*, n. 15.) Ce reproche est certainement bien peu mérité : de tous les Philosophes qui ont écrit sur cette matière abstraite, celui qui sans contredire l'a fait avec plus de méthode, de force & de clarté, est le Docteur *Clarke*.



CLERC, (LE)

Raisons de croire qu'il n'étoit pas impie.

Ceux qui ont intérêt d'étendre l'Empire de l'incrédulité, augmentent toujours le nombre des Incrédules. C'est dans cette vue que les Philosophes modernes ont mis le célèbre *Jean le Clerc* au nombre des Déistes. Ils le représentent comme ami intime de *Collins*, Auteur de *la liberté de penser*. Ils prétendent qu'il favorisa la traduction françoise de ce pernicieux ouvrage. *Collins*, disent ils, après avoir donné au Public sa liberté de penser, fit un voyage en Hollande auprès du fameux M. le Clerc son ami, dont il mit le crédit à profit pour réimprimer son Discours avec une traduction françoise, propre à en mieux répandre les principes.

Cette anecdote est un vrai mensonge, & on l'a réfutée invinciblement dans le tome 46. de la *Bibliothèque Germanique*, article 12. Cette réfutation y paroît sous le titre de *Lettre d'un des Bibliothécaires de Geneve à l'Auteur de la Bibliothèque Germanique*.

» *Collins*, dit l'Auteur, vint en Hollande en
 » 1713. J'y étois aussi dans ce tems là, & le hazard
 » me fit manger assez souvent avec lui dans son Au-
 » berge de la Haye. Je voyois aussi quelquefois
 » M. le Clerc à Amsterdam. . . La relation de Com-
 » patriote me donnoit un facile accès chez lui, &
 » j'ose dire qu'il me parloit avec beaucoup de fran-

» chise sur la plûpart des choses qui le regardoient...
» Je puis donc assurer , comme le sachant bien ,
» qu'il y avoit entre M. le *Clerc* & *Collins* très-peu
» de liaison. Déjà ils ne résidoient point dans la
» même Ville.

» Il est vrai que *Collins* alla voir un jour M. le
Clerc à Amsterdam. Il étoit accompagné de quel-
» ques François de la confrairie de ceux qui pen-
» sent librement , & entr'autres de celui qu'on ap-
» pelloit *le petit Samson*. Ces Messieurs les esprits
» forts se figuroient d'avoir bon marché de ce Sa-
» vant , & qu'ils entreroient facilement en compo-
» sition avec lui. Mais ils furent fort surpris de voir
» que M. le *Clerc* faisoit ferme pour la révélation.
» Il leur prouva avec force la divinité de la Re-
» ligion Chrétienne. *Jesus-Christ est né parmi les*
» *Juifs* , disoit-il à *Collins* ; *ce n'est pourtant pas la*
» *Religion Judaïque qu'il enseigne , ni la Payenne*
» *non plus ; mais une Religion infiniment supérieure*
» *à l'une & à l'autre. On y apperçoit des caractères*
» *de divinité des plus frappans. Les Chrétiens qui*
» *sont venus après , étoient incapables d'avoir jamais*
» *rien imaginé de si beau. D'ailleurs cette Religion est*
» *si conforme au bien de la Société , que si nous ne*
» *tenions pas du Ciel un semblable présent , le bon-*
» *heur & la sûreté des hommes demanderoient absolu-*
» *ment qu'ils eussent un équivalent.*

» Dans le reste de la conversation , M. le *Clerc*
» poussa vivement ces Dèistes sur la haine qu'ils
» marquent contre le Christianisme. Il leur fit voir
» qu'ils renversent tout ce qu'il y a de saint & de
» respectable parmi les hommes , qu'ils rompent
» les plus sûrs liens de l'humanité , qu'ils appren-
» nent à secouer le joug des loix , qu'ils ôtent les
» motifs les plus forts à la vertu , & qu'ils enlèvent
» aux hommes leur consolation. *Que substituez-vous*
» *donc à la place , ajouta-t'il ? Pouvez vous vous*
» *vanter d'établir quelque chose de mieux ? Vous vous*
» *figurez sans doute qu'on vous érigeria des statues*
» *pour les grands services que vous rendez aux hom-*

» mes , en travaillant à arracher la Religion de leur
» cœur. Mais je dois vous déclarer que le rôle que
» vous jouez vous rend odieux & méprisables à tous
» les honnêtes gens.

» M. le Clerc finit cette conversation en priant
» Collins , d'un ton assez sec , de ne lui plus faire
» de semblables visites. Le hazard fit , continuë
» l'Auteur de la Lettre , que je me trouvai le lende-
» main chez lui à Amsterdam , & il voulut bien
» m'informer de ce qui s'étoit passé la veille. Il
» parloit avec beaucoup de chaleur , &c. »

Si tous ceux qui respectent la Religion , & que leur devoir appelle à en maintenir les droits , imitoient l'exemple de M. le Clerc , on obligerait les Erestrates modernes à garder du moins les mesures de bienséance & d'honnêteté , & à ne pas outrager publiquement , & dans toutes les compagnies où ils se trouvent , ce qui est l'objet de la vénération des autres.

En justifiant M. le Clerc de l'accusation d'impiété , nous ne prétendons point le laver des justes reproches que plusieurs de ses opinions hardies lui ont mérités. Il suffit pour notre objet de montrer qu'il n'étoit pas incrédule dans le sens qu'on l'entend ordinairement , & qu'il regardoit la révélation & la vérité de la Religion Chrétienne comme deux choses démontrées.





CYRILLE, (ST.)

Examen des objections de l'Empereur Julien contre le Christianisme , & des réponses de S. Cyrille.

MR. de V. dans sa *Philosophie de l'Histoire* ; parle avec dérision de S. Cyrille , & des réponses qu'il fit aux difficultés de l'Empereur *Julien*. Pour savoir s'il a raison , il faut voir les objections de cet Empereur controversiste , avec les solutions que S. Cyrille y donna.

Julien opposoit d'abord à la Religion Chrétienne , de n'avoir ni origine , ni fondement fixe dans l'antiquité ; de s'éloigner également de la Théologie des Juifs & de celle des Grecs ; de n'être enfin qu'un assemblage bizarre d'opinions empruntées , où l'on ne decouvroit ni suite , ni système.

Parler ainsi , c'étoit demander au Christianisme ce qu'on exige d'une Secte de Philosophes , & placer notre doctrine au rang des inventions humaines , comme si la Religion dépendante de Dieu seul , avoit d'autres fondemens que la vérité de sa parole , & qu'il fût besoin qu'à notre égard les articles en fussent liés par l'évidence. Il est vrai que nous renonçons à la sagesse des Grecs ; mais pourquoi ? C'est , dit S. Cyrille , que ces Grecs n'ont qu'une Théologie chancelante , incertaine , contradictoire , & il le montre par l'exposition que fait *Plutarque* de leurs sentimens ; c'est qu'ils sont tous & de bien loin postérieurs à *Moyse* , dont les écrits subsistoient avant même que *Cadmus* eût transporté de la Phénicie dans la Grece l'usage des lettres ; c'est que *Pythagore* , *Thalès* , *Solon* & tous les autres n'ont de raisonnable dans leurs écrits que ce qu'ils ont enlevé des nôtres ; que cela même ils

l'ont dépravé par de folles additions , tournant ainsi à leur perte & à celle d'autrui , le plus pur & le plus sacré de tous les dons.

Venons au détail , poursuivoit *Julien*. On élève les livres de *Moyse*. Que renferment donc ces livres , qui ne soit visiblement absurde ? Qu'est-ce que ce Jardin délicieux dont ils parlent , & cette production de la première Femme qui , contre l'ordre de la nature , sort d'une côte du premier Homme , dont elle se trouve la fille , la sœur & l'épouse.

Hé ! Qu'est-ce que la naissance de l'Océan & de *Thetis* , qu'*Hésiode* fait naître du Ciel & de la Terre , reprend S. *Cyrille* ? Qu'est-ce que *Cœus* & *Hyperion* , à qui le même Poète donne une origine semblable ? Vous insultez à nos livres , parce qu'ils prêtent la parole au Serpent qui séduit *Eve*. O *Julien* ! oubliez-vous que vos censures imprudentes retombent sur vous-même ? Oubliez-vous le Chêne de Dodone , si miraculeux dans vos Poètes , qu'il prononce des oracles ? Oubliez-vous qu'en mille endroits , *Homere* fait parler les chevaux d'*Achille* , & qu'il prête de l'intelligence à ceux d'*Hector* & d'*Antiloque* ? C'étoit une fiction , dites-vous. Mais *Porphire* n'étoit pas un Poète ; c'étoit un Philosophe dont vous êtes l'admirateur , & ce Philosophe a donné du sentiment & de la voix au fleuve *Nessus* , qui , à l'entendre , salua *Pythagore* ; mais *Thespion* étoit un sage , & il dit que les arbres respectèrent *Apollone* dans les Indes , & l'appellerent de son nom. Ce n'est pas qu'en répondant ainsi nous voulions avilir nos histoires jusqu'à leur comparer vos fables , à Dieu ne plaise ; nous ne voulons que découvrir la témérité de l'objection qui reprend en nous ce que vous croyez vous-même.

Plûtôt que de vous exposer aux reproches d'adorer un Dieu auteur des faits funestes , que ne nous imitez vous , continuoit *Julien* ? Nous reconnoissons dans *Jupiter* un être suprême & seul tout puissant ; mais nous n'abaïssons pas sa grandeur jusqu'au détail des soins de l'Univers , & nous l'en
faisons

faisons reposer sur des divinités subalternes. Nous disons de *Mars*, par exemple, qu'il préside aux combats; d'*Até*, qu'elle enfante la discorde; de *Mercuré*, qu'il inspire l'artifice & les fraudes, &c. Quelle doctrine! répond S. *Cyrille*. Est-ce donc que votre *Jupiter* ne suffit pas seul pour régir le monde? En ce cas, quel aveuglement de le nommer & de le croire le Dieu suprême! Tout au contraire, s'il peut tout, & si rien ne lui résiste, pourquoi, lui qui doit aimer les hommes donne-t'il à *Mars* & aux autres un pouvoir dont ils abusent?

Je ne dissimule point que ces réponses tranchantes & décisives contre un Idolâtre, ne pénètrent pas jusqu'à la racine de la difficulté. La chute du premier Homme & ses circonstances, sont des articles où la raison n'a de prise qu'autant qu'elle est soutenue par la certitude évidente de la révélation divine: & il y aura toujours dans ce mystère de grands prétextes pour l'Impie qui ne voudra pas entrer dans les préliminaires de la foi. S. *Cyrille* joint pourtant à ce que j'ai rapporté de lui, des éclaircissemens plus théologiques & même philosophiques autant qu'ils pouvoient l'être, & par rapport au silence, & par rapport à la matière.

L'Empereur passant à la Loi donnée aux Juifs, se joue plus qu'il ne raisonne dans un sujet toutefois si grave. Mais ce qu'il aimoit singulièrement à nous opposer, c'étoit les grands hommes du Paganisme, leur talent pour les Arts, leur éloquence inimitable, leur découvertes & l'étendue de leurs connoissances. Il comparoit leurs Ouvrages avec nos Ecritures, & son imagination enchantée des uns, ne trouvoit dans celles-ci qu'un style aride, languissant, défectueux & triste.

Mais quoi! dit S. *Cyrille*, s'agit-il pour le salut des hommes des ornemens du discours? & la science qui regle les mœurs, a-t'elle besoin des secours de l'art? La vérité d'une Religion est-elle dépendante de l'étude & des parures de ceux qui l'enseignent? Ne sauroit-on être vrai sans être éloquent?

quent ? Est-il ici question de décider entre des Rhéteurs , & n'est-ce pas du fond des choses que nous disputons ? Qu'importe que les Pareneses d'*Isocrate* , les Poèmes de *Phocilide* & de *Théognis* l'emportent , quant aux tours sur les Proverbes de *Salomon* ? Le point unique est de savoir si la morale de celui-ci n'est point infiniment supérieure à celle de ces Ecrivains profanes.

Or , qui peut faire entr'eux un parallele sérieux ? Qui est-ce qui peut sans rougir lire d'un bout à l'autre quelques Dialogues de *Platon* même , & entre les autres , celui qui porte le titre de *Banquet* ? Où est la pudeur qui ne s'allarme des discours effrontés , des maximes scandaleuses qu'il y met dans la bouche d'*Aristophane* & d'*Alcibiade* ? La honte qu'il avoit de les prononcer , ne devoit-elle pas lui défendre de les faire dire à ses interlocuteurs , & quelquefois aux plus graves ? O adorateurs des Idoles ! votre *Apollon* a dit lui-même que les Hébreux possédoient seuls la vraie sagesse ; osez-vous démentir la décision de celui que vous adorez ?

Si vos écritures ont la force de vous élever à la plus haute sagesse , si vous y trouvez les principes de la science universelle , comme *Eusebe* le soutient , pourquoi donc êtes-vous si versés dans la science des Grecs ! continuë *Julien*. Et pourquoi , en effet ? C'est que pour mieux combattre vos superstitions , vos erreurs & vos impiétés , nous avons besoin de remonter aux Ouvrages qui en sont les sources. C'est qu'en lisant vos Théologies , vos fables & vos Philosophes , nous en connoissons mieux le prix des vérités inspirées de Dieu. En cet endroit , *S. Cyrille* étale toutes les richesses de nos Ecritures , la sublimité de leurs dogmes , la pureté de leurs leçons , la sainteté de leurs Auteurs. Sur-tout qu'il est beau d'entendre ce qu'il dit de *Moyse* , & le digne éloge qu'il fait de ses livres ! Loin que la Grece eût rien à lui comparer , il falloit que , malgré sa fierté , la Grece avouât qu'elle n'étoit

opulente que des larcins faits à ce grand homme.

Il restoit à *Julien* de tourner ces insultes contre la personne même de Jesus-Christ. *Celse* avoit déjà tenté de l'avilir ; & que n'en disoit-il pas ? A l'entendre , il étoit né d'une femme sans nom , réduite à vivre du travail de ses mains , & , ce qu'il y a d'affreux , (Chrétiens, pardonnez-moi si j'ose le redire) d'une femme chassée par l'époux qu'elle avoit déshonoré par son crime avec le soldat *Panthere*. L'Impie corrompant le récit de nos Evangiles , avoit ajouté que *Marie* , pour cacher le vice de la naissance de son fils , l'avoit transporté en Egypte ; que la misere avoit contraint à la servitude ce malheureux enfant ; qu'il s'y étoit fait initier dans les mystères enchanteurs dont l'Egypte étoit si curieuse ; que ce funeste savoir l'avoit engagé dans la suite aux entreprises de la séduction ; & qu'enfin , rempli de ces secrets impurs , il étoit revenu dans sa Patrie , où sa fausse puissance l'avoit fait donner & recevoir comme un Dieu. Mais ces noires circonstances , inventées par la seule passion de nous nuire , avoient été trop bien détruites par *Origene* ; & *Julien* n'étoit pas assez imprudent pour les reproduire. Il aima mieux reprocher à Jesus-Christ ses souffrances & sa mort , dire de sa divinité ; qu'elle étoit une chimere de *S. Jean* qui l'avoit seul accréditée ; répandre ses invectives sur les autres disciples , brouiller toutes nos histoires , chercher contre nos dogmes , en les travestissant , des prétextes de satire ou de fades ironies , n'épargner enfin de tout l'Evangile que les miracles , si évidemment certains , qu'il fallut pourtant en convenir , ainsi que *Celse* y avoit lui-même été contraint. Aveugles , qui ne voyoient pas que le fondement posé , l'édifice de la foi s'élevoit tout seul & restoit inébranlable.

Derniere ressource du Prince infidèle. Il imagina que pour nous détruire , il n'étoit question que de nous opposer à nous-mêmes. Les *Galiléens* , disoit-il , (car il ne nous désignoit que par ce nom de mépris) reconnoissent la divinité des loix , des

cérémonies & de tout le culte Judaïque. Cependant ils ont abrogé ces loix , changé ces cérémonies & détruit tout ce culte. O étrange contradiction ! Mais plutôt , ô étrange difficulté ! répond S. Cyrille. *Julien* qui se vante de tout savoir ignore-r'il donc que l'alliance passagere faite avec l'ancien Peuple , n'étoit que la figure , l'ombre , la préparation de l'alliance éternelle dont le Messie devoit être le médiateur & le gage ? Ce Messie tant promis & si désiré est venu ; il a établi le sacrement de la seconde alliance ; il a certifié sa mission par ses prodiges , & *Julien* les avouë de même que ceux de l'ancien Testament. De quel côté est la contradiction , du sien ou du nôtre.

C'est sans doute un bonheur pour la Religion ; que cet Ouvrage de *Saint Cyrille* soit arrivé jusqu'à nous. On auroit pu juger qu'un Empereur habile & nourri dans le sein de la foi , ne l'auroit abandonnée que sur d'invincibles preuves ; & pour certains esprits , ces vaines présomptions décident. Mais ces difficultés encore subsistantes , apprennent & apprendront à tous les siècles que l'impiété ne parle que pour trahir sa foiblesse , ou pour donner par sa défaite plus de gloire & de puissance à la vérité qu'elle combat. (*Houteville* , Disc. prélim. p. 145. & suivantes.)



D A V I D.

Diverses Difficultés des Incrédules sur l'histoire de ce saint Roi.

David craignant les desseins que *Saül* formoit contre sa vie , se réfugia auprès d'*Achis* , Roi de Geth. Quand les Officiers de ce Prince l'eurent vu , ils le lui annoncerent comme ce Capitaine fameux qui avoit fait tant de mal aux Philistins. *David* effrayé contrefit le fou , & cette action a

été blâmée par quelques Incrédules , mais sans raison à ce qu'il nous paroît.

La folie n'est point un crime ; c'est une maladie de cerveau , & l'on ne remarque pas que *David* , dans sa prétendue démence , ait rien dit de criminel. Il se contente de faire quelques gestes d'insensé. Et pourquoi ne lui auroit-il pas été permis de se tirer d'un extrême péril par cette prudente dissimulation ?

1°. Il s'agissoit de sauver sa vie ; & n'a-t-on pas droit d'entreprendre tout ce qui n'est point crime , pour se garantir de la mort ? Qu'on blâme des dissimulations qui tirent leur origine, ou de l'esprit de tyrannie, ou de l'envie de se dispenser de devoirs essentiels, ou d'un principe de superstition : rien de plus juste ; mais condamnera-t-on un *Solon* , qui ne contrefait le fou , qu'afin de pouvoir impunément détourner ses Concitoyens d'Athenes de leur résolution d'abandonner Salamine sa Patrie aux habitans de Mégare ? un *Lucius Junius Brutus* , qui contrefait le stupide , de peur de devenir suspect à *Tarquin* le Superbe , qui avoit déjà fait mourir son pere & son frere aîné ? Pourquoi condamneroit-on *David* , quand il auroit eu recours aux mêmes artifices ?

2°. Si la nécessité de sauver sa vie ne suffit pas , lui saura-t-on mauvais gré d'avoir trompé les Philistins avec qui *Israël* étoit alors en guerre ? Depuis quand est-il défendu de se servir de stratagèmes avec les ennemis ?

Quant à quelques autres reproches qu'on fait à *David* au sujet de ses liaisons avec *Achis* contre sa Patrie , « Reconnoissons (dit *Saurin* dans le tome » IV. de ses *Discours sur la Bible*) que *David* pécha » dans les circonstances que nous venons de rap- » porter ; mais évitons de le trop charger. N'avan- » çons ni que *David* avoit résolu de tourner ses ar- » mes contre son Roi & contre ses Compatriotes , » ni qu'il avoit résolu de les tourner contre les Su- » jets de son Bienfaiteur. Disons plutôt qu'il espéra » que Dieu lui fourniroit des moyens pour se dis-

» penser d'en combattre aucun : espérance qui ;
 » quoique très-téméraire , & digne par cela même
 » du courroux de Dieu , fut pourtant couronnée
 » par sa miséricorde. Ne doutons pas que *David* ,
 » en commettant les fautes qui peuvent lui être ici
 » reprochées , ne péchât en homme qui respecte la
 » vertu dans le tems même qu'il s'en éloigne ; ne
 » doutons pas qu'il n'éprouvât beaucoup de com-
 » bats , qu'il ne sentît beaucoup de regrets , qu'il
 » n'adressât au Ciel beaucoup de prières pour lui.
 » demander la grace de ne pas tomber dans des
 » crimes dont il n'évitoit pas assez les occasions.
 » Mettons-nous en la place d'un fugitif poursuivi
 » par un ennemi redoutable , & toujours en dan-
 » ger de succomber sous ses coups. Après tout ,
 » respectons une vie dont les tâches servent moins à
 » la décrier , qu'à relever cette longue suite d'ac-
 » tions héroïques qui l'ont renduë si digne de servir
 » de modele. »

Voilà avec quelle prudente circonspection un
 profond Théologien s'explique sur *David* , tandis
 que M. de V. , qui a beaucoup moins étudié l'his-
 toire de ce Saint Roi , n'en parle qu'avec outrage ,
 & le condamne en tout. Nous aurions pu le justifier
 avec plusieurs graves personnages , mais nous ai-
 mons mieux renvoyer le lecteur à l'excellente *Apo-*
logie de David , publiée à Paris en 1737. , in-12.
 Le savant Auteur de ce Livre a en vuë les repro-
 ches que *Bayle* avoit faits au Prophète Royal : re-
 proches répétés par M. de V. , mais réfutés dans
 le Livre indiqué de maniere à ne laisser aucun lieu
 à la repliche. Par exemple , M. de V. blâme l'or-
 dre que *David* donna à *Salomon* de faire punir par
 le dernier supplice *Joab* son Général & *Semeï* , aux-
 quels il avoit pardonné. Mais premièrement , ce
 double assassinat commis par *Joab* des Généraux
Abner & *Amasa* , ne devoit pas demeurer impuni ,
 & *David* en regardoit la vengeance comme un de-
 voir attaché à sa qualité de Roi ; mais la grande
 puissance du Coupable & d'*Abisaï* son frere , l'a-

voit obligé d'user envers lui de ménagement. D'ailleurs les services que *Joab* avoit rendus à l'Etat ; sa fidélité inviolable envers la personne de *David* , méritoient d'être considérés ; & c'étoit pour ce Prince une espèce de justice de le laisser vivre du moins jusqu'à la vieillesse. Mais après s'être ainsi acquitté lui-même envers *Joab* , il charge son fils , en mourant , de l'acquitter envers Dieu & envers le Public , de ce qu'il leur devoit comme Ministre du Seigneur , & chargé de l'exécution de ses loix à l'égard des meurtriers. Ce que dit *Salomon* en commandant qu'on tuât *Joab* , fait voir qu'il étoit persuadé que Dieu auroit vengé sur *David* & sur sa famille le sang d'*Abner* & d'*Amasa* , si l'on eût accordé à *Joab* l'impunité.

III. L'ordre que donne *David* touchant *Semeï* ; paroît surprenant , après la générosité qu'il a eue de lui pardonner. Mais ce Prince avoit deux devoirs à remplir , celui de Pécheur pénitent , & celui de Roi. En se regardant comme pécheur , il avoit souffert dans un esprit de pénitence les malédictions de *Semeï*. Mais il étoit chargé , comme Roi , de maintenir le bon ordre , de prévenir la rébellion , & de mettre la Majesté Royale à 'couvert de l'insulte des séditieux. C'est ce qu'il fait ici par l'ordre qu'il donne à son fils. Il est vrai qu'au jour de son rétablissement sur le Trône , il avoit promis par serment à *Semeï* qu'il ne le feroit point mourir , & il avoit tenu religieusement sa parole. C'est encore par respect pour ce serment , qu'en recommandant à *Salomon* de faire porter à *Semeï* la juste peine de son crime , il en laisse la disposition à sa sagesse : comme s'il lui disoit : *Vous devez un exemple à l'Etat ; mais après la parole que je lui ai donnée , il ne convient pas de le punir de mort précisément pour ses malédictions.* Il suffira de l'observer de près , pour le châtier dès que vous le trouverez en faute.

M. de V. trouve fort mauvais que Dieu punit *David* , parce qu'il avoit fait le dénombrement de

son Peuple ; mais il ne voit pas que ce dénombrement fut fait par un mouvement de vanité , plutôt que par la vuë d'aucune utilité particuliere. Toutes les Actions des Saints ne sont pas saintes. La seule regle infaillible est la loi de Dieu. C'est sur elle qu'il faut examiner la conduite des hommes , plutôt que sur les vaines raisons d'une politique humaine.

Puisque nous sommes sur l'histoire de *David* ; nous nous arrêterons à une difficulté que les Incrédules ont beaucoup fait valoir. Il est question de déterminer le poids des cheveux d'*Abfalon* qui pésoient , dit l'Ecriture , *deux cens sicles au poids du Roi*. Bien des gens ont cru qu'il y avoit de l'exagération au texte sacré. Les Rabbins , & quelques autres Ecrivains , qui prétendoient que ces deux cens sicles étoient le prix que valoient les cheveux d'*Abfalon* , & non ce qu'ils pésoient , prétendent que lui ou ses serviteurs vendoient ces cheveux aux femmes de Jérusalem pour en faire des perruques. Mais *Bochard* a fait voir combien il est absurde de s'imaginer que le fils d'un Roi ait vendu ses cheveux , ou que quelqu'un ait voulu les acheter , surtout à un si haut prix , puisque les perruques n'étoient pas connues dans ce tems là.

D'autres se sont imaginés qu'*Abfalon* ayant coupé ses cheveux en divers tems , les avoit gardés jusqu'à ce qu'il y en eût le poids de deux cens sicles. Mais cela rend la remarque de l'Ecriture puérile , puisqu'il n'y auroit rien d'extraordinaire en cela.

Bochard conjecture que les cheveux d'*Abfalon* ne pésoient deux cens sicles , que parce qu'il les pourroit d'une poudre d'or ; ce qui étoit fort ordinaire dans ce tems là , & devoit augmenter fort le poids des cheveux ; & il démontre que ces deux cens sicles ne faisoient pas plus de trois livres & deux onces de notre poids. Mais l'Ecriture parle du poids réel des cheveux , & non d'un poids purement accidentel. Les Septante ont réduit ce poids de

de deux cents sicles à la moitié ; ils ne parlent que de cent sicles ; ce qui s'accorde avec le sentiment de ceux qui prétendent qu'il s'agit du sicle d'or ou du sicle du Roi , qui ne pèsait qu'environ 35. grains , & qui n'avoit que la moitié du poids de ceux du sanctuaire. Ce poids ne seroit point exorbitant par rapport à tous les cheveux d'une personne , puisque l'on trouve encore aujourd'hui des femmes dont les cheveux pèsent jusqu'à quarante-deux onces. Mais ce poids seroit extraordinaire par rapport aux cheveux coupés , si l'on supposoit qu'il n'en faisoit couper qu'une partie , ou qu'il se les faisoit couper tous les huit mois , comme dit *Joseph* , ou de deux mois en deux mois , selon l'Auteur des *Questions hébraïques* , ou même une fois l'an , comme il est porté dans la Vulgate. Mais le texte hébreu ne marque point de tems précis , & n'exprime point , non plus que la Vulgate , que ce fussent les cheveux qu'il faisoit couper , qui fussent de ce poids ; mais seulement que de tems en tems , il faisoit couper ses cheveux quand sa tête étoit trop chargée , & que leur poids étoit de deux cents sicles , c'est-à-dire , tant de ceux qui restoient à sa tête , que de ceux qui étoient coupés.

M. de V. trouve étrange que *David* , qui étoit fort pauvre & qui parle souvent de sa pauvreté , laissa le trésor dont il est fait mention dans le Livre des Rois. Mais il ne voit pas que *David* avoit amassé des richesses immenses pour la construction du Temple ; ce qui ne l'empêchoit pas de se regarder personnellement comme pauvre , parce que ces richesses , comme il le dit lui-même avant que de mourir , n'étoient point à lui , mais à Dieu , & que tout ce qu'il avoit il le tenoit de sa libéralité.





DIOCLÉTIEN.

Violence de la persécution qu'il excita contre les Chrétiens.

Dioclétien est un des Héros de M. de V. ; mais son suffrage n'empêchera pas que le nom de cet Empereur ne soit en horreur à tous les Peuples Chrétiens. Il ne voudroit pas qu'on se le représentât comme sans cesse armé contre le Christianisme. Il prétend qu'il ne le persécuta que la vingtième année de son règne ; mais il est certain que l'Edit sanglant donné contre la Religion Chrétienne , parut le 23. de Février de l'an 303. de J. C. , & la dixième année du règne de *Dioclétien*. Les Payens célébroient en ce jour , qui étoit le dernier de l'ancienne année Romaine , la Fête des Termes , comme si ce jour eût dû être la fin du Christianisme : mais ce ne fut le terme que de la prospérité de *Dioclétien*.

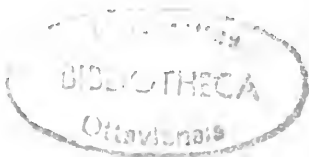
Dès le premier jour de la persécution , *Dioclétien* se vit deux fois en danger d'être brûlé au milieu de son Palais à Nicomédie. Ces incendies furent causés par *Galere* , qui vouloit faire retomber sur les Chrétiens les soupçons de ces embrasemens , & les rendre de plus en plus odieux à *Dioclétien*. La frayeur qu'il en conçut fit une telle impression sur son esprit , qu'il en demeura toute sa vie dans une appréhension continuelle d'être brûlé vif. Cet avertissement ne le fit pas rentrer en lui même. Il tomba peu de tems après dans une maladie lente qui le réduisit à l'extrémité. Son esprit affoibli , ainsi que son corps , ne lui laissa que des intervalles de raison. Obligé de quitter l'Empire par *Galere* , qu'il regardoit comme son appui , menant une vie languissante , agité de continuelles inquiétudes , se voyant méprisé , maltraité & réduit à haïr la vie , il mourut d'épuisement la dernière année de la persé-

cution , qui étoit toujours très-violente. Comme M. de V. veut qu'elle ait été très-douce , nous en mettrons ici le précis d'après M. *Racine* , qui n'a fait que copier *Eusèbe* & *Sulpice-Sévère*.

Après la publication d'un Edit particulier , qui ordonnoit de mettre en prison les Chefs & les Ministres de toutes les Eglises , ces lieux destinés pour les scélérats furent tellement remplis d'Evêques , de Prêtres , de Diacres , de Lecteurs & d'Exorcistes , qu'il n'y restoit plus de place pour y mettre les criminels. L'ordre portoit expressément de tourmenter par tous les supplices imaginables ceux qui refuseroient de sacrifier aux Idoles. On vit donc une multitude d'Evêques & d'Ecclésiastiques dans tout l'Empire , souffrir avec courage les plus terribles tourmens , & donner au Peuple fidèle d'illustres exemples de la manière dont il faut combattre pour la vérité. Après cela , personne ne fut excepté , & le démon prit de telles mesures pour rétablir l'Idolâtrie , qu'il sembloit qu'aucun Chrétien ne pourroit éviter d'y prendre part. Il fit mettre auprès des fontaines , dans les marchés & même dans toutes les rues , de petites Idoles & des gens qui obligeoient tout le monde à leur offrir de l'encens ; de sorte qu'on ne pouvoit ni vendre , ni acheter quoi que ce fût , ni même prendre de l'eau sans lui sacrifier. Tout l'Empire Romain , depuis l'Orient jusqu'à l'Occident , se trouva donc alors exposé à la fureur de *Dioclétien* , de *Maximien* & de *Galere* , qui , comme des bêtes cruelles , déchiroient l'Eglise de toutes parts , & par eux-mêmes & par leurs Officiers. Il seroit impossible de marquer combien les Ministres de la justice employèrent de sortes de supplices pour tourmenter les innocens & les justes , afin de les rendre criminels , ou de compter combien de Martyrs souffrirent dans toutes les Provinces de l'Empire.

Dans certains pays on donnoit des coups de fouët innombrables aux Martyrs , ensuite on les exposoit à des Léopards , des Ours & des Sangliers

H 2



que l'on excitoit avec le fer & le feu. Ces bêtes venoient avec des cris furieux , & les Martyrs les attendoient patiemment. En d'autres lieux on leur faisoit souffrir les dents de fer & les tortures , & puis on les brûloit. Les uns étoient noyés dans la mer , d'autres étoient crucifiés. Ailleurs , au lieu d'ongles de fer , on se servoit de têts de pots cassés pour déchirer les Martyrs par tout le corps , jusqu'à ce qu'ils expirassent. On attachoit les femmes par un pied , & on les élevoit ainsi en l'air avec des machines , en sorte qu'elles demeuroient pendues la tête en bas entièrement nues , donnant un spectacle également honteux & cruel. Il y avoit des hommes que l'on lioit par les jambes à de grosses branches de deux arbres que l'on avoit approchées avec des machines , puis on les lâchoit pour reprendre leur situation naturelle , & en se redressant elles démembroient les Martyrs.

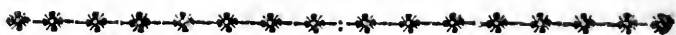
Eusebe dit avoir appris étant sur les lieux , qu'en un jour on avoit coupé tant de têtes , que le fer en étoit émoussé , & que les bourreaux étoient si las de tuer , qu'ils se relayoient les uns les autres. A plusieurs on coupoit le nez , les oreilles & les mains , puis on mettoit le reste du corps en pièces. En certaines villes on les faisoit rôtir , pour les faire souffrir plus long-tems. Dans d'autres on leur enfonçoit sous les ongles des roseaux pointus. On répandoit sur leur dos du plomb fondu , & on leur faisoit souffrir des tourmens si infâmes , qu'il n'est pas même possible de les exprimer. On faisoit crever un œil & couper le jarret gauche à plusieurs.

La puissance de la grace paroissoit visiblement dans tous ceux qui rendoient témoignage à Jésus-Christ au milieu des plus affreux tourmens ; mais il y en avoit certains que l'on pouvoit regarder comme ses chefs-d'œuvres ; des Chambellans & des Eunuques des Empereurs ; un Venustien , Gouverneur de Toscane , qui avoit fait rechercher les Chrétiens , & les avoit fait cruellement tourmenter ; un Boniface qui avoit été livré à tous les désordres

du grand monde ; une Afre qui avoit été une femme débauchée ; un Genès , Comédien , qui tournoit en ridicule sur le théâtre les mystères des Chrétiens ; de misérables Magiciens qui étoient en commerce avec le démon pour commettre toutes sortes d'abominations ; de telles gens , qui sembloient être les colonnes de l'Idolâtrie , étoient subitement convertis & changés si parfaitement , qu'ils étoient en état de souffrir toutes sortes de tourmens pour Jesus-Christ avec une humilité & un courage admirable.

On peut juger de la multitude des Martyrs par ce qui se passa à Nicomédie , où *Dioclétien* & *Galerie* faisoient leur séjour. Les plus puissans des Eunuques , qui avoient été jusqu'alors les maîtres du Palais , souffrirent pour Jesus-Christ jusqu'à la mort. L'Evêque Anthime eut la tête tranchée , & il fut accompagné dans son triomphe par les Prêtres & les Ministres de son Eglise. Les Fidèles furent pris en si grand nombre , que l'on étoit obligé de les amasser en diverses troupes , pour les enfermer chacune dans un bûcher auquel ensuite on mettoit le feu. Les esclaves étoient jetés dans la mer avec une pierre au col. Ceux qu'on ne faisoit pas mourir sur le champ , étoient enfermés dans les prisons , & on inventoit pour les tourmenter de nouveaux supplices. On compte en une seule fois plus de mille Martyrs en cette ville.

Presque tout l'univers fut témoin , dit *S. Sulpice-Sévère* , du sang sacré des Martyrs , parce qu'on couroit en foule à ces glorieux combats , & qu'on recherchoit une mort si précieuse avec plus d'avidité même que la cupidité ne fait paroître aujourd'hui d'ambition pour rechercher des Evêchés ; c'est l'expression de *S. Sulpice-Sévère*. Il sembloit , dit un ancien Auteur , que toute l'Eglise se hâtât de quitter la terre pour aller au Ciel. On vit en un seul mois dix-sept cens Martyrs dans les diverses Provinces de l'Empire.



D O D W E L L.

Ce que les Anglois pensoient de ce Savant.

DODWELL est principalement connu des Incrédules par plusieurs paradoxes qu'il a soutenus sur le *petit nombre de Martyrs*, & sur d'autres points importans. Ce que l'Angleterre avoit de savans Théologiens, le blâma sans ménagement. Voici ce que lui écrit M. *Burnet*, Evêque de Salisbury, sur ce sujet si intéressant pour la Religion Chrétienne.

» Dans une de vos Dissertations sur *S. Cyprien* ;
 » vous avez entrepris de diminuer la gloire qui revient à la Religion Chrétienne du grand nombre
 » des Martyrs ; & dans la suivante, vous commentez ce que vous avez à dire de leur patience &
 » de leur fermeté, par un Discours sur l'obstination des premiers Chrétiens, & sur la passion
 » qu'ils avoient de faire parler d'eux & d'acquérir une vaine gloire. Il est vrai que dans la suite vous
 » en donnez de meilleures raisons ; mais un *Vanini*,
 » un *Hobbes*, un *Spinoza*, auroient-ils pu avancer
 » des choses qui fissent plus de tort à notre sainte
 » Religion que ce que vous dites dans ces deux
 » pièces ? Cependant vous n'avez point reconnu
 » vos fautes, comme vous l'auriez dû faire publiquement. »

Le savant Prélat lui dit dans une autre lettre :
 » Dans vos Dissertations sur *S. Irenée*, vous avez ébranlé l'autorité du Canon de l'Ecriture, pour
 » faire valoir une pensée qui vous est particulière.
 » Vous ne vous êtes point justifié sur cet article,
 » & vous n'avez point rétracté ce que vous aviez
 » avancé. J'ai de bonnes raisons de croire que le
 » long passage que l'on a extrait de votre Livre, a
 » plus contribué que toute autre chose à augmenter
 » l'incrédulité de notre siècle, par rapport au Canon de l'Ecriture. Dans votre Apologie latine,

» vous ne trouvez d'Episcopat dans l'Ecriture ; vous
 » l'établissez sur une imagination qui vous est venue
 » dans l'esprit. Selon vous , l'Ordre Episcopal n'a
 » commencé qu'environ vingt ans avant l'époque
 » que *Blondel* lui a donnée : ce qui doit le faire
 » passer pour une institution humaine , dans l'esprit
 » de tous ceux qui ne reconnoissent point d'autres
 » règles de foi que l'Ecriture.

Après quelques autres remarques sur les écrits
 de M. *Dodwell* , M. l'Evêque de Salisbury ajoute :
 » Vous êtes savant , & vous avez mené une vie ,
 » non seulement irréprochable , mais même exem-
 » plaire. Mais il me semble que vous ne faites pas
 » assez d'attention au malheur dont J. C. menace
 » ceux qui causent du scandale , & je ne connois
 » personne qui en ait plus causé que vous aux Chré-
 » tiens simples & foibles. . . Je puis vous assurer
 » que j'aimerois mieux ne savoir ni lire , ni écrire ,
 » que d'étudier ou de faire des livres dans les vuës
 » que vous vous êtes proposées depuis plus de
 » trente ans. Vous aimez les nouveautés & les pa-
 » radoxes , & vous employez votre savoir pour les
 » établir . . . J'estime , comme je le dois , plusieurs
 » bonnes & belles qualités que vous possédez , mais
 » je déplore votre malheur dans tout ce que vous
 » avez fait de repréhensible.

M. *Chishull* , Bachelier en Théologie & Membre
 de l'Université d'Oxford , met *Dodwell* « dans
 » cette basse classe des Savans , qui sont propres à
 » la vérité à compiler , mais qui ne sont point ca-
 » pables de bien juger & de raisonner sur ce qu'ils
 » ont recueilli. Je ne veux nullement , dit-il , di-
 » minuer la réputation à laquelle il a droit de pré-
 » tendre ; mais je veux rabaisser cette autorité , à la
 » faveur de laquelle il répand ses erreurs. Je crois
 » que le genre humain a plus de droit à la connois-
 » sance de la vérité , que l'Auteur n'en a à la répu-
 » tation dont il jouit par un savoir faux & mal em-
 » ployé. » (Voyez le Dict. de *Chaussépîe* , art. *Dod-
 well.*)

Voilà comme *Dodvvel* étoit traité dans son Pays par des Théologiens judicieux. Voilà ce qu'on doit en penser quand on a les intérêts de la Religion à cœur.



E L I E.

Apologie de ce Prophète.

U Ne des actions de ce grand homme la plus susceptible d'un tour odieux, est le massacre des Prophètes du Dieu *Bahal*. Aussi M. *Bayle*, toujours peu favorable à la révélation & aux Saints dont elle rapporte l'histoire, a-r'il peint cette action des plus noires couleurs. Selon lui, *Elie* est le Chef des persécuteurs ; c'est un homme sans aveu, un séditieux qui attente sur les droits de l'autorité souveraine. M. de V., l'émule & le copiste du Philosophe de Rotterdam, n'a pas manqué de faire valoir ses beaux raisonnemens : ainsi en terrassant le premier, les raisons de l'autre resteront pulvérisées.

Pour épargner au lecteur la peine de consulter le Dictionnaire de M. *Bayle*, je rapporterai ici le passage tout au long. « Les Docteurs de l'intolérance » ne sont pas bien aises qu'on les avertisse que J. C. » a aboli cet esprit (de vengeance dont *Elie* fut animé.) Un tel avertissement est une leçon importante. Je ne m'étonne point qu'ils soient fâchés » qu'on les empêche de s'autoriser d'un tel exemple ; car que peut-on voir de plus fort en faveur » des *Massacreurs* par zèle de Religion, que la conduite d'*Elie* ? Un homme qui n'avoit aucun caractère dans l'Etat, aucune charge politique, aucune part au droit du glaive ; un homme, dis-je, » dont la charge ne consistoit qu'à prophétiser, assemble tous les Prophètes de *Bahal*, qui étoient » 450. ; il y joint les Prophètes des Bocages, qui » étoient au nombre de 400. , & qui avoient l'honneur d'être Commensaux de la Reine. Il les con-

» vainc par un miracle qu'ils adoroient un faux
» Dieu , & auffi-tôt il donne ordre qu'on les fai-
» fiffe , & qu'on prenne bien garde qu'aucun n'é-
» chappe ; & il les fait tous égorger , fans avoir dai-
» gné demander au Roi *Achab* , là présent , s'il l'a-
» voit pour agréable , & fans les avoir exhortés à
» se convertir.

» On ne peut dire qu'ils ayent agi contre leur
» conscience : car s'ils eussent cru que *Bahal* étoit
» une fausse divinité , ils ne se seroient pas exposés
» à l'examen ; & par le crédit qu'ils avoient auprès
» de la Reine , ils auroient éludé sans peine le désir
» d'*Elie*. On voit de plus qu'ils invoquent leur divi-
» nité avec toute l'ardeur possible , & qu'ils se don-
» nent cent coups de couteaux à son honneur. Ils
» espéroient sans doute d'être exaucés. Les Théolo-
» giens sont obligés de reconnoître , afin de pou-
» voir disculper *Elie* , qu'il reçut invisiblement de
» Dieu une mission extraordinaire & spéciale pour
» faire mourir ces Prophètes , & que Dieu lui ré-
» véla que c'étoient des réprouvés , qu'aucune
» exhortation à la repentance ne toucheroit. *Pierre*
» *Martyr* , à la vérité , allégué les loix de *Moyse*
» contre les Idolâtres , la loi du Talion , &c. ; mais
» après tout il se réduit à l'inspiration particulière ,
» & c'est-là une raison à quoi il n'y a nulle répli-
» que parmi les Chrétiens. »

Si l'on gardoit aussi peu de ménagement avec
M. Bayle , qu'il en garde avec les personnes des
plus respectables , il y auroit ici de quoi le peindre
par des traits qui lui feroient aussi peu d'honneur
que ceux par lesquels il a faussement noirci *Elie* ,
en feroient à ce Prophète s'ils étoient fondés en
vérité. Je ne suis , grace à Dieu , ni *Massacreur* ,
ni partisan des *Massacreurs* ; j'abhorre toute vio-
lence déplacée pour cause de Religion ; mais je
n'abhorre pas moins la mauvaise foi , & cet indi-
gne caractère qui consiste à donner le tour le plus
odieux aux actions du prochain , en écartant ce qui
peut les faire paroître dans un jour favorable. J'ai

d'abord à faire quelques remarques sur le passage de M. Bayle qu'on vient de lire , & je ferai ensuite l'apologie du Prophète *Elie*.

1°. M. Bayle se fait un malin plaisir de grossir le nombre de ceux qu'*Elie* fit tuer ; & ce n'est pas sans doute dans le dessein de faire honneur à ce Prophète. Où a-t'il trouvé que les Prophètes des Bocages furent égorgés avec ceux de *Bahal* ? Le texte sacré ne parle que de ces derniers. Il est vrai qu'*Elie* avoit demandé que l'on appellât les autres , pour assister à l'Assemblée ; mais quelle qu'ait été la raison de leur absence , il est évident (par le *ſ. 22me.* & par le *40me.*) qu'ils ne s'y trouverent point. M. Bayle grossit l'objet ; je laisse à décider à quelle intention.

2°. On ne peut dire qu'ils aient agi contre leur conscience , dit le Critique ; il l'avoit cependant dit lui-même en termes bien exprès ; & de peur qu'on ne lui reprochât cette contradiction , il met dans une note marginale : *L'Auteur du Commentaire Philosophique , semble supposer cela : savoir , que les faux Prophètes agissoient contre leur conscience , pour se mieux tirer de l'objection que les Docteurs intolérans font sur la conduite d'Elie.* Mais il n'y a qu'à rapporter ce que l'Auteur du *Commentaire Philosophique* a dit : « Ce qui me paroît plus vraisemblable ,
 » *Elie* eut révélation que ces Prêtres étoient dans
 » la mauvaise foi , & qu'ils abusoient sciemment &
 » malicieusement du Peuple. Or , en ces cas-là ,
 » nous déclarons qu'aucun Hérétique n'est digne de
 » tolérance , & de bon cœur nous consentons qu'on
 » envoie les Ministres & toutes leurs Ouailles au
 » gibet. » Ajoutons ce qu'il dit un peu plus bas :
 » La violence que l'on faisoit sous l'ancienne loi ,
 » étoit ou bornée à certains cas particuliers , où
 » *Elie* , par exemple , animé par l'esprit prophéti-
 » que ; pouvoit agir par dispense & connoître même
 » l'intérieur des faux Prophètes , & leur malice opi-
 » niâtre & frauduleuse , ou à certains dogmes qui
 » bouleversoient les loix fondamentales de la Répu-

» blique. » Cela s'appelle-t'il simplement *sembler supposer* ? Et n'y a-t'il pas une mauvaise foi frappante dans tout cela ? Si M. Bayle avoit changé d'idées , en examinant la conduite d'*Elie* , pourquoi ne pas déclarer tout net que l'Auteur du *Commentaire Philosophique* avoit donné à gauche ?

3°. Si M. Bayle déguise ce qu'il a dit lui-même , on ne doit pas être surpris qu'il ait déguisé les sentimens des autres ; c'est ce qu'il a fait à l'égard de *Pierre Martyr* , auquel il attribue de se réduire à l'inspiration particulière , après avoir allégué les loix de *Moyse* contre les Idolâtres & la loi du Talion. Or , cela est faux , & *Martyr* fait précisément le contraire. Après avoir parlé de l'inspiration particulière , ce judicieux Commentateur ajoute : *Verum iis omiffis excusationibus , ex lege dico esse actum.* Il insiste sur les loix contre l'Idolâtrie , &c. Mais M. Bayle sentoit bien qu'il n'y avoit point de réplique à cette raison. Le moyen de se dispenser d'entrer en discussion là-dessus , c'étoit de la faire envisager comme abandonnée par celui là même qui l'alléguoit. Je laisse au jugement du lecteur ce qu'on doit penser de la bonne foi du Critique , après de pareils traits.

Je viens à l'apologie d'*Elie*. Je n'insisterai point sur la mauvaise foi dont on peut justement soupçonner les faux Prophètes , sinon lorsqu'ils acceptèrent le défi d'*Elie* , du moins après le miracle que Dieu fit : miracle qui arracha à tout le Peuple cet aveu si solennel , c'est l'*Eternel qui est Dieu , c'est l'Eternel qui est Dieu* , & par lequel M. Bayle lui-même avoué que le Prophète les convainquit qu'ils adoroient un faux Dieu. Cette raison n'est nullement aussi méprisnable que le Critique veut le faire croire. Les Prophètes de *Bahal* ne pouvoient méconnoître la vérité après le miracle , & leur silence étoit une preuve de leur malice opiniâtre & frauduleuse. Des gens de ce caractère , selon le Commentateur Philosophique , ne sont point dignes de tolérance. Mais sans insister là-dessus , j'en appelle

aux loix de *Moyse* contre les Idolâtres & contre les faux Prophètes : loix formelles & expresses. Au chap. 18 v. 20. du Deutéronome , Dieu ordonne de faire mourir tout Prophète qui aura parlé faussement en son nom , ou qui aura parlé au nom d'autres Dieux. Au chap. 17. v. 5. , la même loi est donnée contre tout homme & femme qui aura idolâtré.

Dans le Chapitre 13. v. 5. 6. 9. , on trouvera , non-seulement une sentence de mort contre tout faux Prophète , mais le Législateur ajoute : *Quand ton frere , fils de ta mere , ou ton fils ou ta fille , ou ta femme bien-aimée , ou ton intime ami , lequel te sollicitera en secret , disant : allons & servons d'autres Dieux. . . Que ton œil ne l'épargne point , n'use point de miséricorde , ne le cache point : tu ne manqueras point de le faire mourir.* En conséquence de ces loix , les Prophètes de *Bahal* étoient , non-seulement dignes de mort , mais leur arrêt étoit prononcé , il n'y manquoit que l'exécution. Dira-t-on qu'il n'appartenoit pas à un particulier de la faire exécuter.

Je réponds deux choses : 1°. Que tout particulier en Israël étoit en droit de demander l'exécution de la loi , quand le crime étoit avéré , comme il l'étoit ici ; qu'il étoit même obligé de solliciter ses concitoyens à obéir aux ordres du suprême Législateur & du souverain immédiat du Peuple Hébreu , sur-tout lorsqu'il voyoit que le Roi ne se mettoit pas en devoir de le faire. On oublie un principe incontestable : c'est que les Rois du Peuple Hébreu étoient soumis à la loi , & relevoient de Dieu , comme le souverain immédiat de la Nation , tout comme le moindre de leurs sujets.

2°. Si tout particulier étoit obligé de demander l'exécution de la loi , un Prophète en avoit à plus forte raison le droit ; & il devoit , en vertu de son ministère , exhorter non-seulement le Peuple , mais lui ordonner d'obéir aux loix du suprême Législateur. Les Prophètes étoient les Ministres extraordi-

naires du Souverain. Ils avoient un caractère très-respectable dans un état théocratique , qui les mettoit fort au-dessus de celui que le Roi auroit pu leur conférer. Leur mission une fois prouvée, comme celle d'*Elie* l'étoit , ils étoient pleinement autorisés à des actions de la nature de celle d'*Elie*.

Dans le fond , que fait ce Prophète ? Il ordonne au Peuple de réparer le crime qu'il avoit commis en n'exécutant point l'Arrêt prononcé par son Souverain contre des gens coupables de lèse-Majesté. Qu'y a-t'il en cela de contraire à l'ordre ? M. *Bayle* auroit-il trouvé reprehensible la conduite d'un Ministre d'un grand Roi qui ordonneroit aux citoyens d'une Ville d'exécuter une Sentence prononcée par son Maître , connue de tout le monde , lorsqu'un Magistrat inférieur , à qui l'exécution en étoit commise , négligeroit de faire son devoir ? C'est-là cependant le cas d'*Elie* : c'est là le sujet des injurieuses déclamations de M. *Bayle* ; que ceux qui considèrent les choses sans prévention en décident.

É L I S É E.

Réflexion sur la punition des Enfans de Bethel.

M. de *Voltaire* regarde comme une cruauté atroce la punition que ce Prophète exerça contre les Enfans de Bethel qui l'appelloient *chauve*, & qu'il livra à deux Ours qui les dévorèrent. Mais il n'a accusé ce S. Prophète de barbarie , que parce qu'on n'a pas fait assez d'attention à la grandeur du crime des Enfans de Bethel. A ne juger de cette raillerie , *monte , chauve , monte , chauve*, que par l'impression qu'elle feroit aujourd'hui sur un homme sage , on ne croiroit pas qu'*Elisée* eût dû seulement en marquer le moindre ressentiment. Mais il s'en faut beaucoup que l'injure fût aussi légère qu'elle le semble d'abord.

Si l'on considère bien 1°. L'occasion de cette

insulte , 2°. L'insulte elle-même , 3°. La personne qui la reçoit , 4°. Les personnes qui la font , & 5°. Les circonstances qui l'avoient précédée , on conviendra qu'il ne se commit jamais d'outrage , ni plus sanglant , ni plus criminel.

I. Il n'est pas décidé qu'elle fut l'occasion de l'insulte faite à *Elisée* , & pourquoi les Enfans le nommoient *chauve*. On pourroit penser qu'ils lui donnoient ce nom à cause du manteau d'*Elie* dont il s'étoit revêtu. Les mêmes mots qui , en Hébreu & en Chaldaïque , désignent une *tête chauve* , marquent aussi un *vêtement usé* , qui par-là semble être *chauve* , sur-tout quand on porte un manteau avec son poil. L'habit ordinaire des Prophètes , d'*Elie* , de *Jean Baptiste* qui vint dans l'esprit d'*Elie* , étoit un tel manteau. Peut-être *Elisée* , pour exprimer la vive douleur d'être privé de son Maître *Elie* , ne s'étoit-il pas contenté de déchirer son vêtement en deux parts ; (comme l'Histoire sacrée le dit expressément) il avoit encore , selon la coutume de ce tems-là , rasé ses cheveux.

Ces marques de tristesse étoient bien défendues aux souverains Sacrificateurs ; mais il semble qu'elles fussent permises aux Israélites. *Esdra*s apprenant que plusieurs Juifs s'étoient alliés par mariage avec des Idolâtres , déchira ses vêtemens , arracha les cheveux de sa tête & les poils de sa barbe , & s'assit tout abbatu de douleur. Et quand les Prophètes menaçoient les Israélites des jugemens de Dieu , ils leur déclaroient que l'Eternel les réduiroit à se revêtir d'un sac , & à devenir chauve ou à se raser les cheveux.

Il est donc plus naturel de reconnoître qu'*Elisée* étoit effectivement chauve. La Judée étoit à la vérité proche de l'Égypte , où il est rare de voir des personnes chauves ; & si l'on en croit *Clément* d'Alexandrie ; *Elisée* n'étoit guère âgé que de quarante ans. Mais il pouvoit y avoir plus de chauves en Judée , où l'on se couvroit ordinairement la tête , qu'en Égypte , où l'on accoutumoit de bonne heure

les enfans d'aller tête nue & rasée. A l'égard de l'âge d'*Elisée*, ce n'est pas un fait certain, & il se trouve des jeunes gens naturellement chauves, ou qui le deviennent par quelque accident, ou par maladie. Quel que peut être le fondement de l'insulte, les Enfans de la Ville de Bethel étoient très-coupables, soit de se moquer de l'habit de Prophète que portoit *Élisée*, soit de se railler de son deuil & de sa douleur, soit d'insulter à quelque défaut corporel.

II. L'injure, considérée en elle même, étoit des plus atroces. Il n'y en avoit guère à laquelle, dans ce tems-là un homme d'honneur fût plus sensible, qu'à celle d'être appelé chauve. Une des plus grandes licences de l'ancienne Comédie, ou des Satyriques effrénés, étoit de faire tomber leurs ralleries sur les personnes chauves. On avoit tant de honte de cette difformité, qu'on la cachoit avec un soin extrême. *Agathocle*, tyran de Sicile, portoit dans ce dessein une couronne de myrthe, & il n'y avoit que la crainte qui empêchât les habitans de Syracuse de parler de cette imperfection du Prince. *Jules-César* déroboit soigneusement ce défaut aux yeux du Public, en faisant venir ses cheveux au devant du front ; & de tous les honneurs que le Sénat lui décerna, il n'y en eut point dont il se prévalut, avec plus d'empressement, & qui lui fit plus de plaisir, que le droit d'être toujours couronné de laurier.

Domitien étoit si fâché d'être chauve, qu'il s'offensoit extrêmement quand on donnoit devant lui ce nom à quelqu'un. Après sa mort, les Romains ne croyoient pas pouvoir mieux flétrir sa mémoire qu'en l'appellant le *chauve Néron*.

On attachoit à ce terme quatre idées des plus déshonorantes. 1°. L'idée d'esclave & de captif. Les cheveux étoient le symbole de la liberté. On les coupoit à ceux qu'on réduisoit à l'état de servitude, afin qu'ils ne fussent point embarrassés dans le service de leurs maîtres.

2°. L'idée de *gueux* & de *misérable*. On appelloit chauve un pauvre qui faisoit l'indigne métier de mendier & de surprendre la charité des riches, à la maniere des Miconiens, qui étoient presque tous chauves. *Lucius* dit : *Myconi omnis, calva juvenus.*

3°. L'idée d'homme vicieux & débauché, adonné à des plaisirs infâmes, parce qu'on attribuoit l'origine de ce défaut aux excès passés. Les Auteurs du Talmud disent que le chauve est vicieux. Et parmi les Payens, on adoroit une Venus chauve (qu'il n'étoit pas permis de nommer de la sorte) dans un lieu couvert, & à laquelle les Dames Romaines consacrerent un Temple, après que, par le moyen de leurs cheveux, elles eurent contribué à repousser les Gaulois qui assiégoient le Capitole.

L'idée de fou & d'insensé; ce qui étoit même passé en proverbe : *Gardez-vous du chauve insensé*; peut-être parce que sur le théâtre des Anciens, un vieillard chauve y soutenoit le personnage d'un insensé, à qui chacun pouvoit insulter impunément. Cette dernière idée convient fort bien à celle que les Profanes se formoient des Prophètes, à cause des extases, des mouvemens extraordinaires & de la liberté de ces saints hommes. *Qu'est ce que cet insensé s'est venu dire?* demandoient à *Jehu* les principaux Officiers de l'Armée. Celui qu'ils traitoient de fou, étoit un disciple d'*Elisée*, qui lui avoit donné commission d'aller oindre *Jehu* pour Roi d'Israël. En réunissant toutes ces idées, renfermées autrefois sous le titre injurieux de *chauve*, on ne sauroit concevoir d'insulte plus outrageante que celle que les Enfans de Bethel faisoient à *Elisée*.

III. On pensera sur-tout ainsi, quand, à la nature de l'insulte, on ajoutera la qualité de la personne insultée. Qui est cet *Elisée* qu'on traite si indignement? C'est un homme de bien; c'est un Israélite zélé pour le vrai Dieu; c'est un Prophète de l'Eternel. Qu'un homme ait un défaut dans son

corps

corps ou dans son esprit , est-il permis de l'insulter sur des imperfections qui n'ont pas dépendu de son choix ? Ne devoient-elles pas attirer notre compassion , plutôt que nos railleries ? Il n'y a qu'un esprit méchant & inhumain , qui soit capable de se moquer de la misère d'autrui. *Vous ne parlerez pas mal du sourd , & vous ne mettrez point devant l'aveugle rien qui puisse le faire tomber.* C'étoit une défense que Dieu faisoit à son Peuple , & qu'il accompagnoit de sa malédiction contre quiconque la violeroit. La vertu mérite par-tout notre vénération.

Les Enfans de Bethel insultoient dans *Elisée* un homme de bien , qui leur étoit apparemment fort connu , & qu'ils devoient supposer tel , s'ils n'avoient pas eu occasion de le connoître. *Elisée* étoit de plus un Israélite zélé pour la gloire du vrai Dieu , au service de qui il étoit demeuré fidelle , malgré l'idolâtrie générale du Royaume d'Israël. Il étoit du nombre de ces sept mille hommes , que l'Eternel s'étoit réservés , & qui n'avoient pas fléchi le genou devant Bahal. Et l'on ne peut douter que Dieu ne s'intéresse à ceux qui le craignent & qui se dévouent à son service. Ce qui mérite d'être particulièrement pesé , c'est qu'*Elisée* , étoit un Prophète du Dieu vivant. L'huile de l'onction prophétique lui avoit été conférée. Il venoit de succéder à *Elie* ; l'insulter , c'étoit attaquer Dieu en la personne de son Ministre. *Vous ne toucherez point à mes Oints , & vous ne ferez point de mal à mes Prophètes.*

Elisée étoit apparemment bien connu dans Bethel ; il y avoit été avec *Elie* , & il y avoit dans cette Ville une Ecole de Prophètes qu'il avoit souvent visitée. Mais quand on n'y auroit pas su qu'il y étoit , son habit le faisoit connoître ; & eût-il été entièrement inconnu , faut-il , par une téméraire malignité , s'exposer à maltraiter des personnes considérables sans les connoître.

IV. Il semble bien que l'âge encore tendre des Enfans de Bethel les disculpe entièrement , ou di-

minuë beaucoup la grandeur de leur faute. Mais on ne doit pas tout-à-fait se former d'eux l'idée qu'en donnent les versions ordinaires. Dans notre langue, de *petits Enfans* marquent des enfans qui n'ont pas encore atteint l'âge de discernement, & qui par conséquent ne sont pas encore responsables de leurs actions. Mais dans la langue Hébraïque, comme on nommoit enfans de jeunes hommes mariés ou en état de l'être, (*Joseph*, par exemple, qui avoit trente ans) on appelloit petits enfans de jeunes garçons de dix à quinze ans, pour les distinguer des jeunes hommes.

Il y a dans l'histoire d'*Elisée* les mêmes mots que l'Auteur du premier livre des Rois emploie pour désigner le jeune garçon dont *Jonathas* se servit pour aller chercher ses fleches, dans son entrevue avec *David. Salomon*, dans sa priere à Dieu, dit aussi qu'il est *un petit garçon ou enfant*. Il y a dans l'original les mêmes termes que dans le texte où il s'agit des Enfans de Bethel. L'on fait néanmoins que *Salomon* étoit en âge de gouverner par lui-même, & qu'il étoit marié. Les jeunes garçons de Bethel attendirent, à insulter *Elisée*, qu'ils eussent passé près de lui; ce qui fut cause que le Prophète fut obligé, pour les regarder, de tourner la tête en arriere.

Leur conduite montre bien qu'ils connoissoient que leur cri contre *Elisée* étoit une raillerie des plus injurieuses. Ils font paroître de l'intolence & de l'impiété dans un âge où ils auroient eu pour le Prophète la vénération la plus profonde, si on ne leur eût pas inspiré de bonne heure du mépris & de la haine pour les Ministres de l'Eternel. On ne peut guère douter qu'ils s'attrouperent pour aller à la rencontre d'*Elisée*, & qu'ils ne le portèrent à l'outrager que parce qu'ils y étoient poussés & animés par leurs parens.

V. Ce qui aggrave la grandeur du crime des habitans de Bethel, c'est la circonstance du tems où ils le commettent. Il n'étoit pas possible qu'ils ignorassent l'enlèvement d'*Elie*. Ce miraculeux événe-

ment ne pouvoit qu'avoir fait beaucoup de bruit dans ces quartiers-là. Ils en avoient ouï parler, ou à des fils de Prophètes qui demeuroient dans leur Ville, ou à quelqu'un de ces cinquante hommes qui, durant trois jours, chercherent inutilement *Elie* aux environs de Jéricho, d'où Bethel n'étoit éloigné que de quelques lieues. Il n'étoit pas possible que dans cette proximité ils ignorassent le signalé service qu'*Elisée* venoit de rendre aux habitans de Jéricho, en dissipant la mauvaise qualité de l'eau qu'ils buvoient. Quelle ne devoit point être leur obstination dans l'Idolâtrie, puisqu'ils ont tant d'acharnement contre un Prophète que des nouvelles si surprenantes avoient précédé, & à qui ils auroient dû faire la plus honorable réception ! En réunissant toutes ces considérations, il en résulte que l'outrage fait à *Elisée* étoit d'une nature à mériter un rigoureux châtiment.

Si l'on fait attention à présent aux caractères qui distinguent le châtiment infligé aux habitans de Bethel, il paroîtra une punition divine ; c'est Dieu qui la dispense. D'où vient que M. de V. accuse ici *Elisée* ? Ce n'est point lui qui punit : il se contente de déclarer le jugement de Dieu à ces jeunes impies, & de les abandonner à sa justice.

Blâmer la cruauté du Prophète, c'est s'en prendre à Dieu lui même, puisqu'il s'agit d'une punition toute miraculeuse & toute divine. Ce n'est pas *Elisée* qui a appelé les deux Ours, & qui les a fait sortir de la forêt voisine, précisément dans le moment que les jeunes garçons marchent après lui en l'outrageant. Ce n'est pas *Elisée* qui ordonne à ces deux animaux féroces de faire un aussi terrible carnage. On apperçoit évidemment dans la fureur de ces deux Ours la vengeance d'un Dieu tout-puissant, à qui toute la nature obéit ; d'un Dieu juste, qui ne laisse jamais le crime impuni, & qui quelquefois surprend les pécheurs dans le tems même de leur désobéissance. Attaquera-t-on la conduite de Dieu lui-même, comme l'impie

Marcionite & le Manichéen ? Mais , outre qu'on peut demander si les hommes connoissent assez les droits de l'Etre souverain , pour vouloir lui prescrire des regles dans la distribution des peines & des récompenses , nous remarquons que la punition qu'il exerce sur les habitans de Bethel est un châtiement modéré , bien au-dessous de leur crime.

La Loi de *Moyse* condamnoit à la mort quiconque d'entre le Peuple Hébreu abandonnoit le culte de l'Eternel & devenoit Idolâtre. La raison de cette sévérité , c'est que la République d'Israël étoit une véritable Théocratie , c'est à-dire , un gouvernement où Dieu lui-même étoit le Chef & le Souverain.

Commettre un acte d'Idolâtrie , c'étoit se révolter contre le Roi du pays , & se rendre coupable du crime de léze-majesté. Et où est l'Etat bien policé , où l'on ne se croie en droit de faire mourir les Sujets rebelles au Magistrat suprême ? Or , d'où étoient ces jeunes garçons qu'*Elisée* maudit , & que deux Ours dévorent ? N'étoient-ils pas de Bethel , du siège même de l'Idolâtrie , introduite parmi les Israélites ? C'étoit dans Béthel que *Jéroboam* avoit fait ériger un de ces Veaux qui détournèrent les dix Tribus du culte du vrai Dieu adoré dans Jérusalem. Les habitans de Bethel , intéressés à décrier le service de l'Eternel & à maintenir l'Idolâtrie , se distinguoient parmi les Idolâtres , par leur abandon à la superstition & par leur fureur contre les Prophètes. C'est pourquoi les Prophètes , au lieu de nommer cette Ville *Bethel* , ou *Maison de Dieu* , l'appelloient *Beth-a-ven* , ou *Maison d'iniquité*. Doit-on être surpris si *Elisée* , indigné de l'Idolâtrie de tout Israël , & des habitans de Bethel en particulier , maudit des Enfans qui n'avoient pas plutôt atteint l'âge de raison , qu'ils suivoient la rébellion de leurs peres , & s'il les maudit au nom de l'Eternel , dont ils se moquoient avec tant d'insolence ? Le Prophète ne les maudit que conformément aux loix établies , & à sa fidélité pour l'Eternel , son

Dieu & son Roi. Faut-il être surpris si Dieu , justement irrité de la révolte de son Peuple , frappe les Enfans de ceux qui faisoient paroître le plus d'attachement pour les Idoles ? Quand Dieu livre ses Enfans idolâtres aux bêtes féroces , il ne fait qu'exécuter ses propres menaces contre des rebelles. On a sujet d'admirer plutôt le support , la patience de Dieu & sa modération dans la punition présente. Non - seulement les Enfans déchirés par les Ourses , mais tous les Enfans de cette Ville , mais tous ses habitans idolâtres , étoient dignes de mort. Il se contente d'en punir quelques-uns qui insultoient son Prophète à l'instigation de leurs peres. Pourquoi s'élever contre cette marque de sa juste indignation & ne pas admirer son support & sa clémence qui laissoit vivre tant d'autres criminels.



F E N E L O N.

*Ses sentimens sur la Cour ; les disputés du tems
& la Religion.*

CET homme si respectable & si respecté, n'a pas été entièrement à l'abri des attaques & des traits de M. de V. » Dans sa retraite philosophique & honorable, on voyoit (dit-il , dans son » chapitre *Quiétisme* du Siècle de Louis XIV.) » combien il est difficile de se détacher de la Cour. » Il en parloit toujours avec un goût & un intérêt » qui perçoient au travers de sa résignation. »

Ce n'est point ce que disent ceux qui l'avoient connu de plus près que M. de V. , entr'autres M. *Ramsai* , auteur d'une vie particuliere de M. de *Fénelon*. *Louis XIV.* , revenu des idées qu'on lui avoit inspirées sur cet illustre Prélat , » pensoit sérieusement à le rappeler auprès de lui. Il vouloit s'en » servir à terminer l'affaire qui agitoit l'Eglise de » son Royaume , & que ce grand Prince n'eut pas

» la satisfaction de terminer avant sa mort. L'Ar-
 » chevêque de Cambrai voyoit les choses se dispo-
 » ser à ce retour , avec des vuës bien différentes de
 » celle des hommes ordinaires. Il n'avoit que des
 » pensées de retraite. Si on l'avoit obligé à aller à
 » la Cour , il n'y auroit paru que pour exposer
 » ses sentimens sur les moyens de pacifier l'Eglise ,
 » & pour se retirer aussi-tôt qu'il auroit vu les cho-
 » ses disposées à la réunion des esprits. Cette paix
 » & cette réunion étoient tout ce qu'il envisageoit.
 » En même - tems un projet de retraite le faisoit
 » penser même à se mettre dans une entiere liberté ,
 » par la démission volontaire de son Archevêché.
 » Il étoit dans ces dispositions , quand une maladie
 » aiguë de peu de jours , l'enleva de ce monde. »
 (Vie de *Fénelon* dans le *Moréri* de Hollande , édi-
 tion de 1740.)

Supposé que M. de *Fénelon* ait regretté la Cour ,
 ce n'étoit assurément pas par ambition. Né avec
 un cœur sensible , il auroit peut - être voulu jouir
 de la présence de son illustre Eleve , de ce Duc de
 Bourgogne trop tôt enlevé à la France. Ce ne se-
 roit pas connoître l'homme , dit *Ramfai* , que de
 s'imaginer que malgré la vertu la plus pure , on
 pût n'être pas attaché à un Prince formé de ses
 mains , dont l'esprit , la sagesse , les talens pour
 régner & les vertus pacifiques faisoient l'espérance
 d'une Nation accablée par des guerres sanglantes.
 Un tel Prince méritoit certainement d'être regretté ;
 mais ces regrets n'étoient point ceux d'un ambi-
 tieux qui veut dominer par celui qui régnera un jour.

D'ailleurs , quoique l'exil le séparât du Duc de
 Bourgogne , il réalisoit sa présence par la tendresse
 d'un cœur qui s'unit à ce qu'il a formé ; par une
 liaison intime , & par un commerce de lettres pres-
 que continuel. Ce jeune Prince fut quelques an-
 nées après la disgrâce du Prélat sans pouvoir lui
 écrire. A la fin il en trouva l'occasion. Voici com-
 me il lui écrivoit à l'âge de dix-neuf ans. (A Ver-
 sailles , ce 22. Décembre 1705.)

» Enfin, mon cher Archevêque, je trouve une
» occasion de rompre le silence où j'ai demeuré
» pendant quatre ans. J'ai souffert bien des maux
» depuis ; mais un des plus grands a été celui de
» ne pouvoir pas vous témoigner ce que je sentoís
» pour vous pendant ce tems, & combien mon
» amitié augmentoit par vos malheurs, au lieu d'en
» être refroidie. Je pense avec grand plaisir au tems
» que je pourrai vous revoir ; mais je crains que
» ce tems ne soit encore bien éloigné. Je suis revolté
» en moi-même de tout ce qu'on a fait à votre
» égard ; mais il faut se soumettre à la volonté di-
» vine, & croire que tout cela est arrivé pour no-
» tre bien. »

Qu'on nous pardonne cette courte digression également honorable à la mémoire du Maître & du Disciple. Revenons au prétendu désir de vivre à la Cour, que M. de V. attribue à M. de *Fénelon*. S'il avoit été animé de cette fureur, auroit-il demandé au Roi, lorsqu'il fut nommé à l'Archevêché de Cambrai, la grace de pouvoir passer neuf mois dans son Diocèse, & trois seulement auprès des Princes. Ce ne fut qu'à cette condition qu'il accepta ce Siège ; & cela seul prouve que ce goût & cet intérêt qu'on lui suppose pour la vie de Courtisan, est une idée chimérique.

» Après avoir été vaincu sur des disputes de l'E-
» cole, dit ensuite M. de V., il eût été peut-être
» plus convenable qu'il ne se mêlât point des querel-
» les du Jansénisme ; cependant il y entra. Le
» Cardinal de *Noailles* avoit pris contre lui autrefois
» le parti du plus fort ; l'Archevêque de Cambrai
» en usa de même. Il espéra qu'il reviendrait à la
» Cour, & qu'il y seroit consulté : tant l'esprit hu-
» main a de peine à se détacher des affaires, quand
» une fois elles ont servi d'aliment à son inquié-
» tude. »

M. de V. est ici l'écho des ennemis de M. de *Fénelon*. Ceux qui ne connoissoient point son caractère, ceux qui ne savoient pas qu'il n'exerça ja-

mais aucune tyrannie sur les esprits dans son Diocèse , & qu'en attaquant les préjugés des hommes ; il respecta toujours leurs vertus , ont cru qu'il se réjouissoit des disgraces de M. le Cardinal de *Noailles*. Voici comme il s'en explique un an avant sa mort , dans une lettre à un de ses amis. (A Cambrai , ce 12. Mars 1714.)

» La plupart des gens peuvent s'imaginer que
 » j'ai une joye secrète & maligne de tout ce qui
 » se passe ; mais je me croirois un démon si je goû-
 » tois une joye si empoisonnée , & si je n'avois pas
 » une véritable douleur de ce qui nuit tant à l'E-
 » glise. Je vous dirai même , par une simplicité
 » de confiance , ce que d'autres que vous ne croi-
 » roient pas facilement ; c'est que je suis véritable-
 » ment affligé pour la personne de M. le Cardinal
 » de *Noailles*. Je me représente toutes ses peines.
 » Je les ressens pour lui. Je ne me souviens du passé
 » que pour rappeler toutes les bontés dont il m'a
 » honoré pendant tant d'années. Tout le reste est
 » effacé , Dieu merci , de mon cœur. Rien n'y est
 » altéré. Je ne regarde que la seule main de Dieu ,
 » qui a voulu m'humilier par miséricorde. Dieu
 » lui même est témoin des sentimens de respect &
 » de zele qu'il met en moi pour ce Cardinal.

» La piété que j'ai vuë dans M. le Cardinal de
 » *Noailles* , me fait espérer qu'il se vaincra lui-même
 » pour rendre le calme à l'Eglise , & pour faire
 » taire tous les ennemis de la Religion. Son exemple
 » rameneroit d'abord les esprits les plus indociles
 » & les plus ardens. Ce seroit pour lui une gloire
 » singulière dans tous les siècles. Je prie tous les
 » jours pour lui à l'Autel , avec le même zele que
 » j'avois il y a vingt ans. »

Ce qui prouve que le zele de M. de *Fénelon* contre le Jansénisme , n'étoit point une suite de sa prétendue animosité pour M. de *Noailles* , c'est qu'après avoir reçu l'Extrême-Onction , & prêt à paraître devant Dieu , il écrivit une lettre au Confesseur du Roi , dans laquelle il disoit : » Je prendrai

» drai la liberté de demander à sa Majesté deux
 » graces , qui ne regardent ni ma personne , ni à
 » aucun des miens. La premiere est que le Roi ait
 » la bonté de me donner un successeur pieux &
 » régulier , bon & ferme contre le Jansénisme , le-
 » quel est prodigieusement accrédité sur cette fron-
 » tière. » On voit par ce billet quels étoient les
 vrais motifs des sentimens de M. de *Fénelon* au su-
 jet des disputes du tems.

Venons à des accusations plus graves. » Sur la
 » fin de sa vie , M. de *Fénelon* méprisa toutes les
 » disputes : semblable en cela seul à l'Evêque d'A-
 » vranches *Huet* , l'un des plus savans hommes de
 » l'Europe , qui , sur la fin de ses jours , reconnut
 » la vanité de la plûpart des Sciences & celle de
 » l'esprit humain. L'Archevêque de Cambrai (qui
 » le croiroit ?) parodia ainsi un air de Lulli.

Jeune , j'étois trop sage
 Et voulois trop savoir ;
 Je ne veux en partage
 Que badinage ,
 Et touche au dernier âge
 Sans rien prévoir.

» Il fit ces vers en présence de son neveu M. le
 » Marquis de *Fénelon* , depuis Ambassadeur à la
 » Haye. C'est de lui que je les tiens.

» Ces vers (ajoute M. de V. dans une note) se
 » trouvent dans les Poésies de Madame *Guion* ;
 » mais le Neveu de M. l'Archevêque de Cambrai
 » m'ayant assuré plus d'une fois qu'ils étoient de
 » son Oncle , & qu'il les lui avoit entendu réciter
 » le jour même qu'il les avoit faits , on a dû resti-
 » tuer ces Vers à leur véritable Auteur.

On voit par ce passage l'embarras d'un homme
 qui a avancé imprudemment un fait qu'il veut ac-
 créditer , & dont il doute. Si les Vers en question
 sont dans les Poésies de Madame *Guion* , pour mar-
 quer son détachement des créatures , comment

peut-on les attribuer à M. de *Fénelon* pour prouver que dans sa vieillesse il ne croyoit plus à rien ? M. de V. soutient qu'il les a composés ; mais supposons-le avec lui : M. de *Fénelon*, dans ce cas, voulut sans doute y attacher le même sens que leur donnoit Madame *Guion*. M. de V. a beau dire, pour confirmer son anecdote romanesque, que *Ramsai*, Elève de ce célèbre Archevêque, lui a écrit ces mots : *S'il étoit né en Angleterre, il auroit développé son génie, & donné l'essor sans crainte à ses principes que personne n'a connus.* Un tel fait passera toujours pour apocriphe. Voici les raisons de rejeter cette nouvelle calomnie.

Ramsai convaincu du faux de la Religion Anglicane, qui étoit celle de ses peres, s'égara pendant quelque tems dans une incrédulité séduisante ; mais également éloigné des horreurs du Spinofisme & des excès du Déisme. Cependant comme il avoit le cœur droit, & qu'il cherchoit la vérité de bonne foi, il consulta, pour fixer ses doutes, les plus habiles Théologiens de son pays. Ne trouvant pas en eux ce qu'il cherchoit, il vint en France, & fut ramené à la vérité par M. de *Fénelon*. Ce grand homme lui fit comprendre, non seulement la beauté de la morale Chrétienne, mais il lui démontra que quoique nos saints mystères soient incompréhensibles, ils ne sont pourtant pas impossibles, & qu'ils ont un côté obscur qui humilie l'esprit humain, & un côté lumineux qui l'éclaire & le console. *Ramsai* convaincu, fit profession de la Religion Catholique en 1709., & y fut aussi constamment attaché qu'à la mémoire de son illustre Maître.

Comment avec de tels sentimens auroit-il pu écrire une lettre qui, dans le sens que lui donne M. de V., seroit un outrage déshonorant ? Une lettre qui prouveroit que *Fénelon* étoit un politique hypocrite, un homme qui sacrifioit sa façon de penser aux tems & aux lieux. Non ; jamais le Chevalier de *Ramsai* n'a écrit un tel billet, ou s'il a marqué à M. de V. quelque chose d'approchant,

Il vouloit sans doute parler des principes de l'Auteur de *Télémaque* sur l'autorité des Rois , & non de ses doutes sur la vérité de la Religion. Voyons le compte qu'il nous rend lui-même des sentimens de ce Prélat en matiere de foi ; & quelque long que soit ce détail , ne craignons pas d'y entrer pour effacer entièrement les ombres dont on veut obscurcir le portrait de ce grand homme.

Ramsai , après avoir exposé les objections qu'il fit à son savant Instruteur sur la loi naturelle & sur la tolérance , nous donne ces réponses. (p. 3. & suivantes de la *Vie de Fénelon*.) « Vous ne sauriez
» rester dans votre indépendance philosophique ,
» ni dans votre tolérance vague de toutes les Sectes , sans regarder le Christianisme comme une
» imposture ; car il n'y a aucun milieu raisonnable
» entre le Déisme & la Catholicité.

» Cette idée me parut un paradoxe. Je le priai de me l'expliquer. Il continua ainsi.

» Il faut se borner à la Religion naturelle , fondée sur l'idée de Dieu , en renonçant à toute loi surnaturelle & révélée ; ou , si l'on en admet une , il faut reconnoître quelque autorité suprême , qui parle à tout moment pour l'interpréter.
» Sans cette autorité fixe & visible , l'Eglise Chrétienne seroit comme une République à qui on auroit donné des loix sages , mais sans Magistrats pour les exécuter. Quelle source de confusion !
» Chacun viendroit , le livre des loix à la main , disputer de son sens. Les livres divins ne serviroient qu'à nourrir notre vaine curiosité , la jalouse des opinions & la présomption orgueilleuse. Il n'y auroit qu'un seul texte ; mais il y auroit autant de manieres différentes de l'interpréter que de têtes. Les divisions & les subdivisions se multiplieroient sans fin & sans ressources. Notre souverain Législateur n'a-t'il pas mieux pourvu à la paix de sa République & à la conservation de sa loi.

» De plus , s'il n'y a pas une autorité infallible

» qui nous dise à tous : . . . *Voilà le vrai sens de*
» *l'Ecriture Sainte* . . . comment veut-on que le pay-
» san le plus grossier & l'artisan le plus simple s'en-
» gagent dans un examen où les savans mêmes ne
» peuvent s'accorder ? Dieu auroit manqué au be-
» soin de presque tous les hommes , en leur don-
» nant une loi écrite , s'il ne leur avoit pas donné
» en même-tems un Interprête sûr , pour leur épar-
» gner une recherche dont ils sont incapables. Tout
» homme simple & sincere n'a besoin que de son
» ignorance bien sentée , pour voir l'absurdité de
» toutes les Sectes , qui fondent leur séparation de
» l'Eglise Catholique sur l'offre de le rendre juge
» des matieres qui surpassent la capacité naturelle
» de son esprit. Doit-on croire la nouvelle refor-
» me , qui demande l'impossible , ou l'ancienne
» Eglise , qui pourvoit à l'impuissance humaine ?

» Enfin , il faut rejeter la Bible comme une
» fiction , ou se soumettre à cette Eglise. Consul-
» tez les livres sacrés ; examinez l'étenduë des pro-
» messes que Jésus-Christ a faites à la Hiérarchie ,
» dépositaire de sa loi. Il dit que tout ce *qu'elle*
» *liera sur la terre , sera lié dans le Ciel ; qu'il sera*
» *avec elle jusqu'à la consommation des siècles ; que*
» *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contr'elle ;*
» *que celui qui l'écoute , l'écoute lui-même ; que celui*
» *qui la méprise le méprise ; & enfin qu'elle est la*
» *basse & la colonne de la vérité.* Vous ne pouvez
» éluder la force de ces termes par aucun commen-
» taire ; vous n'avez de ressource qu'en rejetant
» tout ensemble l'autorité du Législateur & celle de
» sa loi.

» Quoi ! Monseigneur , lui dis-je avec impétuo-
» sité , vous voulez que je regarde quelque société
» sur la terre comme infaillible ? J'ai parcouru la
» plûpart des Sectes. Souffrez que je vous le dise
» avec tout le respect qui vous est dû ; les Prêtres
» de toutes les Religions sont souvent plus corrom-
» pus ou plus ignorans que les autres hommes. Ils
» me sont tous également suspects.

Il me répondit d'un ton doux & modéré : » Si
 » nous ne nous élevons point au-dessus de ce qui est
 » humain dans les plus nombreuses Assemblées de
 » l'Eglise, nous n'y trouverons que de quoi nous
 » choquer, nous révolter & nourrir notre incré-
 » dulité : passions, préjugés, foibleesses humaines,
 » vuës politiques, brigues & cabales. Mais il faut
 » d'autant plus admirer la sagesse & la toute-puiss-
 » sance divine, qu'elle accomplit ses desseins par
 » des moyens qui semblent devoir les détruire,
 » &c. &c. &c.

Ramsai persuadé de la nécessité de soumettre la loi révélée à un Interprète vivant, tenoit cependant encore beaucoup au Déesme & à la Religion naturelle. Il croyoit que pour sentir la vérité de cette Religion, on n'avoit besoin que de rentrer en soi même ; mais « combien y a-t'il peu d'hom-
 » mes, lui répondit *Fénélon*, qui soient capables
 » de rentrer ainsi en eux-mêmes, pour consulter
 » la pure raison ? Supposé qu'il y eût quelques
 » hommes çà & là qui pussent marcher par cette
 » voye purement intellectuelle, cependant le con-
 » mun des hommes en est incapable, & a besoin
 » d'un secours extérieur. Les passions subtiles de l'es-
 » prit n'aveuglent pas moins que les passions gros-
 » sières. Les premières vérités échappent quelque-
 » fois aux génies mêmes très-philosophiques. On
 » ne trouve plus de principes fixes pour les arrêter
 » dans le torrent des incertitudes qui les entraî-
 » nent.

» Comme dans la société civile il a fallu mettre
 » la raison par écrit, réduire ses préceptes dans un
 » corps de loi, établir des Magistrats pour les faire
 » exécuter, parce que tous les hommes ne sont pas
 » en état de consulter & de suivre par eux-mêmes
 » la loi naturelle ; de même dans la Religion, les
 » hommes ne voulant pas écouter avec attention,
 » ni suivre par amour la voye intérieure de la sou-
 » veraine sagesse, rien n'étoit plus digne de Dieu,
 » que de parler lui-même à sa créature d'une ma-

» niere sensible pour connoître les Incrédules , pour
» fixer les visionnaires , pour instruire les ignorans
» & pour les réunir tous dans la croyance des mê-
» mes vérités , dans la pratique du même culte ,
» dans la soumission à une Eglise. Pourquoi vous
» révoltez-vous contre un secours si nécessaire pour
» la foiblesse humaine , sans lequel les Nations les
» plus savantes & les plus polies sont tombées dans
» les erreurs les plus grossieres sur la Divinité & sur
» la Morale ?

Le plan que M. de *Fénelon* traça ensuite de la Bible , suffiroit seul pour écarter tous les nuages que les Philosophes modernes ont voulu répandre sur la Religion.

» Les Anges & nos premiers Peres ayant abusé de
» leur liberté dans un Paradis d'immortalité & de
» délices , Dieu changea notre état d'épreuve dans
» un état mortel , mêlé de bien & de maux ,
» afin que l'expérience du vuide & du néant qu'on
» trouve dans les créatures , nous fit désirer sans
» cesse une meilleure vie. Depuis ce tems nous
» naissons tous avec un penchant vers le mal. Nos
» ames sont condamnées à des prisons terrestres
» qui obscurcissent notre esprit & appesantissent no-
» tre cœur ; mais par la grace du Libérateur , cette
» concupiscence n'est pas une force invincible qui
» nous entraîne ; elle n'est qu'une occasion de com-
» bat , & par-là une source de mérite. Aimer Dieu
» dans les privations & les peines , est un état plus
» méritoire que celui des Anges , qui aiment dans
» la jouissance & les plaisirs. Voilà le mystère de la
» Croix , si scandaleux pour l'imagination & pour
» l'amour-propre des hommes profanes.

» Nous naissons donc tous malades ; mais le re-
» mède est toujours présent pour nous guérir. La
» lumiere qui éclaire tout homme venant au mon-
» de , ne manque jamais à personne. Cette sagesse
» souveraine a parlé différemment , selon les diffé-
» rens tems & les différens lieux : aux uns par une
» loi surnaturelle & par les miracles des Prophètes ;

» aux autres par la loi naturelle & par les merveilles
» de la Création. Chacun sera jugé selon la loi
» qu'il a connue, & non selon celle qu'il a ignorée.
» Nul ne sera condamné que parce qu'il n'a point
» profité de ce qu'il a su, pour mériter d'en con-
» noître davantage.

» Enfin Dieu est venu lui-même sous une chair
» semblable à la nôtre, pour expier le péché, &
» pour nous donner un modèle du culte qui lui est
» dû. Dieu ne peut pardonner au criminel, sans
» montrer son horreur pour le crime; c'est ce qu'il
» doit à sa justice, & c'est ce que Jésus-Christ seul
» a pu faire...

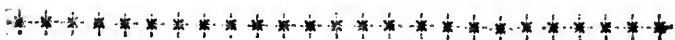
» La Religion de ce Pontife éternel ne consiste
» que dans la charité. Les Sacremens, les cérémo-
» nies, le sacerdoce, ne sont que des secours pour
» soulager notre faiblesse, des signes sensibles pour
» nourrir en nous-mêmes & dans les autres la con-
» noissance & l'amour de notre Père commun, ou
» enfin des moyens nécessaires pour nous retenir
» dans l'ordre, l'union & l'obéissance.

» Bientôt ces moyens cesseront, les ombres dis-
» paroîtront, le vrai Temple s'ouvrira, nos corps
» ressusciteront glorieux, & Dieu communiquera
» éternellement avec ses créatures, non-seulement
» selon sa pure divinité, mais sous une forme hu-
» maine, pour nous montrer tout ensemble les
» mystères de son essence & les merveilles de sa
» création.

» Voilà le plan général de la Providence; voilà,
» pour ainsi dire, la philosophie de la Bible: y
» a-t'il rien de plus digne de Dieu, ni de plus con-
» solant pour l'homme que ces hautes & nobles
» idées? Ne devrait-on pas les souhaiter vraies,
» supposé qu'on ne pût en démontrer la vérité?»

Voit-on dans cet entretien plein de candeur &
de sublime, & que nous abrégeons à regret, les
principes que M. de V. veut attribuer à M. de Fé-
nelon? N'est-on pas forcé en le lisant d'aimer,
d'admirer ce Héros de l'Episcopat, qui a répandu

tant de charmes sur la vertu , tant de lumieres sur la Religion , & qui a donné des graces si touchantes à la raison. Convenons que s'il prit les fleurs des belles lettres , il fut aussi cueillir les fruits de la plus profonde Théologie.



G R O T I U S.

Cas qu'on doit faire de son Traité de la Religion.

CET Auteur ayant défendu le Christianisme , a dû être déchiré par les Philosophes anti-Chrétiens. » Grotius , dit M. de V. , dans son assez mauvais livre sur la Religion Chrétienne , va jusqu'à citer la fable du Pigeon de *Mahomet*. » (Défense de mon Oncle , chap. 6.)

Il est malheureux pour M. de V. que ce *mauvais livre* ait été estimé par nos plus grands hommes ; par les *Pascal* , les *Arnauld* , &c. , qui , à ce que je crois , étoient d'assez bons juges. Un livre peut être mauvais par la forme ou par le fond. Celui de *Grotius* ne l'est ni de l'une ni de l'autre maniere. Nos écrits de Religion , dit l'Abbé *Houteville* , eurent part comme les autres au changement universel que Descartes produisit dans les sciences. Ils devinrent plus raisonnés , plus exacts & plus nerveux. Déjà même *Grotius* avoit fait admirer dans le sien tous ces grands caractères. Il le fit durant sa prison. Triste séjour ! propre néanmoins à réveiller certains sentimens de zele , qui peut être ne se seroient pas offerts dans une prospérité sans traverse ! Cet Ouvrage fut dédié à *Jérôme Bignon* , ce Magistrat si digne d'un tel hommage , & dont le nom continué d'être dans ses Descendans la protection du mérite & du savoir.

Le dessein de *Grotius* n'étoit pas seulement de défendre la Religion Chrétienne contre les Impies

qui l'attaquent dans le sein même du Christianisme ; il vouloit de plus donner à la Hollande de quoi faciliter les progrès de l'Evangile. On fait que le commerce de cette Nation , qui la met en société avec toutes les autres , lui fait aussi connoître toutes les Religions. Elle voit des Idolâtres dans la Chine , dans les Indes & dans les Isles reculées ; des Mahométans dans l'Afrique , dans la Perse & dans le vaste Empire des Turcs ; des Juifs de toutes parts , & dispersés chez les différens Peuples de l'Europe. Ce rapport perpétuel & inévitable avec des Peuples d'un culte si opposé , pouvoit devenir contagieux aux Navigateurs peu instruits , & il falloit leur mettre en main de quoi se défendre de la contagion. Il pouvoit aussi devenir une occasion de conquête pour l'Eglise , & il falloit procurer un secours à ceux qui auroient le zele de la servir.

„ Ce secours est le livre que Grotius leur pré-
„ sente à tous. Il y suit l'ordre que nous venons
„ d'exposer , en nommant les Religions différentes
„ de la nôtre , & qui subsistent actuellement dans
„ l'Univers. Nous ne donnerons pas cependant l'a-
„ nalyse de cet écrit , quoiqu'il soit extrêmement
„ court ; mais nous louerons cette brièveté même ,
„ où l'art a su renfermer tant de choses sans les con-
„ fondre , sans rien diminuer de leur évidence , ni
„ de leur force. Ici tous les genres d'érudition sont
„ employés , non pas , comme en bien d'autres ou-
„ vrages , pour l'ostentation , mais en moyens
„ de preuves , d'éclaircissemens & de réponses né-
„ cessaires. On y remarque un Savant qui évite de
„ le paroître , qui ne veut qu'être utile , & qui
„ s'accommode , autant qu'il se peut , à des hom-
„ mes qui n'ont à donner qu'une certaine mesure
„ d'attention & d'étude. Il n'est donc pas surpre-
„ nant que ce livre ait été traduit en tant de lan-
„ gues ; toutes les Nations avoient intérêt à se l'ap-
„ propriër. , (Discours préliminaire du Traité de
la Religion Chrétienne prouvée par les faits , page
215.)

Ce fut le seul amour de l'utilité publique , & non l'ambition de passer pour Poëte , qui engagea , dit M. Racine , le célèbre Grotius à mettre à la portée du Vulgaire son excellent *Traité de la Religion Chrétienne*. (Préface du Poëme de la Religion , p. 15.)

On peut voir à la tête de la traduction françoise de l'Ouvrage de Grotius , donnée par M. l'Abbé Goujet , quel cas on a fait & on doit faire de ce livre estimable.



H O U T E V I L L E.

*Examen de ce qu'on dit de lui dans le
Dictionnaire Philosophique.*

Nous n'ignorons pas que l'Auteur du *Dictionnaire anti-Philosophique* a repoussé vivement les traits lancés à l'Abbé Houteville par M. de V. Mais cet Ecrivain n'ayant examiné que l'investive atroce dont le Philosophe de Ferney a sali l'*Apologie de Millord Bolinbroke* , il nous reste à analyser une tirade non moins maligne , qu'on trouve dans le *Dictionnaire Philosophique*. (article *Secte* , sur l'Auteur de l'excellent *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne prouvée par les faits*.)

» Que dirons nous , dit M. de V. , d'un Secré-
» taire de Sejan (le Cardinal Dubois) qui dédia à
» Pétronne (le Cardinal d'Auvergne) un livre en
» style ampoulé , intitulé : *La vérité des Oracles Si-*
» *byllins prouvée par les faits* ?

» Ce Secrétaire vous prouve d'abord qu'il étoit
» nécessaire que Dieu envoyât sur la terre plusieurs
» Sibylles l'une après l'autre ; car il n'avoit pas
» d'autres moyens d'instruire les hommes. Il est
» démontré que Dieu parloit à ces Sibylles ; car le
» mot de Sibylle signifie *Conseil de Dieu*. Elles de-
» voient vivre long-tems ; car c'est bien le moins

» que des personnes à qui Dieu parle , ayent ce
» privilège. Elles furent au nombre de douze ; car
» ce nombre est sacré. Elles avoient certainement
» prédit tous les événements du monde ; car *Tar-*
» *quin* le Superbe acheta trois de leurs livres d'une
» vieille. Quel incrédule , ajoute le Secrétaire ,
» osera nier tous ces faits évidens qui se sont passés
» dans un coin à la face de toute la terre ? Qui
» pourra nier l'accomplissement de leurs Prophé-
» ties ? *Virgile* lui-même n'a-t'il pas cité les prédic-
» tions des Sibylles ? Si nous n'avons pas les pre-
» miers exemplaires des Livres Sibyllins , écrits
» dans un tems où l'on ne savoit ni lire ni écrire ,
» n'en avons-nous pas des copies authentiques ? Il
» faut que l'impiété se taise devant ses preuves.
» Ainsi parloit *Houteville* à *Séjan*. Il espéroit avoir
» une place d'augure , qui lui vaudroit cinquante
» mille livres de rente , & il n'eut rien. »

On peut bien dire que M. de V. se bat ici contre un fantôme , & cela lui arrive aussi souvent qu'au Héros de la Manche , l'illustre *Don Quichote* ; c'est apparemment pour être plus sûr de la victoire. Il est malheureux pour lui que ses allusions soient entièrement fausses. Les Vers Sibyllins & les Prophéties qu'il veut désigner par ces Vers , n'ont pas plus de rapport que le jour n'en a avec la nuit , & la vérité avec le mensonge. M. l'Abbé *Houteville* l'a démontré dans son *Traité* & c'est sans doute ce qui a mis M. de V. en colere.

La mauvaise humeur du Critique paroît d'abord dans le reproche qu'il fait à son Adversaire d'avoir dédié son livre à un illustre Cardinal. L'Abbé *Desfontaines* , qui critiqua *la Religion Chrétienne prouvée par les faits* avec beaucoup d'amertume , ne fut pas pourtant assez injuste pour désapprouver cette dédicace. Il applaudit au contraire au choix du Mécène & à la maniere dont il est loué.

» Quoique dans la plupart des livres , (dit-il en
» parlant à l'Abbé *Houteville*) & sur tout dans ceux
» de la nature du vôtre , on s'arrête peu aux *Épi-*

» tres dédicatoires , il faut avouer néanmoins que
 » celle qui est à la tête de votre ouvrage mérite
 » d'être lue. On y voit des pensées délicates &
 » vraies , revêtues de tous les agrémens du langage.
 » Comme la clarté est souvent l'écueil du sublime , on ne doit point être surpris de la difficulté
 » qu'on a quelquefois à vous comprendre. On ne
 » sauroit , au reste , trop louer votre prudence ,
 » d'avoir consacré & offert votre travail à un Prélat
 » d'un rang distingué , recommandable par sa doctrine & par sa vertu , qui a des yeux pour le mérite. » (*Lettres à l'Abbé Houteville* , p. 18.)

M. de V. protégé par M. le Duc de *Bouillon* ; Neveu du Cardinal d'Auvergne , n'auroit-il pas dû respecter les hommages rendus à l'Oncle ; & cependant il l'a outragé cruellement. Il a osé lui reprocher des vices infâmes d'après des bruits calomnieux ; & quels ont été ses motifs pour déshonorer ainsi un Prélat respectable , un Prince de l'Eglise ? C'est que ce Prélat avoit accepté la dédicace d'un bon livre sur la vérité de la Religion.

Si M. de V. avoit bien médité ce livre , perfectionné dans une seconde édition , il ne se seroit pas permis de tels excès ; il auroit respecté l'Auteur , loin de le censurer. Mais le *Traité de la Religion Chrétienne* étoit trop beau pour n'être pas critiqué par M. de V. Les injures sont presque toujours son partage , & la mauvaise foi son caractère. Il sent le plus souvent sa foiblesse ; mais l'esprit chez lui est la dupe du cœur. C'est son cœur qui juge , qui raisonne , qui attaque , qui prend parti contre une Religion qui le tyrannise. Que peut-on attendre d'un tel homme , de cet homme qui ne fut jamais Philosophe méditatif , qui préféra toujours une foible lueur à la lumière de l'Evangile , qui a toujours été flottant dans son incrédulité même , qui , traversé par les reproches de la raison , n'est parvenu qu'avec effort à ne plus croire ; d'un homme enfin qui profite de tout ce qui peut flatter le libertinage de son esprit , & qui se laisse charmer par

les plus méprisables raisonnemens , dès qu'ils favorisent son penchant à l'incrédulité.

Pour juger sainement du livre de l'Abbé *Houteville* , il ne falloit pas certes un Critique tel que celui que nous venons de peindre. Écoutons un Philosophe qui , quoi qu'accusé de liberté de penser , jugeoit cependant avec beaucoup plus de droiture que les incrédules modernes. Nous voulons parler de M. de *Marivaux* , qui s'expliqua ainsi sur l'Abbé *Houteville* , en lui succédant à l'Académie. « Son livre de la *Religion prouvée par les faits* , » est l'ouvrage de la plus grande capacité d'esprit & » de la piété la plus persuasive qui ait jamais paru » en ce genre. Ce n'étoit qu'avec ces deux forces » réunies ensemble , qu'il pouvoit remplir son projet. Il a confondu l'incrédulité des esprits ; il ne » reste plus que l'incrédulité du cœur , qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de vaincre.

» Il seroit difficile d'imaginer un commerce plus » doux qu'étoit le sien : naturellement né modeste , » il sembloit dans la conversation qu'il voulût vous » dérober la supériorité de son esprit. La modération de ses desirs égaloit sa modestie ; & il faut » bien avoir envie de calomnier , pour l'accuser de » n'avoir écrit sur la Religion que pour satisfaire » son ambition. Si l'Abbé *Houteville* avoit assez » de mérite pour être Evêque , il savoit qu'il n'avoit pas assez de naissance pour aspirer à des » places éminentes , & jamais il ne fit la moindre » démarche pour en obtenir. Il est bien étrange » qu'un Membre de l'Académie Française décrie » si malignement un des Secrétaires de cette Académie , uniquement pour prouver que ses mœurs » démentoient ses Ouvrages. Mais si le livre qui a » été en bute aux traits de M. de V. , est si mauvais , il ne prendroit pas tant de détours pour » le faire mépriser. Mais il y a grande apparence » que ce mépris n'est point réel , que le détracteur » sent dans le fond de l'ame la force des raisons » qu'il a voulu ridiculiser , & le mérite de l'Auteur » qu'il a tâché d'avilir.

H U E T.

Ses idées sur la foiblesse de l'esprit humain ne sont point impies.

» *On traité de la foiblesse de l'esprit humain*, dit
 » M. de V. dans son Catalogue des Ecrivains
 », du *Siecle de Louis XIV.*, a paru démentir sa *Dé-*
 », *monstration Evangélique.* », Pour savoir si cette
 proposition est vraie, voyons ce que M. Huet en-
 seigne dans cet Ouvrage posthume.

I. *Que la foi, par don de Dieu, est seule infail-*
lible.

II. *Que la raison humaine n'a d'elle-même nul*
moyen de parvenir à la connoissance d'aucune vé-
rité.

III. *Que par conséquent, dans les points où la*
foi paroît opposée à la raison, il est juste de ne pas
déferer aux prétendûs lumières de la raison, & né-
cessaire de s'attacher uniquement à l'infailibilité de la
foi.

Pour la premiere de ces trois propositions, l'il-
 lustre Auteur ne la touche que superficiellement,
 parce qu'il la suppose établie dans sa *Démonstration*
Evangélique. La troisième est une suite incontestable
 des deux autres. Ainsi la seconde étoit la seule
 qui demandoit d'être prouvée; & c'est à quoi il
 employe ce dernier Traité, où il n'y a propre-
 ment de lui que la méthode & le style, car les
 Anciens lui en ont fourni le fond.

» Quelque vénération que je conserve pour la
 » mémoire de ce grand homme, (dit M. l'Abbé
 » d'Oliva en le défendant contre un Journaliste
 » qui l'avoit attaqué) j'avouë que sa deuxième
 » proposition, prise dans un sens relatif à la foi,
 » souffre de grandes difficultés, parce qu'en nous
 » ôtant tout droit de nous appuyer sur notre rai-
 » son & sur le témoignage de nos sens, on affoi-

» blit , ce me semble , l'impression que les motifs
» de crédibilité peuvent & doivent faire sur nous.
» Je m'en étois assez expliqué long tems avant que
» son ouvrage donnât lieu à cette question. Mais
» enfin , de ce que le Journaliste & moi nous ne
» goûtons pas une doctrine , il ne s'ensuit pas
» qu'elle soit digne d'anathême , sur tout quand
» d'autres gens que le Journaliste & moi , mais
» gens d'une toute autre autorité dans les matie-
» res théologiques , sont les Auteurs & les Apolo-
» gistes de cette doctrine.

» Or , l'Auteur , qui est-il ? Un saint & savant
» Evêque.

» Mais l'idée qu'il a eüe , n'est-elle point de ces
» idées passageres dont quelquefois l'homme le plus
» sage peut se laisser éblouir pour un moment , &
» qu'on rejette ensuite avec horreur ? Point du
» tout : il avance cette opinion dans sa Demonstra-
» tion Evangélique , dans le début même du livre ,
» & sans la moindre ambiguïté ; il la répète dans
» ses *Quæstiones Alnetanæ* ; il en fait enfin un traité
» particulier ; & près de quarante ans avant sa
» mort , ce traité étoit annoncé , souhaité , prêt
» à paroître.

» Mais depuis qu'il paroît , a-t'il été approuvé
» par quelque Théologien orthodoxe ? Par plusieurs ,
» & nommément par le Pere *Baltus* , dont les veil-
» les sont depuis long-tems consacrées à la défense
» de sa Religion , & qui a été choisi entre tous
» les Jésuites de France pour exercer à Rome l'em-
» ploi de Censeur général des livres composés par
» les Auteurs de sa Compagnie. Il a lu , il a exa-
» miné le Traité Philosophique de M. *Huet* ; il dé-
» clare n'y avoir trouvé que ce qu'enseignent com-
» munément les Peres & les Docteurs de l'Eglise.

» Quand le Journaliste & moi nous voyons des
» hommes d'un rare savoir & d'une vertu non sus-
» pecte , penser autrement que nous , le sens com-
» mun nous dicte d'être fort retenus à les condam-
» ner , principalement s'il s'agit d'une opinion qui

» se présente à différens esprits sous des faces tou-
 » tes différentes. Permis à nous, en pareil cas, de
 » nous en tenir à notre sentiment, parce qu'il est
 » bon, & que même nous le croyons le plus sûr.
 » Permis à nous par conséquent de combattre le
 » sentiment contraire, pourvu que ce soit avec
 » cette considération qui est toujours amie de la
 » raison & de la vérité.

» Mais que l'on en soit venu, comme a fait le
 » Journaliste, aux invectives les plus violentes, &
 » que l'on ait traité un homme tel que M. *Huet*,
 » comme on traiteroit un *Bodin* & un *Spinoza*,
 » je doute si c'est assez d'en demander pardon à
 » Dieu, & s'il n'est pas d'une nécessité absoluë
 » d'en demander pardon aux hommes, pour effa-
 » cer autant qu'on le peut, le scandale qu'on a
 » causé.

» Quel scandale, en effet, qu'un soupçon d'ir-
 » religion jetté sur l'Auteur de la *Démonstration*
 » *Evangelique* ! Mais non, l'impiété n'en jouira pas.
 » Graces au Ciel, j'écris dans un tems où Paris
 » est plein encore de gens qui ont connu le savant
 » & le pieux Evêque d'Avranches; qui savent que
 » toute sa vie a été l'innocence même, la vie d'un
 » homme à qui le monde n'est rien, & que ses
 » livres occupent tout entier; qui savent que ses
 » immenses travaux ont eu pour objet la Religion,
 » & que les saintes Ecritures ont toujours été sa
 » principale étude; qui savent que depuis qu'il fut
 » Prêtre, tous les Dimanches, après s'y être dis-
 » posé par le Sacrement de Pénitence, il appro-
 » choit des saints Autels; qui savent que tous les
 » jours depuis qu'il fut Evêque, il avoit ses heures
 » marquées avec son Aumônier, pour réciter en-
 » semble l'Office divin. Et comme en matiere de
 » Religion, les plus petites choses nous conduisent
 » à imaginer du grand, lorsqu'elles se trouvent
 » dans un génie supérieur, j'ajoute, pour faire
 » mieux connoître encore M. *Huet*, que tous les
 » jours il récitoit le *Chapelet* en trois fois, un tiers
 » le

» le matin , un tiers à midi & un tiers le soir aux
 » coups de l'*Angelus*. Or , il y a loin d'un sa-
 » vant qui dit son *Chapelet* , à un homme qui
 » étend le Pyrrhonisme sur les points essentiels de
 » la foi.

» Au reste , ce n'est point là le langage officieux
 » d'un ami ; c'est la déposition toute simple d'un
 » témoin oculaire. Je ne cherche point à louer M.
 » *Huet* , car je le crois fort au-dessus des louan-
 » ges qu'on peut lui donner ; je ne veux que le
 » montrer ici précisément tel que je l'ai connu.
 » Mais ne m'est il pas bien doux de n'avoir qu'à
 » me renfermer dans les bornes de la vérité la plus
 » scrupuleuse , pour satisfaire en même tems aux
 » devoirs de la reconnoissance & de l'amitié ?

Voilà ce que dit M. l'Abbé d'*Olivet* ; (*Histoire de l'Académie* , p. 270.) & je crois qu'on ne peut rien ajouter à cette apologie.



HYLAIRE , (S T.)

Ce Pere croyoit-il à l'immatérialité de l'Ame ?

MR. de V. met ce Pere au rang des Docteurs des Matérialistes , dans son *Traité de la tolérance*. Cependant personne n'a enseigné plus clairement & plus formellement l'immatérialité de l'ame , que S. *Hylaire* ; ce n'est point chez ce Pere une opinion , c'est un principe auquel il revient toutes les fois qu'il parle de l'ame.

Lorsqu'il explique ces paroles du Pseaume 118. : *Ce sont vos mains , Seigneur , qui m'ont formé* , il décrit la formation de l'homme , & il dit que les élémens de tous les autres êtres ont été produits tels qu'ils sont dans l'instant même , auquel Dieu a voulu qu'ils existassent ; qu'on ne voit en leur formation , ni commencement , ni progrès , ni perfectionnement ; qu'un seul acte de la volonté di-

vine , les a faits ce qu'ils sont ; mais qu'il n'en est pas ainsi de l'homme. Il falloit , selon S. *Hylaïre* , pour le former , que Dieu unît deux natures opposées , & cette union demandoit deux opérations différentes.

Dieu a dit d'abord : Formons l'homme à notre image & à notre ressemblance ; ensuite il a pris de la poussière & il a formé l'homme.

Dans la première opération , Dieu a produit la nature intérieure de l'homme ; c'est son âme , & elle n'a point été produite en façonnant une nature étrangère. Tout ce que le conseil de la Divinité a produit dans cet instant , étoit incorporel , puisqu'elle produisoit un Être à l'image de Dieu ; c'est dans la substance raisonnable & incorporelle , que réside notre ressemblance avec la Divinité.

Quelle différence entre cette première production de la Divinité , & la seconde ! Dieu prend de la poussière , & il forme l'homme , en façonnant la terre & la matière ; il n'a pris nulle part la première production , il l'a faite , il l'a créée. Pour le corps , il ne le fait pas , il ne le crée pas ; il le forme , & en prend la matière dans la masse de la terre. (Lettre 10. , n. 6.)

Si ce Père parle de l'immensité divine & de la présence de Dieu dans tous les lieux , il dit que l'Être Suprême est tout entier par-tout , comme l'âme unie à un corps est dans toutes les parties du corps. L'âme , quoique répandue dans toutes les parties du corps humain , & présente à toutes ses parties , n'est pas pour cela divisible comme le corps. Les membres pourris , coupés ou paralytiques , n'altèrent point l'intégrité de l'âme. (Lettre 19. , n. 8.)

Dieu n'est , selon ce Père , ni corporel , ni uni à un corps ; & ce n'est point en formant le corps de l'homme , que Dieu l'a fait à sa ressemblance , mais en lui donnant une âme. C'est pour cela que la Genèse ne décrit la formation du corps humain que long-tems après nous avoir dit que Dieu

avoit fait l'homme à son image. C'est par cette ressemblance de l'ame avec la nature divine, qu'elle est raisonnable, qu'elle est incorporelle & éternelle. Elle n'a rien de terrestre, rien de corporel. C'est toujours sur ces principes que S. *Hylaïre* parle de l'ame. (*in Psalm. 129.*)

Un Pere qui s'est expliqué si expressément & si clairement sur l'immatérialité de l'ame, ne pouvoit être mis au nombre des Matérialistes, qu'en opposant à ces passages d'autres endroits de ce Pere, contraires à l'immatérialité de l'ame. Il falloit tirer des Ouvrages de ce Pere, des doutes raisonnés, ou des difficultés considérables contre l'immatérialité de l'ame.

Cependant M. de V., pour prouver que S. *Hylaïre* croyoit l'ame matérielle, ne nous cite qu'un passage de ce Pere, dans lequel il dit qu'il n'y a rien qui ne soit corporel dans sa substance & dans sa création, & que les ames unies à leur corps, ou dégagées de ce corps, ont une substance corporelle, conforme à leur nature. (*Corpoream naturæ suæ substantiam.*)

Si M. de V., & ceux qu'il a copiés, avoient lu avec attention tout le passage de S. *Hylaïre*, ils auroient vu que le mot *corporel* n'a point ici un sens favorable au Matérialisme.

S. *Hylaïre* examine dans ce passage les difficultés de quelques hommes grossiers qui sembloient douter de la résurrection, parce qu'ils ne concevoient pas comment on pourroit se nourrir dans le Ciel. S. *Hylaïre* leur dit d'abord que les promesses de Dieu doivent dissiper toutes les inquiétudes à cet égard. Il tâche ensuite de leur faire comprendre comment ils pourroient vivre dans le Ciel. Pour cela, il leur dit qu'il n'y a rien qui ne soit corporel dans sa substance & dans sa création; ce qui veut dire que Dieu n'a rien créé sans lui donner une existence solide, & toutes les qualités nécessaires pour qu'elles aient la durée qu'il leur aura promise.

Cette explication est conforme au but que S. *Hylaïre* se proposoit, & le mot *corporel* a quelquefois ce sens dans S. *Hylaïre* même, qui dit que tout ce qui est composé, a un commencement, par lequel il est corporifié afin qu'il subsiste; & c'est dans ce sens qu'il faut entendre ce que ce Pere dit dans le même passage sur les âmes qui, séparées du corps, ont cependant une substance corporelle, conforme à leur nature.

Si S. *Hylaïre* avoit voulu dire dans ce passage qu'il n'y a rien qui ne soit matériel, voici à quoi se réduiroit sa réponse : *Vous êtes inquiets comment vous vivrez après la résurrection ; vous avez tort , car il n'y a rien qui ne soit matériel.*

Pour que S. *Hylaïre* abandonnât dans cette occasion les principes sur l'immatérialité de l'âme, il falloit que le Matérialisme répondît aux difficultés qu'il se proposoit d'éclaircir, & qu'il ne fût pas possible de répondre autrement. Or, il est certain que le matérialisme de l'âme ne résoud point ces difficultés, & qu'au contraire il les fortifie. Si l'âme est matérielle, on doit être beaucoup plus embarrassé de vivre dans le Ciel que si elle est immatérielle comme les Anges. (Nous avons tiré ce développement de la Pensée de S. *Hylaïre* du Dict. des Hérés. art. *Matérialisme.*)



I R E N É E , (ST.)

Ce Pere n'est point favorable au sentiment qui suppose que la matiere peut penser.

M. R. de V. prétend que S. *Irenée* a cru que l'âme étoit corporelle, parce qu'il a dit que l'âme étoit un souffle, qu'elle n'étoit incorporelle que par comparaison avec les corps grossiers, & qu'elle ressembloit à un corps humain.

Cette conséquence est absolument contraire à l'esprit de S. Irenée. Ce Pere, dans l'endroit cité, combat la Métempseuse, & prétend prouver par la Parabole de *Lazare*, que les ames après la mort n'ont pas besoin de s'unir aux corps pour subsister, parce qu'elles ont une figure humaine, & qu'elles ne sont incorporelles que par comparaison aux corps grossiers.

Les partisans de la Métempseuse prétendoient que l'ame humaine ne pouvoit subsister sans être unie à un corps, parce qu'elle étoit un souffle qui se dissipoit, s'il n'étoit retenu dans des organes.

S. Irenée répond à cette difficulté, que l'ame après la mort a une existence réelle & solide, si je peux parler ainsi, parce qu'elle a une figure humaine, & qu'après la mort, elle n'est incorporelle que par rapport aux corps grossiers; ce qui suppose seulement que S. Irenée croyoit que les ames étoient unies à un corps subtil dont elles ne se sépareroient point après la mort: réponse qui n'est rien moins que favorable au Matérialisme.

Le passage même de S. Irenée fait voir que ce Pere reconnoissoit des substances immatérielles. Il dit que l'ame n'est incorporelle que par rapport aux corps grossiers; ce qui suppose qu'elle est corporelle par rapport à d'autres substances qui ne sont point unies à des corps. S. Irenée n'est donc point favorable au Matérialisme.





JACQUES II.

La Religion de ce Prince étoit-elle aveugle ?

PResque tous les Historiens Anglois , & M. de V. après eux , ont représenté ce Prince comme l'esclave de la prévention la plus aveugle. Nous croyons devoir donner quelques éclaircissements à ce sujet , & prouver que sa conversion à la foi Catholique fut l'effet des plus mûres réflexions. Ce qu'on va en rapporter ne paroît pas suspect , puisqu'on le tire de *Burnet*. „ La Princesse d'Orange „ ayant demandé un jour à l'Ambassadeur d'Angleterre , quels motifs le Roi son pere avoit eus „ pour changer de Religion , ce Ministre , qui vint „ faire un tour en Angleterre , ne manqua pas de „ faire confidence au Roi de la question de sa fille. „ *Jacques* répondit par une longue lettre , datée „ du 4. Novembre 1687. , que l'Ambassadeur , „ après son retour en Hollande , rendit le 24. Décembre à la Princesse. J'ai lu cette lettre dans „ l'original. Le Prince d'Orange me fit l'honneur „ de me la faire communiquer , à condition néanmoins que je ne tirerois copie ni de l'un , ni de „ l'autre ; mais avec permission de les lire & relire „ autant de fois qu'il me plairoit. Je profitai si bien „ de la permission , que je les savois presque par „ cœur , & qu'après les avoir rendues , j'en écrivis „ des extraits , à l'exactitude desquels la Princesse „ même trouva qu'il ne manquoit rien , quand je „ les lui montrai dans la suite. Voici le précis de celle „ du Roi. „

Elevé dans la foi Anglicane par le Théologien *Stewart* , il y fut d'abord si attaché , que s'apercevant des efforts que faisoit sa Mere pour convertir le Duc de Glocester , il s'y étoit opposé autant que le respect le lui avoit pu permettre. Pendant tout le tems

de l'exil , il n'y eut aucun Catholique , à la réserve d'une Religieuse , qui le sollicitât au changement. Ces sollicitations avoient eu peu d'effet ; car , outre qu'il étoit tout rempli des préjugés de l'éducation , il ne s'embarassoit encore que très-peu des différentes Religions , & de même que tous les jeunes gens , il se faisoit un point d'honneur de demeurer ferme. La première chose qui l'ébranla , fut la grande dévotion qu'il remarqua parmi les Catholiques. Il lui parut qu'ils avoient de grands secours pour le salut. Leurs Eglises sont mieux ornées , & l'on y fait plus d'aumônes que parmi les Protestans. Au milieu même du monde , on y voit des gens qui se retirent du vice , & qui aspirent à la perfection chrétienne. Cela le mit sur les voyes d'examiner les deux Religions. Dans l'établissement de la Réformation , il n'y trouva rien qui lui donnât lieu de penser que les trois Princes qui y travaillèrent successivement , eussent été poussés par le Saint-Esprit. Il avoit lu leur histoire dans la *Chronique* publiée sous le nom de *Hollinghead*.

A cette lecture , il avoit joint celle de l'histoire de *Heglin* & de la Préface que *Hooker* a placée à la tête de son *Traité du gouvernement Ecclésiastique* ; tout cela le confirma dans sa pensée au préjudice des Réformateurs. Il lui paroissoit indubitable que Jesus Christ a laissé l'infailibilité en partage à son Eglise , puisqu'il a dit que *les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*. Ce privilège fut clairement restreint à *S. Pierre*. (*Math. 16. 18.*) C'est de-là que dépend toute la certitude que nous avons de l'Ecriture Sainte & du Christianisme même. Le Collège des Apôtres reconnut ces droits de *S. Pierre* , lorsqu'il dit : (*Act. 15.*) *Il a semblé bon au Saint-Esprit & à nous.*

La Canonicité des livres sacrés est toute fondée sur l'autorité de l'Eglise. Cette Eglise qui les déclare Canoniques , est donc la seule qui ait droit de les interpréter , & cette infailibilité doit être nécessairement attachée à la succession. Si l'on ac-

corde que l'Eglise est infaillible, tous les autres points controversés se réduisent à rien, parce que l'Eglise de Rome est la seule qui jouisse du droit d'infaillibilité, ou qui y prétende. En secouant ce joug, on ouvre la porte à l'incrédulité & à l'athéisme; on sappe la piété par les fondemens; on laisse l'Evangile à la merci des Déistes ou des Sociniens, qui rendent tout douteux. Les Théologiens Anglicans auxquels il avoit proposé ces difficultés, n'avoient pu y répondre.

La Religion Chrétienne ne s'établit autrefois qu'à la faveur des miracles que firent les Apôtres, à la faveur des grands exemples & de la constance des Martyrs dont le sang fut la pépinière de l'Eglise. Mais qu'ont fait *Luther & Calvin*, ou les Princes qui réformèrent la Grande-Bretagne? Ne parut-il pas dans ces derniers plus d'intérêt mondain que de vrai zèle de Religion? Et que dirait-on du désordre, de la licence effrénée que leur exemple autorisa dans toute l'Europe? La paix ne peut subsister dans l'Eglise que par l'humble soumission des Fidèles. Dès que chacun se mêle d'interpréter l'Ecriture à sa tête, les Sectes se multiplient à l'infini. Quoique l'Eglise Anglicane renonce au privilège de l'infaillibilité, elle ne laisse pas d'agir comme si elle en étoit revêtue; car elle a toujours persécuté ceux qui se séparent d'elle, sans distinction de Protestans ou de Papistes, & son esprit de persécution avoit été porté plus loin qu'on ne le savoit dans le monde. Les non Conformistes n'avoient-ils pas autant de droit de se détacher de sa communion, qu'elle en avoit eu de faire schisme avec l'Eglise Romaine? Disons mieux: l'Eglise Anglicane avoit-elle plus de droit elle-même de se séparer de l'Eglise Catholique, qu'une Province du Royaume n'en auroit de se cantonner? *Jacques* finissoit par dire que c'étoit là tout ce que son peu de loisir lui avoit permis de coucher par écrit; qu'il lui sembloit néanmoins que cela, joint aux pièces laissées par son frere & par sa première femme,

femmes, suffisoit, sinon pour ramener à l'Eglise des personnes non prévenues, au moins pour leur en donner bonne opinion.

Burnet ajoute que la lettre du Roi étoit écrite avec autant de gravité que de modération, & qu'elle lui parut venir de lui-même, parce qu'il y reconnut les mêmes expressions qu'il avoit entendues de sa bouche, & le même tour que ce Prince donnoit aux choses, lorsqu'il l'en avoit entretenu familièrement. (*Mémoires de Burnet*, tome 3., p. 227. & suivantes.)

A ce témoignage du Docteur *Burnet*, nous joindrons le portrait que trace M. *Hume* de *Jacques II.*, dans son histoire de la Maison de *Stuart*. (tome 4. p. 320.) « Si l'on considère, dit-il, plutôt son caractère personnel que sa conduite publique, ce Prince fut sans contredit plus malheureux que coupable. Il avoit plusieurs des qualités qui forment un excellent citoyen, & quelques-unes même de celles qui, lorsqu'elles ne sont point éclipsées par les principes arbitraires & le zèle de Religion, servent à former un bon Souverain. Dans la vie privée, sa conduite fut irréprochable, & mérite notre approbation : ardent, mais ouvert dans ses inimitiés, ferme dans ses vûes & ses résolutions, exact dans ses plans, brave dans ses entreprises, sincère, fidèle & plein d'honneur dans les affaires ; tel étoit le caractère avec lequel le Duc d'Yorck étoit monté sur le trône Anglois. Dans ce haut degré son économie fut remarquable, son industrie exemplaire, son application heureuse aux affaires maritimes, ses encouragemens judicieux pour le commerce, & sa jalousie louable pour l'honneur de la Nation. Que lui manqua-t'il donc pour faire un excellent Roi d'Angleterre ? De l'affection & du respect pour la Religion de son Peuple. »

Nous avons vu les raisons qui l'empêcherent d'aimer & respecter cette Religion ; mais en supposant que *Jacques II.* eût les qualités que lui attribue,

M. *Hume* , peut-on croire que ce Prince se laissât entièrement conduire par le préjugé ?



J O S E P H E.

Apologie de cet Historien.

MR. de Voltaire dit qu'on voit à tous momens dans les livres de *Josephe* qu'il est honteux d'être Juif , lors même qu'il s'efforce de rendre sa Nation recommandable à ses vainqueurs. Il diminue autant qu'il peut la foi qu'on doit aux miracles. Il dit en plusieurs endroits : le lecteur en jugera comme il voudra. (*Philosophie de l'Histoire* , chap. de *Joseph*.) M. *Warburton* a répondu à M. de V. , à la fin de son excellente *Démonstration de la divinité de la mission de Moysè*. Il observe que dans les endroits mêmes où *Josephe* semble laisser à ses lecteurs cette liberté de penser , l'Historien témoigne le plus vif attachement à la loi de *Moysè* , & la plus intime conviction de la divinité de sa mission. Il ne faut point , selon lui , perdre le but & le génie de l'Ecrivain Juif , non plus que le tems où il écrivoit , ni le caractère de ceux à qui il adressoit ses écrits.

Son pays exposé aux plus grands dangers , étoit menacé d'une dévastation générale. La Religion de ses Peres , à cause de son caractère inaliéable avec les autres Religions , étoit détestée des Payens. Cette disposition d'esprit n'étoit pas peu fortifiée par l'aversion qu'ils avoient conçu pour le Christianisme , qu'ils regardoient comme une Secte du Judaïsme qui vouloit tout soumettre à son empire , s'élevant sur les débris de toute autre Religion. Les Payens avoient donc en horreur la croyance des Juifs , sur la fausse supposition que , comme celle des Chrétiens , elle exigeoit que tout l'univers l'adoptât & s'y soumit. Or , c'est cette odieuse imputation que *Josephe* s'efforce de détruire toutes les fois que l'occasion s'en présente.

Voilà pourquoi , quand il parle de certains effets d'une providence extraordinaire du Seigneur dans la conduite de son Peuple , il ajoute à son récit qu'on peut croire de ces merveilles ce qu'on jugera à propos. Ces paroles ne s'adressent qu'aux Gentils , & reviennent à ceci ; *Dieu n'a donné que pour l'usage de son Peuple choisi , la Religion que Moyse lui a enseignée ; ainsi le Payen peut en penser ce qu'il lui plaira. Les Juifs n'imposent point au Payen l'obligation de renoncer à sa Religion pour embrasser la leur. Bien différens en cela des Chrétiens , ils reçoivent à bras ouverts quiconque adore un seul Dieu, créateur de l'Univers.*

La violente sortie contre *Josephe* est donc très-déplacée. Cet Historien aura toujours , malgré M. de *Voltaire* , la réputation d'un Auteur exact & fidèle , qui fut estimé des Grecs & des Romains , & dont les Ouvrages traduits dans toutes les langues , se liront toujours avec plaisir. *Joseph Scaliger* lui donne le glorieux titre du *plus diligent Ecrivain & du plus grand amateur de la vérité que l'on connoisse*. Il ajoute qu'il mérite plus de créance , non-seulement dans ce qui regarde l'histoire des Juifs , mais encore dans ce qui regarde l'histoire étrangère , qu'aucun Auteur grec , ni latin. *Eusebe* & *Photius* , qui étoient de très-bons juges dans ce qui regarde l'histoire , lui rendent la même justice. Si ces Ouvrages contiennent quelques faits qui nous paroissent extraordinaires , c'est que les usages des Anciens n'étoient pas les nôtres.

Malgré la réputation de sincérité dont il jouit depuis long-tems , l'Auteur de la *Philosophie de l'Histoire* prétend qu'il a menti , parce qu'il a rapporté une vision qu'eut *Alexandre* , dans laquelle le Grand-Prêtre des Juifs lui apparut en songe , & l'excita de la part de Dieu à entreprendre la conquête de l'Empire des Perses. *Alexandre* , nous dit *Josephe* , vint à Jérusalem , y adora le vrai Dieu dans son Temple , & y fit offrir des sacrifices. *Josephe* ajoute que dès qu'il apperçut le Grand-Prêtre , il se prosterna ,

& assura que c'étoit le même qui lui avoit apparu : Ce qui aide à faire croire ce fait , c'est qu'aucun Historien ne l'a jamais contredit , c'est qu'il n'y a nulle apparence qu'il eût osé l'avancer , si tout le monde avoit sçu le contraire ; peut on imaginer qu'un homme aussi judicieux que *Josèphe* , eût voulu conter une fable dont tout le monde eût connu la fausseté. Ce qui peut encore confirmer ce fait , c'est qu'*Alexandre* accorda de plus grands privilèges aux Juifs qu'à toute autre Nation ; qu'il en fit venir un grand nombre dans sa nouvelle Ville d'*Alexandrie* , & qu'il les combla de bienfaits.



J O S U É.

Du châtiment des Chananéens.

LE traitement rigoureux fait aux Chananéens par *Josué* & par les Juges qui lui succéderent , a été une source de déclamations pour M. de V. Il avoit été précédé par l'Auteur du *Christianisme aussi ancien que le Monde* , qui blâme fortement les Juifs qui attaquèrent une Nation libre & indépendante , & qui , sous prétexte qu'elle étoit idolâtre , exterminèrent , non-seulement les hommes & les femmes , mais encore les enfans incapables d'idolâtrie. Il représente cette conduite comme le comble de l'injustice & de la cruauté , & il défie les Théologiens de montrer qu'elle n'est pas contraire à la loi naturelle.

Un savant Théologien Anglois (*Jackson*) qui a répondu à cet Auteur téméraire , remarque avec raison que , quoiqu'un Prince temporel n'ait pas le droit de punir & de faire mourir ses Sujets , uniquement parce qu'ils sont idolâtres , le Roi spirituel & invisible possède ce droit incontestablement. L'idolâtrie est une rébellion formelle & directe contre Dieu , qui peut , selon toutes les loix de la justice & de l'équité , détruire une Nation coupable de

cette impiété , & incorrigible. Et dans ce cas-là , il est parfaitement égal , selon la raison & l'équité naturelle , que Dieu exterminé les Nations (dont les iniquités sont à leur comble & crient vengeance) par le feu , par l'eau , par la peste & la famine , ou par l'épée d'un autre Peuple , suscité par lui-même , & chargé directement de la commission d'exécuter ses arrêts. L'Auteur du *Christianisme aussi ancien que le monde* , allégué trois raisons pour éluder la force de cette réponse à ses objections.

1°. *Les Juifs se disoient chargés immédiatement de la part de Dieu même de la commission d'exterminer les Chananéens ; or , aucun homme ne peut être aussi sûr d'avoir reçu un pareil ordre de Dieu , qu'il est sûr , par les lumieres naturelles , que l'Etre souverain lui a défendu une action de cette nature.*

On répond à cette difficulté , qu'il est absurde de dire que Dieu ne puisse par sa puissance infinie donner une aussi pleine certitude de sa volonté , lorsqu'il veut la révéler , que celle qui naît des raisons les plus convaincantes que la lumiere naturelle fournit. Or , s'il peut donner une telle certitude , il s'ensuit que la vie des hommes , dépendant en propriété de Dieu , il peut en disposer comme il le trouve à propos , selon que la raison le dicte à chacun. La même raison apprend encore que lorsque Dieu commande d'ôter la vie à quelqu'un , cet ordre n'est pas plus contraire à la loi de la nature , ou à la révélation , qui défendent aux hommes de se tuer les uns les autres sans cause ; (ce qui seul doit porter le nom de meurtre) que ne l'est l'ordre du Magistrat Civil , lorsqu'il fait exécuter à mort un criminel coupable des plus grands crimes contre les loix du pays. On ne peut supposer raisonnablement que Dieu ordonne à un homme ou à un corps de Nation , par voie de révélation , de détruire un autre homme ou un autre corps de Nation , sans cause. Mais de supposer qu'il ne peut donner de certitude qu'un pareil ordre vient de lui , c'est ce qui est souverainement déraisonnable & absurde.

On peut même défier l'Auteur de l'objection ; de produire quelque raison qui justifie la conduite d'un Juge temporel , lorsqu'il fait exécuter des coupables à mort , que cette même raison ne justifie aussi clairement & aussi fortement la Providence divine , lorsqu'elle ordonne par une révélation expresse d'exterminer des hommes coupables de la violation des loix de Dieu. Il est donc contraire à la raison , de ravir à l'Etre infini un droit que l'on accorde aux hommes. A l'égard des enfans qui souffrent avec leurs parens idolâtres , il faut en revenir à la sage & bonne dispensation de Dieu , qui fait qu'il vaut mieux pour eux mourir , quoiqu'innocens , que de vivre plus long-tems.

3°. On objecte que *Dieu a mille moyens de punir de mort les Nations coupables , sans commander aux hommes de faire des choses qu'il leur a défendues par la loi naturelle. . . Si Dieu se proposoit d'inspirer par ce châtiment de la terreur aux autres , n'agiroit-il pas d'une manière si signalée & si surnaturelle , que tout le monde y reconnoitroit son doigt ?*

On répond , que Dieu a voulu faire servir ce qu'il exécuta par les Juifs , à leur faire connoître sa haine pour l'Idolâtrie , & qu'en les employant à la punir dans une autre Nation , il a eu dessein de leur inspirer plus efficacement , & à leur postérité , de l'éloignement pour ce crime , par un châtiment aussi mémorable que miraculeux , infligé par leur moyen aux ennemis de la vraie Religion , & aux adorateurs des faux Dieux.

Ainsi la raison de la destruction des Chananéens est claire , & l'exécution de l'arrêt par les armes des Hébreux alloit au but auquel Dieu le destinoit. Plus les Juifs avoient de penchant à l'Idolâtrie , plus la voye que Dieu employoit en les faisant servir d'instrument pour punir l'Idolâtrie , étoit propre à corriger ce malheureux penchant , puisqu'ils voyoient d'un côté la vengeance divine tomber par leur ministère sur les Idolâtres ; & que , d'un autre côté , Dieu leur déclaroit en même tems qu'il ne

se vengeroit pas moins sévèrement d'eux & de leurs enfans, s'il leur arrivoit d'abandonner le culte du vrai Dieu, & de se livrer au culte des Idoles.

Le troisiéme argument que l'Auteur du Christianisme, &c. produit pour appuyer son objection, est : *Si les Israélites eurent une commission divine d'exterminer les Chananéens, ceux-ci auroient dû en être instruits, pour ne pas résister à des gens qui agissoient par les ordres du Ciel ; sans cela, il y auroit eu deux droits opposés en même tems, chez les Israélites, le droit de détruire les Chananéens, & chez les Chananéens, le droit que la loi naturelle donne, de défendre leur vie.*

On répond que cet argument est précisément le même que celui-ci : « Si Dieu se proposoit de détruire quelqu'un par un jugement immédiat, soit par l'eau, soit par le feu ou par la peste, &c. il doit le lui faire connoître, pour qu'il ne résiste point, en travaillant à échapper au feu, à l'eau, ou en prenant des remèdes contre la peste. Autrement il y auroit en même tems deux droits opposés ; en Dieu, le droit d'ôter la vie à l'homme, (qui est sa créature) quand & de quelle manière il lui plaît ; & dans l'homme, le droit que la loi naturelle lui donne, d'employer tous les moyens légitimes qu'il a en main pour conserver sa vie. »

Le cas est le même, & il est déraisonnable de presser la raison prise de ces deux droits opposés que l'on voit ordinairement dans les pensées & dans les actions des hommes. N'ai-je pas le droit de penser pour moi-même, & d'agir conformément au jugement que je porte ? Et un autre n'a-t'il pas le même droit de penser pour lui même, & d'agir d'une manière opposée, en suivant aussi le jugement qu'il porte ?





JULIEN.

Ce qu'on a dit pour & contre ce Prince.

QU'est-ce que *Julien*, selon M. de *Voltaire* ?
 C'est le premier des hommes, ou du moins le
 second. « Toujours sobre, toujours temperant ,
 » n'ayant jamais eu de maîtresses, couchant sur
 » une peau d'ours, & y donnant, à regret encore ,
 » peu d'heures au sommeil, partageant son tems
 » entre l'étude & les affaires, généreux, capable
 » d'amitié, ennemi du faste; on l'eût admiré, s'il
 » n'eût été que particulier.

» Si on regarde en lui le héros, on le voit tou-
 » jours à la tête des troupes, rétablissant la disci-
 » pline militaire sans rigueur; aimé des soldats, &
 » les contenant; conduisant presque toujours à pied
 » ses armées, & leur donnant l'exemple de toutes
 » les fatigues; toujours victorieux dans toutes ses
 » expéditions jusqu'au dernier moment de sa vie,
 » & mourant enfin en faisant fuir les Perses.

» Si on le considère comme Empereur, on le
 » voit refuser le titre de *Dominus* qu'affectoit *Con-
 » stantin*, soulager les Peuples, diminuer les impôts,
 » encourager les arts, réduire à soixante & dix on-
 » ces ces présens de couronnes d'or de trois à qua-
 » tre cens marcs, que ses Prédécesseurs exigeoient
 » des villes, faire observer les loix, contenir ses
 » Officiers & ses ministres, & prévenir toute cor-
 » ruption.

» Dix soldats Chrétiens complotoient de l'assas-
 » siner; ils sont découverts, & *Julien* leur pardon-
 » ne. Le Peuple d'Antioche, qui joignoit l'insolence à la volupté, l'insulte; il ne s'en venge
 » qu'en homme d'esprit, & pouvant lui faire sentir
 » la puissance imperiale, il ne fait sentir à ce Peuple
 » que la supériorité de son génie. »

Voilà un portrait sans ombres; voilà ce qu'étoit

Julien , suivant M. de V. Mais quelle idée nous en donnent les autres Historiens ? Consultons M. le *Beau* , qui n'a porté , dans la manière de le peindre , ni partialité , ni humeur ; qui a interrogé tous les Contemporains ; qui a balancé le mérite & apprécié les lumières de chacun. De ses recherches & de son témoignage , il résulte un portrait très-fidèle , avantageux à certains égards , & très-odieux à beaucoup d'autres. M. le *Beau* est d'accord avec M. de V. sur les bonnes qualités de *Julien* ; & c'est une nouvelle preuve de son impartialité.

Dès sa jeunesse il montra beaucoup plus d'esprit , de modération , de sagesse que son frère *Gallus* ; mais son indiscrette curiosité , & les Sophistes qui prirent soin de son éducation , le jetterent dans les excès que tout le monde fait. Il devint pédant avec *Libanius* , magicien avec *Maxime* d'Ephèse , déiste avec *Oribase*. Il étoit sans cesse entouré de Philosophes , de Rhéteurs , d'Astrologues , de Nécromanciens. Quand il fut à la tête des armées , sa Cour bigarrée de manteaux de Philosophes & de casques militaires , offroit un spectacle aussi bizarre que le Prince même. C'étoit à la fois un camp , une Académie , une école de Sophistes.

La révolution qui l'éleva à l'Empire du vivant même de *Constance* , répand sur sa vertu un violent soupçon d'hypocrisie. S'il ne fit rien pour se procurer le Diadème , il ne fit pas tout ce qu'il auroit pu pour se défendre de l'accepter. Un esprit tel que le sien , étoit bien capable de trouver des moyens plus efficaces. De plus , les manifestes qu'il répandit ensuite contre *Constance* , décelent une haine invétérée qu'il avoit su déguiser , jusqu'à composer en l'honneur de ce Prince les panégyriques les plus outrés. Cette fausseté de caractère le rend légitimement suspect : le flatteur déjà perfide n'a qu'un pas à faire pour devenir rébelle.

Ce fut à Paris que les Légions Gauloises le proclamèrent *Auguste*. Il donna quelques marques d'opposition à l'empressement de leurs desirs ; mais sa

résistance ne fut pas aussi efficace que l'avoit été celle du généreux *Germanicus*, dont la fermeté inébranlable dans son devoir, avoit bien sçu repousser les efforts d'une armée qui s'obstinoit à lui faire accepter le titre d'Auguste.

Julien fut donc revêtu de la puissance souveraine. *Constance* fit de vains efforts pour le réduire à la condition de Sujet. Le nouvel Empereur avoit soin de communiquer aux Troupes les ordres & les menaces de l'ancien, & ces militaires, auteurs de la révolution, n'avoient garde d'abandonner le maître qu'ils s'étoient donnés. On ne songea plus qu'à la guerre. *Julien* mit dans ses intérêts l'Italie, la Grèce, la Pannonie, l'Illyrie; marcha vers la Thrace; apprit dans sa route la mort de *Constance*, & demeura possesseur de l'Empire, sans être obligé de combattre son rival.

Julien ne régna qu'environ vingt mois depuis la mort de *Constance*; mais il donna des scènes bien singulieres pendant ce court espace. Sa grande occupation fut le dessein d'abolir le Christianisme & de rétablir l'Idolâtrie; ce fut son système favori. Mais qui auroit pu croire qu'un Prince philosophe, élevé dans le Christianisme, passionné pour la réputation de sage, rétablirait les folies du Paganisme, & rouvrirait la porte aux scandales de la Mythologie? Qu'auroit on dit de *Socrate*, s'il avoit toujours été entouré d'Augures, de Devins, d'Astrologues, de Sacrificateurs, de Fanatiques voués aux mystères de *Cybele*, d'hommes dissolus & de femmes perduës, tels qu'on les demandoit pour certaines cérémonies de la Gentilité.

Julien sentoit lui-même la honte du culte qu'il vouloit rétablir, & la supériorité de celui qu'il avoit abandonné. Il imagina de recommander aux Prêtres des faux Dieux plusieurs pratiques reçues & observées dans l'Eglise Catholique. Cette fantaisie acheva de le rendre parfaitement ridicule, & lui attira l'épithete de *singe du Christianisme*, dont il étoit d'ailleurs le persécuteur implacable.

Un des coups les plus réfléchis qu'il auroit pu lui porter , auroit été de réduire les Chrétiens à l'ignorance ; & il n'oublia rien en effet pour leur fermer les sources du savoir. Il voyoit que les défenseurs les plus formidables du Christianisme étoient les hommes les plus lettrés de l'Empire. C'étoit les *Athanase*, les *Grégoire de Nazianze*, les *Basilé de Césarée*, les *Hylaïre de Poitiers*, les *Diodore de Tarse*, &c. &c. &c. Voulant donc enlever aux Chrétiens la puissante ressource de l'esprit & des connoissances, il les déclara incapables, par un Edit, d'enseigner les sciences humaines.

La haine du Christianisme mit dans sa conduite autant de bizarrerie que de méchanceté. Il crut effacer le caractère de son baptême, en se baignant dans le sang des victimes. *S. Grégoire de Nazianze* ajoute qu'il prétendit en même tems purifier ses mains qui avoient reçu la victime non sanglante par laquelle les Chrétiens participent aux souffrances & à la divinité de J. C. Ces mots désignent la sainte Eucharistie, qu'on recevoit alors dans la main, & qu'on emportoit même dans les maisons.

Les altercations des Chrétiens lui parurent très-propres à détruire le Christianisme, & il les fomenta de tout son pouvoir. Il accueillit toutes les Sectes hérétiques ; il rappella même les Catholiques, mais ce ne fut que pour les persécuter chez eux, ou pour les mettre aux prises avec leurs ennemis. Il permit aux Juifs de rebâir le Temple de Jérusalem ; mais on sçait quels prodiges traversèrent cette entreprise. L'incrédulité la plus opiniâtre ne put rien opposer à la certitude de ces faits, attestés par tous les Historiens même Payens.

La singularité du caractère de *Julien* parut encore dans ses querelles avec les habitans d'Antioche. Je ne fais comment on a pu louer la manière dont il s'en vengea. Un Souverain doit pardonner sans restriction, & il ne doit jamais se mesurer & se battre, pour ainsi dire, corps à corps avec ses Sujets. C'est ce que ne fit point *Julien*. Il écrivit con-

tre les habitans d'Antioche , une satire dont les traits sont outrés & les couleurs rudes & chargées.

Tel est le portrait fidèle de *Julien* , suivant M. le *Beau*. C'étoit le problème de son siècle , & il le sera de la postérité.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

MATHIEU.

Si les Apôtres étoient des gens de néant.

MR. de V. a beaucoup insisté sur l'imbécillité & la prétendue bassesse de la famille & de la profession des premiers Propagateurs du Christianisme , qu'il traite souvent du terme noble de *cannaille*. Mais quoique les Apôtres eussent la simplicité d'esprit attachée à la vertu , il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'ils n'eussent ni lumières , ni prudence , & qu'ils manquassent absolument des qualités requises pour se bien acquitter de leurs glorieux emplois. Si leurs discours sont ordinairement simples & populaires , on y remarque de tems en tems une élévation que n'ont point des gens sans éducation & sans connoissances. Si quelquefois ils ont fait paroître des foiblesses , de l'incrédulité , de la pusillanimité , comme S. Thomas & S. Pierre , c'étoit moins leur propre caractère que celui de leurs compatriotes.

On peut juger d'ailleurs par l'exemple de Saint *Joséph* , qui , étant de la famille de *David* , étoit en même tems Charpentier , & par celui de S. *Paul* , qui , tout Docteur & Citoyen Romain qu'il étoit , ne laissoit pas d'avoir appris à faire des tentes pour gagner sa vie , que les professions mécaniques n'étoient point incompatibles avec l'étude & la naissance. Croit-on qu'il en étoit chez les Juifs comme chez nous , où le travail avilit , tandis que le vice oisif honore ? Quoique S. *Jean* fût pêcheur , il y a des endroits dans son Evangile qui ne permet-

tent pas de douter qu'il ne fût versé dans la lecture des livres mystiques des Juifs, & qu'il n'eût même quelque teinture de la Philosophie grecque. Ce qui est d'autant plus aisé à comprendre, que cet Apôtre, fit un très long séjour en Asie.

S. Mathieu étoit d'une profession odieuse, à la vérité, parmi les Juifs, extrêmement jaloux de leur liberté, mais si considérée parmi les Romains, que *Cicéron* disoit que dans l'ordre des Publicains ou Péagers, étoit la fleur des Chevaliers, l'ornement de la Ville, l'appui de la République. On voit par-là que bien que S. Mathieu, selon toute apparence, fût Juif, il falloit pourtant qu'il ne fût pas de la lie du Peuple, puisqu'il avoit été admis à cet emploi. Ces réflexions & ces exemples peuvent suffire pour répondre aux objections que faisoient les Payens, & que font aujourd'hui les Incrédules après eux, sur le caractère des Apôtres, comme s'ils eussent été absolument idiots, & un ramas de gens de néant. Mais d'un autre côté, il paroît par-là qu'ils n'avoient ni assez de savoir, ni assez de réputation & d'autorité pour qu'on pût attribuer le succès de l'Évangile à leur crédit & à leur éloquence.

M O Y S E.

§. I.

Moyse considéré comme Poëte. Réflexion sur le style des Livres saints.

UN savant connu, travaillant à une *Histoire critique de Moyse*, où il repondra à toutes les objections de M. de V., nous nous contenterons d'examiner ce divin Législateur comme Poëte. » *Moyse* (dit M. de V., tome 3. de ses Nouveaux » *Mélanges*, p. 116.) est le premier Poëte que nous » connoissons. Il est à croire que, long tems avant

» lui , les Egyptiens , les Chaldéens , les Syriens ;
 » les Indiens connoissoient la Poésie , puisqu'ils
 » avoient de la musique. Mais enfin , son beau
 » Cantique qu'il chanta avec sa sœur Marie , en
 » sortant du fond de la mer rouge , est le premier
 » monument poétique en vers hexamètres que nous
 » ayons. »

Pour savoir à quoi s'en tenir sur l'épithète de
beau que M. de V. donne au Cantique de *Moyse* ,
 il faut voir ce qu'il dit plus bas sur *David*. « Nous
 » avons encore un excellent Poète Juif très-réelle-
 » ment antérieur à *Horace* ; c'est le Roi *David* :
 » & nous savons bien que le *Miserere* est infiniment
 » au-dessus du *Justum ac tenacem propositi virum*.

On voit dans ces paroles une ironie aussi injuste
 que déplacée. Il ne seroit peut-être pas difficile de
 prouver qu'il y a dans l'Ecriture un grand nombre
 d'endroits qui surpassent infiniment tout ce qu'il y a
 de plus sublime dans les Poètes profanes. » L'ex-
 » cellent Cantique de *Moyse* (dit le savant & ju-
 » dicieux *Rollin* , dans le tome 2. de son *Traité*
 » des Etudes) peut passer à bon droit pour une
 » des plus éloquents pièces de l'antiquité. Le tour
 » en est grand , les pensées nobles : le style sublime
 » & magnifique , les expressions fortes , les figures
 » hardies ; tout y est plein de choses & d'idées , qui
 » frappent l'esprit & saisissent l'imagination.

» Cette pièce , qui , selon les sentimens de quel-
 » ques personnes , a été composée par *Moyse* en
 » vers hébreux , surpassent tout ce que les Profa-
 » nes ont de plus beau dans ce genre. *Virgile* & *Ho-*
 » *race* , les plus parfaits modèles de l'éloquence
 » poétique , n'ont rien qui en approche. Personne
 » n'a plus d'estime que moi pour ces deux grands
 » hommes , & je les ai étudiés avec une grande
 » application & un grand plaisir pendant plusieurs
 » années.

» Cependant quand je lis ce que *Virgile* dit à la
 » louange d'*Auguste* au commencement du troi-
 » sième livre des *Géorgiques* , & à la fin du huitième

» me de l'*Enéide* , & ce qu'il fait chanter aux Prê-
» tres d'*Evandre* en l'honneur d'*Hercule* dans le
» même livre ; quoique ces endroits soient très-
» beaux , je les trouve rampans auprès de notre
» Cantique. *Virgile* me paroît tout de glace , &
» *Moyse* tout de feu. Il en est de même d'*Horace*
» dans les Odes XIV. & XV. du quatrième li-
» vre , & dans la dernière des Epodes. Ce qui
» semble favoriser ces deux Poètes & les autres
» Profanes , c'est qu'ils ont le nombre , l'harmonie
» & l'élégance du style , qu'on ne trouve point dans
» l'Ecriture Sainte.

» Mais aussi l'Ecriture Sainte que nous avons n'est
» qu'une traduction ; & l'on fait combien les meil-
» leurs traductions françoises de *Cicéron* , de *Virgile*
» & d'*Horace* , défigurent ces Auteurs. Car il
» faut qu'il y ait bien de l'éloquence dans la lan-
» gue originale de l'Ecriture , puisqu'il nous en
» reste encore plus dans ses copies , que dans tout
» le latin de l'ancienne Rome , & dans tous les
» Grecs d'Athènes. Elle est serrée , concise , dégagée
» d'ornemens étrangers , qui ne serviroient qu'à
» ralentir son impétuosité & son feu. Ennemie des
» longs circuits , elle va à son but par le court
» chemin. Elle aime à renfermer beaucoup de pen-
» sées en peu de mots , pour les faire entrer comme
» des traits , & à rendre sensibles les objets les plus
» éloignés des sens , par les images vives & natu-
» relles qu'elle en fait. En un mot , elle a de la
» grandeur , de la force , de l'énergie , avec une
» majestueuse simplicité , qui la mettent au-dessus de
» toute éloquence payenne. Que l'on prenne seu-
» lement la peine de comparer les endroits que je
» viens de citer de *Virgile* & d'*Horace* , avec le
» Cantique de *Moyse* , & l'on sera convaincu de
» ce que je dis. »

Un autre Auteur parle de la manière la plus noble du style & du langage de l'Ecriture Sainte. »
» Nous n'avons , dit-il , aucun Ecrivain à produire ,
» qui se soit élevé jusqu'à la majesté & à la gran-

» deur des attributs de Dieu comme les Auteurs
 » sacrés. Il n'y a qu'une inspiration du Ciel qui
 » puisse rendre les hommes capables de parler si
 » dignement de Dieu ; & il n'y a que l'esprit de
 » Dieu qui puisse exprimer ainsi sa grandeur & dé-
 » peindre sa gloire. Les plus grands génies & les
 » esprits les plus élevés du Paganisme , sont bas &
 » rampans en comparaison de ces hommes divins.
 » La sublime majesté & la magnificence royale des
 » Poètes de l'Ecriture , surpasse la portée d'un
 » esprit mortel. Prenez les plus excellens Poètes de
 » l'antiquité , & ceux où il regne le plus de feu ,
 » & lisez les , comme nous faisons l'Ecriture , dans
 » une traduction en prose , ils paroîtront froids &
 » plats. » On voit par ces citations combien M. de
 V. a tort de dire dans son *Pot pourri* , §. VI : »
 » Ce qui me dép'ait seulement , c'est que les Mé-
 » tamorphoses d'*Ovide* sont , par la malice du dé-
 » mon , bien mieux écrites & plus agréables que
 » les Cantiques Juifs ; car ou il faut avouer que
 » cette montagne de Sion , & ces gueules de ba-
 » filic , & ces collines qui sautent comme des bé-
 » liers , & toutes ces répétitions fastidieuses ne va-
 » lent ni la Poésie grecque , ni la latine , ni la
 » françoise. Le froid petit *Racine* a beau faire , cet
 » enfant dénaturé n'empêchera pas (profanément
 » parlant) que son pere ne soit un meilleur Poète
 » que *David*. »

Nous répondrons à M. de V. que , pour juger
 pertinemment du style des livres sacrés , il faudroit
 être en état de lire le texte original. La plûpart de
 ceux qui le décrivent si témérairement , ne consul-
 tent que les traductions. Or , c'est le moyen de mal
 juger. Dans tous les écrits d'une grande antiquité ,
 tels que sont les livres du vieux Testament , il y
 a de fréquentes allusions à des usages & à des cou-
 tumes qui ne sont plus ; & ces allusions qui par-là
 nous paroissent insipides & fades , étoient pleines
 de sel & d'esprit. D'ailleurs la langue hebraïque a
 son génie propre , soit par rapport à la construction
 des

des termes , soit par rapport à la cadence des phrases. Elle renferme une grande quantité de mots d'un sublime , qu'il est aussi impossible de rendre dans une autre langue , que de peindre un diamant sans lui faire rien perdre de son état. Il est de toute notoriété que les meilleures versions de la Bible n'ont pas peu contribué à faire perdre à l'original de son prix , tantôt parce que les Traducteurs ont donné à gauche , & tantôt aussi parce qu'ils ont voulu traduire d'une façon trop littérale. Au lieu que dans les traductions modernes des Auteurs profanes , on tâche de faire parler les Anciens avec toute l'élégance de la langue , dans laquelle on les rend. Les interprètes de l'Ecriture , se croyant obligés de suivre mot à mot le texte sacré , ont conservé dans leurs versions je ne sais combien d'hébraïsme & de façons de parler qui paroissent tout-à-fait grossières & choquantes , & qui donnent par cela même l'idée la plus défavorable des originaux aux personnes incapables de pénétrer au-delà de cette écorce. En traduisant de la sorte les plus belles pièces d'éloquence de l'antiquité , on les rendroit ridicules , & on leur feroit perdre tout leur prix.

Une seconde cause du faux jugement que l'on porte sur le style de l'Ecriture Sainte , c'est qu'on borne imprudemment l'éloquence au goût d'un certain Pays , d'une certaine Nation , & qu'on rejette ensuite tout ce qui ne se rapporte pas à ce goût-là. Comme les différens langages qu'on parle en Europe , dérivent en grande partie du Grec & du Latin , nous avons fait de ces deux langues le modèle des nôtres. Mais pourquoi les Peuples de l'Orient , dont les langues n'ont aucun rapport avec la grecque & la latine , se seroient-ils conformés à ce goût ? Quelle raison y a-t'il sur-tout de prétendre qu'ils auroient dû s'y conformer , avant même que l'éloquence fût née à Athenes & à Rome ? Pourvu que nos Auteurs sacrés aient écrit dans le style le plus approuvé de leur tems , cela

suffit. Il y a de l'extravagance à vouloir que le 9. Esprit leur eût inspiré un langage & des façons d'écrire formées sur le goût moderne , dans un goût qui étoit entièrement inconnu au tems & aux lieux dans lesquels ils écrivoient. *Moyse* avoit été élevé dans la Philosophie & dans la belle littérature des Egyptiens ; *Salomon* étoit l'oracle de son siècle dans tout l'Orient , *Daniel* avoit été perfectionné à l'école des Sages de la Chaldée ; par conséquent , on ne sauroit douter raisonnablement qu'ils n'aient possédé toutes les finesse de la langue dont ils se servirent , & que leur style n'ai eu toute la perfection qui pouvoit donner alors du relief à l'éloquence : éloquence , à la vérité , d'un autre genre que la nôtre , mais excellente en son genre. Ce n'est pas leur faute si nous ne goûtons pas leurs hardies métaphores , leurs figures perpétuelles , leurs sentences énigmatiques , leur étonnante brièveté dans certaines rencontres , leurs transitions brusques , & , en un mot , tout ce qui faisoit de leur tems la richesse du style sublime.

On ne prouvera jamais qu'une attention scrupuleuse à observer les regles de l'éloquence & tous les raffinemens de l'art , fût convenable dans des écrits divins. Quel étoit le dessein de Dieu , en nous faisant transmettre ses loix dans nos saints livres ? Son dessein étoit d'éclairer nos entendemens , de soumettre nos passions & de sanctifier notre volonté. Pourvu donc que les Auteurs de ces livres sacrés aient rempli cette fin , qu'importe en quels termes ils l'ont fait ? A-t'on jamais entendu dire qu'un Médecin doive , pour être habile , écrire toutes ses ordonnances dans le style de *Cicéron* ? Pourvu que , par la force de ses raisonnemens & par une profonde connoissance des loix , un Avocat gagne la cause qu'on lui a confiée , s'embarrasse-t'on beaucoup s'il a plaidé avec élégance , ou s'il a négligé les ornemens du discours ? Pourquoi donc voudroit-on que Dieu se fût abaissé à des pareilles minuries , dans des livres où il nous révèle les cheq

ses du monde les plus importantes , les conditions de notre salut & les regles de notre devoir ? Falloit-il quelque chose de plus pour reveiller notre attention , que l'alternative terrible d'un bonheur ou d'un malheur éternel ?

Si l'on y prend garde , ce que les hommes appellent les regles de l'art , n'a point été observé dans les grandes productions de l'Auteur de la nature. Les étoiles ont-elles des formes régulières ? Les lacs & les fleuves sont-ils bornés par des lignes droites ? Les collines & les montagnes ont elles exactement la figure d'un cône ou d'une pyramide ? Quand un grand Prince déclare sa volonté à ses Sujets dans ses Loix & dans ses Edits , se pique-t'il d'élégance dans son style ? Court-il après les grâces d'une belle diction ? Ne parle t'il pas toujours bien , quand il se fait bien entendre ? Et s'ils vouloit faire le Puriste en pareil cas , cette fausse délicatesse , cette exactitude déplacée ne seroit-elle pas affectation & pédanterie toute pure ? Pourquoi donc demander dans les oracles de Dieu une exactitude qui seroit au-dessous d'un Monarque temporel , & qui n'auroit ni portion , ni ressemblance avec cette noble simplicité qu'on remarque dans les œuvres de la création ? J'avouë qu'une observation scrupuleuse des regles de la Grammaire , des préceptes de la Réthorique , des définitions & des divisions de la Logique , seroit plus du goût de certains gens , & que les oreilles de nos beaux esprits seroient plus agréablement flattées par un style élégant , par des expressions délicates & des périodes arrondies ; mais , n'en déplaît à ces Messieurs , tout cela sent furieusement l'art , & leur goût pourroit bien être celui de l'école , plutôt que celui de la nature. Il y a plus de force & de majesté dans le style simple , inégal , négligé , hardi , métaphorique des saintes Ecritures ; il y a quelque chose qui s'affortit mille fois mieux à l'inspiration divine , que dans les périodes cadencées des Ecrivains les plus polis,

§. II.

*Digression sur la punition de Coré , Dathan
& Abiron.*

Les Incrédules qui voudroient faire passer *Moyse* pour imposteur , l'ont attaqué en particulier sur cette circonstance. Voici ce que débite à ce sujet l'Auteur de la dangereuse *Histoire des Sevarambes*. (tome 2. , p. 144.)

„ Cet imposteur fit creuser une grande fosse dans
 „ son bocage , qu'il fit remplir de matieres com-
 „ bustibles ; & puis la fit couvrir si adroitement ,
 „ qu'il ne paroissloit pas qu'on eût remué la terre
 „ dans cet endroit. Ensuite il fit faire un cabinet
 „ de verdure dessus , qui couvroit , non-seulement
 „ cette fosse , mais aussi une bonne portion de tetre
 „ ferme tout auprès. Il y fit mettre des sièges pour
 „ faire asseoir toutes les personnes qui devoient être
 „ de l'Assemblée , & en fit poser la moitié sur la
 „ fosse , & l'autre moitié sur la terre ferme , laissant
 „ une espace entre deux. Il avoit si bien ajusté tou-
 „ tes choses , que l'on pouvoit , par un chemin
 „ pratiqué du dehors jusqu'à la fosse , allumer les
 „ matieres combustibles qu'il y avoit fait mettre ,
 „ & , en tirant une cheville faire abîmer la machine
 „ qui supportoit la terre dont elle étoit couverte.
 „ Quand le jour dont on étoit convenu fut arrivé ,
 „ les personnes qui devoient composer l'Assemblée ,
 „ ne manquerent pas de se trouver au bocage ; &
 „ *Stroukaras* les fit mener sous la verdure qu'il
 „ avoit fait faire pour les recevoir , & fit asseoir
 „ ceux de son parti sur les sièges qui étoient posés
 „ sur la terre ferme , & ses Adversaires sur ceux
 „ qu'on avoit arrangés sur la fosse. . . Il alla trou-
 „ ver l'Assemblée , & commença la conférence
 „ avec ceux qui s'opposoient à sa doctrine. . . Mais
 „ voyant que le parti contraire persistoit dans son
 „ incrédulité , & qu'il demandoit des témoignages
 „ assurés de l'autorité dont il se vantoit , alors il

„ se leva sur ses pieds , & haussant ses bras vers le
„ Ciel, il pria le Soleil son pere de faire un miracle
„ qui prouvât la vérité de ses paroles , & qui fit
„ ouvrir la terre pour l'engloutir , s'il avoit rien
„ avancé de faux , ou qu'il punît de la même ma-
„ niere ceux qui s'opposoient à la doctrine céleste...
„ Il n'eut pas plûtôt achevé de prononcer cette
„ imprécation , que ceux qui avoient le signal , fi-
„ rent abîmer dans la fosse profonde les innocens
„ infortunés qui étoient dessus ; & l'on en vit sortir
„ incontinent après une épaisse fumée , qui fut sui-
„ vie de flamme. . . Ainsi par cette ruse détestable ,
„ *Stroukaras* fit périr les principaux de ses enne-
„ mis , & s'établit plus que jamais dans l'esprit du
„ Peuple par ce miracle prétendu. ,,

Il regne dans tout ce morceau autant de mali-
gnité que de mauvaise foi. *Dathan* & *Abiron* étoient-
ils rassemblés dans un petit espace de terrain ?
Leurs tentes & tous leurs biens ne furent-ils pas
engloutis avec eux ? Et quelle prodigieuse fosse que
celle où tout cela auroit pu entrer. Comment
Moyse put-il exécuter assez secrettement un tel pro-
jet , sans que des gens intéressés , & que l'envie &
la jalousie rendoient vigilans , n'en eussent aucune
connoissance ? Le feu céleste qui consuma les 250.
hommes , ne parut pas dans le même endroit où
la terre s'étoit ouverte , & Dieu ne scella-t'il pas
ces deux premiers miracles par un troisième , en
faisant périr par un genre de mortalité dont l'his-
toire ne détermine pas la nature , 14700. Israéli-
tes ? Défigurer de cette maniere les faits pour les
rendre suspects d'imposture , n'est-ce pas se rendre
coupable de malignité & de mauvaise foi ?





NONOTTE.

Ses disputes avec M. de V.

CET Auteur publia à Avignon en 1762. , en deux vol. in-12. , les *Erreurs de V.* Ce célèbre Ecrivain qui avoit presque toujours dédaigné ses Censeurs , lui répondit à la fin de son Histoire universelle de l'édition de 1763. Pour faire connoître de quel côté a été le bon droit & la douceur dans cette dispute , nous choisirons quelques points controversés entre les deux Ecrivains.

§. I.

Des Martyrs de la Légion Thébaine.

La critique de M. de V. sur le martyre de *Saint Maurice* & de toute sa Légion , n'est pas plus heureuse que celle qu'il fait sur les actes de *Saint Romain* *. Il ne présente le martyre de ces généreux soldats , que comme une fable mal conçue & mal imaginée.

» Cette histoire , dit-il , ne fut écrite que près
 » de 200. ans après sur des ouï-dire. Mais com-
 » ment *Maximien Hercule* auroit-il appelé d'O-
 » rient cette Légion , pour aller appaiser une sédi-
 » tion dans les Gaules ? Pourquoi se seroit-il défait
 » de 6600. bons soldats ? Comment tous étoient-ils
 » Chrétiens sans exception ? Qui les auroit mas-
 » sacrés ? Si ce fait incroyable pouvoit être vrai ,
 » comment *Eusebe* l'eût-il passé sous silence ?
 » &c. »

Voilà bien des *pourquoi* & des *comment* qui ne signifient pas grand' chose ; & ce n'étoit pas la peine

(*) Ce texte est du P. Nonotte , *Erreurs de V.* , seconde édition , chapitre troisième , vers la fin.

d'employer tant de paroles , pour ne donner que de si foibles raisons.

L'Auteur de l'histoire de ces Martyrs est *Saint Eucher* , qui étoit un riche Sénateur , & qui fut ensuite Archevêque de Lyon. Il recueillit les monumens qu'on avoit conservés à Agaune du martyre de ces soldats. Il en apprit plusieurs circonstances par *Iaac* , Evêque de Geneve , qui les avoit apprises du vieux Evêque *Théodore* , lequel vivoit encore en 381. Ainsi cette histoire est bien plus ancienne & bien plus authentique que ne le prétend M. de V.

La marche de plusieurs Légions dans les Gaules , sur la fin du troisième siècle , s'accorde avec tous les monumens de l'histoire. Les Bagaudes s'étant révoltés , *Dioclétien* envoya contre eux *Maximien Hercule* , qui les fit rentrer dans le devoir. C'est à cette occasion que la Légion Thébaine passa de l'Orient dans les Gaules. Au reste , il n'est point étonnant que *Maximien* eût fait massacrer tous les soldats d'une Légion. Cela n'est point contraire aux mœurs des Romains. *Sylla* fit égorger de sang froid , & presque sous ses yeux sept mille hommes , dont il n'étoit pas assez content. *Caligula* étant sur le Rhin , se divertissoit à envoyer des Légions massacrer d'autres Légions. *Dion Cassius* écrit que *Galba* fit tuer inhumainement sept mille soldats prétoriens. *Maximien* pour l'humeur cruelle & sanguinaire ne cédoit guère aux *Sylla* , aux *Caligulis* , aux *Galbas*. *Eutrope* & *Aurelius Victor* en conviennent. Les pourquoi & les comment de M. de V. sont donc bien mal fondés. On ne peut rien conclure du silence d'*Eusebe*. Cet Historien qui étoit d'Asie , ne parle que de la persécution qui fut en Orient , & qu'il avoit vue lui même ; il ne touche aucunement en cette occasion les affaires d'Occident. Jugez de la créance que méritent les autres choses qu'avance M. de V. sur les persécutions de l'Eglise Chrétienne.

Réponse de M. de V.

» L'Auteur du libelle fait des efforts assez plaisans pour accréditer la fable de la Légion Thébaine, toute composée de Chrétiens, toute environnée dans une gorge de montagnes, où l'on ne peut pas mettre 500. hommes en bataille, au pied du Mont S. Bernard, où 200. hommes armerent une armée ; & voici les preuves que notre Critique judicieux donne de cette aventure.

» *Eucher*, dit-il, (qui rapporte cette histoire 200. ans après l'événement) étoit riche ; donc il disoit vrai. *Eucher* l'avoit entendu conter à *Isaac*, Evêque de Geneve, qui sans doute étoit riche aussi. *Isaac* disoit tenir le tout d'un Evêque nommé *Théodore*, qui vivoit cent ans après ce massacre. Voilà en vérité des preuves mathématiques. Je prie le Libelliste de venir faire un tour au grand *Saint Bernard*. Il verra de ses yeux s'il est aisé d'y massacrer une légion toute entière. Ajoutons qu'il est dit que cette légion venoit d'Orient, & que le Mont S. Bernard n'est pas absolument le chemin en droiture, &c.

Réponse du Pere Nonotte.

M. de V. fait des efforts assez plaisans pour se défendre. Il veut que nous croyons les anecdotes qu'il débite, & qu'il tient de M. le Duc, M. le Comte, &c. ; & il ne cite jamais que des morts ; & il ne veut pas que nous croyons ce qu'un riche & puissant Sénateur, que son mérite & sa sainteté placèrent sur le premier Siège Episcopal des Gaules, a écrit d'après les recherches les plus éclairées. Ce Sénateur Archevêque, en recueillant sur les lieux les monumens de cet événement, y joint les circonstances qu'il a apprises de l'Evêque du lieu. V. désapprouve cette maniere de s'instruire pour écrire l'histoire. On fait bien que ce n'est pas la sienne. Le reste de sa défense sur l'espace resserré où il suppose qu'étoit la Légion, & sur la direction de la marche,

che , ne vaut pas la peine d'être relevé. Elle tombe d'elle-même.

Réplique de M. de V.

„ Petit *Nonotte* , rabacheras-tu toujours les contes
 „ de la Légion Thébaine , & du petit *Romanus* né
 „ bégue , dont on ne put arrêter le caquet , dès
 „ qu'on lui eut coupé la langue ? Faut-il encore
 „ t'apprendre qu'il n'y a jamais eu de Légion Thé-
 „ baine ; que les Empereurs Romains n'avoient pas
 „ plus de Légions Egyptiennes que de Légions Jui-
 „ ves ; que nous avons les noms de toutes les Lé-
 „ gions dans la Notice de l'Empire , & qu'il n'y est
 „ nullement question de Thébains ?

„ Faut-il te redire que les faits , les dates & les
 „ lieux déposent contre cette histoire , digne de
 „ *Rabelais* ? Faut-il te répéter qu'on ne martyrise
 „ point 6000. hommes armés dans une gorge de
 „ montagne où il n'en peut tenir 300. Crois moi ,
 „ *Nonotte* , marions les 6000. soldats Thébains aux
 „ onze mille Vierges ; ce sera à peu près deux fil-
 „ les pour chacun , ils seront bien pourvus ; & à
 „ l'égard de la langue du petit *Romanus* , je te con-
 „ seille de retenir la tienne , & pour cause.

§. II.

Autre discussion de M. de V.

„ Il s'agit (dit M. de V. dans sa défense ,) d'un
 „ Chrétien qui déchira & qui mit en pièces publi-
 „ quement un Edit Impérial. L'Auteur de l'*Hif-*
 „ *toire générale* , appelle ce Chrétien indiscret. Le
 „ Libelliste le justifie & dit : *Un semblable Edit*
 „ *n'étoit-il pas évidemment injuste ?* On peut répon-
 „ dre que c'est trop soutenir les maximes tant con-
 „ damnées par tous nos Parlemens. L'Auteur du
 „ libelle devroit savoir qu'il faut respecter les Rois
 „ & les loix.

Après cela , M. de V. , avec ce ton de politesse

& de décence qu'on voit dans quelques-uns de ses écrits, dit à l'Auteur : » Monsieur, vous êtes un » ignorant ou un fripon. . . Si vous avez lu *Eusebe*, » dont *Fleury* a tiré ce fait, vous êtes un fripon de » falsifier ce passage pour me calomnier. Si vous ne » l'avez pas lu, vous êtes un ignorant ; à quoi j'a- » joute que vous êtes un impudent de parler de ce » que vous ignorez. . . Mais je ne puis m'empêcher » de dire à ce Monsieur, qu'il me fait perdre un » tems précieux à lire son libelle qui m'ennuye.

Réponse du Pere Nonotte.

Pour moi, je ne puis m'empêcher de dire à M. de V. que je suis fâché qu'il se montre si sensible, & qu'il se défende si mal. Les grandes ames ont plus de modération, & ne se répandent point en expressions pareilles à celles qu'il emploie ici. Si mon livre l'ennuye si fort, comme il le dit, & comme je crois, il peut le laisser. Les goûts & les intérêts sont différens. D'autres le lisent avec plaisir ; & c'est pour cela que le Public en a demandé une seconde édition.

Pour venir maintenant au détail de ses déclamations, il cite *Fleury* ; il renvoie à *Fleury* ; il tâche de donner le change. Mais, non, on ne le prendra pas, M. de Voltaire. Il ne s'agit point ici de *Fleury*, mais d'*Eusebe*, de *Césarée*, duquel je me suis autorisé, pour vous convaincre de vos erreurs.

Vous dites que l'Edit de *Dioclétien* de 303. ne décernoit aucune peine de mort contre les Chrétiens. Et moi je vous dis que vous avez ignoré la vérité, ou que vous l'avez trahie. Vous outragez le Martyr qui arrache cet Edit ; & moi je vous dis que le Panégyriste de *Dioclétien* exhale sa bile contre les Chrétiens. Vous traitez votre Adversaire de falsificateur, de fripon, de calomniateur, d'impudent, d'ignorant ; & moi je puis démontrer que toutes ces accusations retombent sur l'Accusateur.

Il falloit profiter de la citation marquée dans le

livre des *Erreurs*, & du renvoi au livre huitième d'*Eusebe*, vous auriez vu au chapitre sixième le détail des deux Edits donnés, presque en même-tems, contre les Chrétiens, & au Chap. VIII. le martyre de celui qui arrache un de ces Edits, & auquel *Eusebe* donne le titre de *Vir illustris*. Mais puisque vous avez ignoré ces choses, je vais opposer l'Historien Grec, témoin oculaire, à votre infidèle narration. Voici comment il s'exprime. » La » dix-neuvième année de l'Empire de *Dioclétien*, » au mois Distros, qui est le mois de Mars chez » les Romains, lorsqu'on étoit près de la Fête de » la Passion du Seigneur, il y eut un Edit public » qui ordonnoit que toutes les Eglises fussent par- » tout démolies & rasées, que les Ecritures fussent » brûlées, que ceux qui étoient revêtus de quelque » dignité en fussent dépouillés, que ceux qui étoient » dans un état privé, s'ils continuoient à professer » le Christianisme, perdissent leur liberté. Tel fut » le premier Edit contre les Chrétiens. Peu de tems » après il fut ordonné par un second Edit que tous » les Chefs des Eglises, dans toute l'étendue de » l'Empire, fussent mis aux fers, & qu'on em- » ployât toute sorte de moyens pour les forcer à » sacrifier aux Dieux. Ce fut dans ces jours funes- » tes que la plupart des Chefs de l'Eglise furent hor- » riblement déchirés par les verges, soutinrent cou- » rageusement les supplices, combattirent généreu- » sement dans le champ du Christ, & donnerent, » par leur glorieux combat, les plus frappans spec- » tacles à l'Univers. Mais il y eut un grand nom- » bre d'autres Chrétiens que la frayeur & la crainte » des tourmens fit succomber. Cependant les au- » tres étoient successivement éprouvés par divers » supplices. L'un avoit le corps affreusement dé- » chiré & tout couvert de playes. On disloquoit » tous les membres à un autre. On faisoit souffrir » à quelques-uns les douleurs les plus aiguës, en » leur disséquant avec des rasoirs toutes les parties » du corps. » Après cela, *Eusebe* continuant ces

détails , présente une multitude immense de Chrétiens expirans sous le glaive , dans les flammes , sur les rouës , & par tous les plus horribles supplices qu'on puisse imaginer. Ainsi parle *Eusebe*.

L'Auteur du livre des *Erreurs* n'est donc ni ignorant , ni impudent , comme le dit le poli & modéré M. de V. Il n'est pas ignorant , puisqu'il confirme si bien maintenant , par *Eusebe* même , ce qu'il avoit auparavant avancé sur l'autorité de cet Historien. Il n'est pas fripon , il ne falsifie pas les passages pour calomnier , puisqu'il les rapporte en entier , & cite les livres & les chapitres d'où ils sont tirés. Il n'est pas impudent , puisqu'il prouve si bien qu'il a parlé avec connoissance de cause. Mais quels titres mérite M. de V. ? Et si on lui parloit sur le même ton , sur lequel il parle à son adversaire , qu'auroit-il à dire pour sa défense ?

Il dit qu'il a appelé *indiscret* le Chrétien qui déchira l'Edit de *Dioclétien*. Mais s'en est-il tenu là ? Ne l'a-t'il pas traité d'emporté & de révolté ? Ne dit-il pas que ce n'étoit pas là un acte de Religion , mais un emportement de révolté ?

Il ajoute que l'Auteur du livre des *Erreurs* justifie encore ce Chrétien , & il dit : *Un semblable Edit n'étoit-il pas évidemment injuste ?*

Oui , il l'a dit , & il le dit encore ; mais il s'est en même-tems exprimé d'une maniere bien plus sage & bien plus juste que ne fait V. *Il est certain* , dit-il , *que l'action de ce Chrétien fut reprehensible , parce qu'il n'est jamais permis aux Sujets de manquer de respect aux Puissances , quand même les Puissances manqueroient à ce qu'elles doivent aux Sujets. (Erreurs de V. , tom. 1. , p. 20. premiere édition.)*

Il fait un procès à son Adversaire , pour avoir dit : *Un semblable Edit n'étoit-il pas évidemment injuste ?* Et l'on demande à V. s'il le regarde comme juste ? Etoit-il juste de torturer , brûler , hâcher en pièces , faire expirer par des supplices d'une cruauté inouïe , des Chrétiens , parce qu'ils ne vouloient pas renoncer à Jesus-Christ ? Etoit-il juste ,

pour la faute d'un seul , d'inonder de sang tout l'Univers ? Etoit-il juste de faire passer au fil de l'épée , les villes entieres , hommes , femmes & enfans , parce qu'ils n'adoroient pas les Dieux de l'Empire , comme le rapporte *Eusebe* ?

Comment V. , ce zéléteur ardent de la tolérance , qui a répandu tant de fiel sur ceux qui ont sévi contre les infâmes Albigeois , ou qui ont poursuivi les rebelles Sectateurs de *Calvin* , comment change-t'il ici de ton , en se déchaînant avec tant de fureur contre les persécutés , & en faisant de si brillans Panégyriques des persécuteurs ?

L'Auteur du libelle , ajoute - t'il , *devroit savoir qu'il faut respecter les Rois & les loix.*

Et vous , M. de V. , qui vous donnez ici pour le vengeur des Rois , souffrez qu'on vous le demande : parlez-vous en vengeur des Rois , lorsque vous dites que la *Nation Angloise est la seule de la terre qui soit parvenue à régler le pouvoir des Rois en leur résistant* ? Parlez-vous en vengeur des Rois , lorsque vous donnez à nos Rois de la premiere Race , le beau titre de *Chefs sauvages* ? Parlez-vous en vengeur des Rois , en disant de *Louis XI.* , qu'il y a peu de tyrans qui aient fait périr plus de citoyens par la main des bourreaux , par des supplices plus recherchés , & qu'il augmenta son pouvoir sur ses peuples par ses rigueurs ? Parlez-vous en vengeur des Rois , lorsque vous dites que *Louis le Juste étoit cruel* ; qu'il avoit commencé à seize ans par faire assassiner son premier Ministre ; qu'il souffrit que le Cardinal de *Richelieu* , plus cruel que lui , fit couler le sang sur les échaufauds ; que *Louis XI.* voulut être absolu ; que *Louis Louis XIV.* l'étoit ; & que vous faites entendre en divers endroits de vos Œuvres , qu'*absolu & despote* sont à peu-près la même chose ? Parliez-vous en vengeur des Rois , lorsque vous disiez , il y a quatre ans , dans une assemblée nombreuse dans votre maison , (un des premiers Magistrats de Lyon étoit présent) qu'il seroit à souhaiter qu'il y eût dans les Monarchies un

Cromwel de cinquante en cinquante ans ? Ne pourroit-on pas vous dire à vous-même que vous êtes l'ennemi le plus envenimé des Monarchies & des Monarques , & que vous vous efforcez toujours de les rendre odieux.

Réplique de M. de V.

» Tu louës encore le bon Chrétien qui déchira
 » l'Edit de l'Empereur ; *Nonotte* , cela est fort.
 » Prends garde à toi , te dis-je ; le Roi n'aime pas
 » qu'on déchire les Edits ; il le trouveroit mauvais.
 » Sais-tu bien que c'est un crime de léze-majesté au
 » second chef ? Tu apportes pour raison que cet
 » Edit étoit injuste. Etoit-ce donc à ce Chrétien à
 » décider de la légitimité d'un Arrêt du Conseil ?
 » Où en serions-nous , si chaque Jésuite ou chaque
 » Janténiste prenoit cette liberté ? (*Honnêtetés litté-*
 » *raires* , page 81.)

Conclusion du Pere Nonotte.

M. de V. finit sa glorieuse défense par les adieux gracieux qu'il fait à son Adversaire , & auxquels on répondra en peu de mots.

On peut juger , dit-il , du reste du libelle , par les articles qu'on vient de réfuter.

On peut dire en effet que cette réfutation fait l'éloge le plus complet du livre des Erreurs. Elle s'étend sur trente-six articles , tandis qu'il y a encore plus d'un millier d'erreurs présentées & démontrées , & sur lesquelles on n'ose pas dire un mot. Et de ces trente-six articles , il n'y en a pas un qui ne fasse mieux connoître avec quelle certitude l'Auteur du livre a prononcé ; pas un qui ne fasse mieux connoître la vive sensibilité de M. de V. , & l'inutilité de ses efforts pour se justifier ; pas un qui ne démontre que les détours , les adresses , les ressources de l'homme le plus ingénieux sont vaines , quand il n'a pas pour lui la vérité.

Il ne méritoit pas qu'on prît la peine de le réfuter ;

mais il étoit bon de prouver que les erreurs attribuées dans ce libelle à M. de V. , ne sont que les fourberies d'un calomniateur.

Il eût été de la gloire de M. de V. d'apporter des raisons, & de ne point dire d'injures. Ces termes d'*impudent*, de *fripon*, d'*insolent*, de *calomniateur*, d'*ignorant*, de *fanatique*, de *téméraire*, d'*audacieux*, de *libelliste*, d'*oïson*, de *falsificateur*, de *malheureux*, &c. ces termes ne sont point du goût des honnêtes gens. L'Auteur croiroit se déshonorer d'y répondre. Il reconnoît d'ailleurs volontiers que c'est un genre de combat dans lequel M. de V. aura toujours le dessus. Les emportemens & les détours qu'on voit ici d'une part, & la modération & le ton assuré qu'on reconnoît de l'autre, font un contraste que le Public ne manquera pas de sentir.

Les applaudissemens que lui prodigue son illustre Apologiste, ne sont que l'éloge du crime, du mensonge & de l'ignorance, fait par un complice.

Je ne connois ni l'Apologie, ni l'Apologiste, & je ne sais pas si j'en suis connu. L'amour de la vérité & le respect pour la Religion m'ont déterminé à écrire. Je crois que les mêmes motifs l'ont animé.

Le Pere Nonotte avoit dit à la tête de sa réponse, que les termes de *libelliste*, de *calomniateur*, de *fanatique*, du *plus vil des hommes*, supposent évidemment que la lecture du livre des *Erreurs* a fait sur M. de V. d'autres impressions que celle de l'ennui & de l'humeur occasionné par la perte d'un tems précieux. Il y a ici de la colère & de l'emportement. M. de V. est hors de son affiette ; il a perdu cette égalité d'ame, qui est le fruit le plus doux de la Philosophie. Ceux mêmes qui sont ses plus extasiés admirateurs, & qui lui donnent dans l'empire des lettres la même place que *Jupiter* a dans les Cieux, sentent qu'on est en droit de lui appliquer le bon mot de Lucien : *O Jupiter, tu te fâches ; tu as donc tort.*

Ne nous arrêtons pas à ces petites observations

amusantes ; examinons de plus près les raisonnemens de M. de V. Quoiqu'ils soient comme noyés dans un déluge d'injures , s'ils ont quelque force , je m'efforcerai d'y répondre. Je le considérerai lui-même comme un autre *Lucilius* , & je lui rendrai la justice qu'on rendit autrefois à ce dernier. *Cum flueret Luculentus , erat quod tollere velles.* Je me conformerai aux sages maximes qu'il donne dans sa Préface sur la Tragédie d'*Alzire*. » Il est bien hon-
 » teux , dit-il , pour l'esprit humain , que la litté-
 » rature soit infectée de haines personnelles. Que
 » gagnent les Auteurs en se déchirant mutuelle-
 » ment ? Ils avilissent une profession qu'il ne tient
 » qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art
 » de penser , le plus beau partage des hommes ,
 » devienne une source de ridicules ; que les gens
 » d'esprit , rendus souvent par leurs querelles le
 » jouet des fots , soient les bouffons d'un Public
 » dont ils devroient être les maîtres ? . . . Il est sûr
 » qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses
 » écrits , ne doit jamais répondre aux critiques ; car
 » si elles sont bonnes , il n'a autre chose à faire
 » qu'à se corriger ; & si elles sont mauvaises , elles
 » meurent en naissant »

Il est des hommes dont on peut suivre hardiment les belles maximes , mais dont il faudroit bien se garder de suivre les exemples. Ces beaux raisonneurs peuvent dire comme *Polypheme* : *Video meliora , proboque , deteriora sequor.*



O R I G E N E.

Ce Pere a-t'il douté de l'immatérialité de l'ame ?

Origene réfute expressément ceux qui croient que Dieu étoit corporel. Il dit que Dieu n'est , ni un corps , ni dans un corps ; qu'il est une substance simple , intelligente , exempte de toute com-

position, qui, sous quelque rapport qu'on l'envisage, n'est qu'une ame, & la source de toutes les intelligences.

» Si Dieu, dit-il, étoit un corps, comme tout
 » corps est composé de matiere, il faudroit aussi
 » dire que Dieu est matériel; & la matiere étant
 » essentiellement corruptible, il faudroit encore
 » dire que Dieu est corruptible. » (*L. 1. de Principiis*, C. 1.)

Peut-on croire qu'un homme tel qu'*Origene*, qui conduit le Matérialisme jusqu'à ces conséquences, puisse être incertain sur l'immatérialité de l'Être suprême ?

Il appuye sur ces principes l'immatérialité de l'ame : » Si quelques-uns assurent que notre homme
 » intérieur qui a été fait à l'image de Dieu, est
 » corporel, ils doivent, conséquemment à cette
 » idée, faire de Dieu lui-même un Être corporel,
 » & ils doivent lui donner une figure humaine; ce
 » qu'on ne peut faire sans impiété. (*Homil. 2. in Genes.*)

» S'il y en a qui croient que l'ame est un corps,
 » dit-il ailleurs, je voudrois qu'ils me montraient
 » d'où viendrait à ce corps la faculté de penser, de
 » se ressouvenir, & celle de contempler les choses
 » invisibles. » (*de Principiis*, *ibid.*)

Est on incertain de la spiritualité de l'ame & de son immatérialité, lorsqu'on établit de pareils principes ?

Qu'opposent nos Philosophes à ces passages, pour prouver qu'*Origene* n'avoit point de sentiment arrêté sur l'immatérialité de Dieu & sur celle de l'ame ?

Un passage de la Préface de son livre des Principes, dans lequel *Origene* dit qu'il faut examiner si Dieu est corporel, ou s'il a quelque forme, ou s'il est d'une nature différente de celle des autres corps : s'il en est de même du S. Esprit, & de toutes les Natures raisonnables.

Dans ce même endroit, *Origene* dit qu'il va

traiter tous ces sujets d'une maniere différente de celle dont il en parle dans ses autres Ouvrages , dans lesquels il n'a point traité cette matiere à fond & exprès. Ce passage ne veut pas dire qu'il ne fait à quoi s'en tenir sur ces objets , puisque dans le livre des principes , il établit formellement l'immaterialité de Dieu & celle de l'ame.

Comment a-t'on pu conclure de ce passage , que l'Eglise n'avoit rien défini sur l'immaterialité de l'ame , au siècle d'*Origene*.

Origene dit , il est vrai , dans son livre des Principes , que la nature de Dieu seul , c'est-à-dire , du Pere , du Fils & du S. Esprit , a cela de propre , » Qu'elle est sans aucune substance matérielle & » sans société d'aucun autre corps qui lui soit uni. »

Mais du moins *Origene* suppose que les ames sont unies à un corps dont elles sont par-tout distinguées. Il ne dit pas qu'elles soient matérielles. Comment auroit-il dit que l'ame est corporelle ou matérielle , lui qui ne reconnoît pour substances immatérielles , que celles qui ne peuvent être dissoutes ou brûlées , & qui assure que l'ame des hommes ne peut être réduite en cendres , non plus que les substances des Anges & des Trônes.

Pour terminer ce qui regarde *Origene* , nous avertirons que l'Auteur de la *Philosophie du bon sens* a travaillé sur quelque citateur infidèle ; car *Origene* , dans le lieu même qu'il cite , soutient précisément le contraire du sentiment qu'il attribué à cet Auteur ; c'est ce qui auroit été évident pour tout lecteur , si M. d'*Argens* avoit cité le passage en entier. (Nous avons tiré cet article du Dictionnaire des Hérésies.)



P A S C A L.

Sa défense contre M. de Voltaire. Observations préliminaires sur la critique que ce Poëte en a faite.

LE bel esprit de M. de V. a voulu lutter contre le génie de *Pascal*. C'est dans ses *Lettres Philosophiques* qu'il a combattu ce grand homme ; & il ouvre ainsi le combat.

» Voici des remarques critiques que j'ai faites de-
 » puis long-tems sur les *Pensées* de M. *Pascal*. Ne
 » m'e comparez point ici , je vous prie , à *Ezéchias* ,
 » qui voulut faire brûler tous les livres de *Salomon*.
 » Je respecte le génie & l'éloquence de *Pascal* ;
 » mais plus je le respecte , plus je suis persuadé qu'il
 » auroit lui-même corrigé beaucoup de ses pensées ,
 » qu'il avoit jettées au hazard sur le papier , pour
 » les examiner ensuite ; & c'est en admirant son
 » génie , que je combats quelques-unes de ses idées.
 » Il me paroît qu'en général l'esprit dans lequel
 » M. *Pascal* écrivit ses pensées , étoit de montrer
 » l'homme dans un jour odieux. Il s'acharne à nous
 » peindre tous méchants & malheureux. Il écrit
 » contre la nature humaine , à peu-près comme il
 » écrivoit contre les Jésuites. Il impute à l'essence
 » de notre nature , ce qui n'appartient qu'à de cer-
 » tains hommes , il dit éloquemment des injures au
 » genre humain. J'ose prendre le parti de l'humani-
 » té contre ce myfantrope sublime. J'ose assurer
 » que nous ne sommes , ni si méchants , ni si mal-
 » heureux qu'il le dit. Je suis de plus très persuadé
 » que s'il avoit suivi , dans les livres qu'il méditoit ,
 » le dessein qui paroît dans ses *Pensées* , il auroit
 » fait un livre plein de paralogismes éloquens , &
 » de faussetés admirablement déduites. Je crois
 » même que tous ces livres qu'on a fait depuis

» peu pour prouver la Religion Chrétienne , sont
 » plus capables de scandaliser que d'édifier. Ces
 » Auteurs prétendent-ils en savoir plus que Jésus-
 » Christ & ses Apôtres ? C'est vouloir soutenir un
 » chêne en l'entourant de roseaux ; on peut écarter
 » ces roseaux inutiles , sans craindre de faire tort
 » à l'arbre. J'ai choisi avec discrétion quelques pen-
 » sées de *Pascal*. J'ai mis les réponses au bas. Vous
 » jugerez comment je me suis tiré d'affaire. »

M. de V. qui ne veut combattre que quelques-unes des idées de M. *Pascal* , décide néanmoins , de sa pleine puissance , que ce grand génie auroit fait un livre plein de paralogismes & de faussetés. Mais une décision aussi hardie de la part du Poète devenu raisonneur , contre un homme tel que *Pascal* , n'en imposera qu'aux gens qui ne connoissent ni l'un ni l'autre. Comment M. de V. peut-il savoir la forme , la liaison que M. *Pascal* auroit données à son ouvrage ? Connoît-il toutes les idées que ce savant homme auroit ajoutées , pour élever un édifice aussi solide que magnifique.

Le portrait qu'il a fait des hommes choque M. de V. ; mais il devoit se souvenir que c'est celui que S. *Paul* lui même en a tracé , & *David* avant lui. Prétend-il en savoir plus que S. *Paul* & *David* , & connoître mieux les hommes qu'eux ?

Il est encore très-mécontent de tous ces livres qu'on a faits pour prouver la Religion Chrétienne. Selon lui , ils sont plus propres à scandaliser qu'à édifier. Je pense bien que certaines gens , qui n'aiment point qu'on leur montre que la Religion est fondée sur des preuves solides , peuvent en être scandalisés. Des hommes tels qu'*Abbadie* , *Ditton* , *Clarke* , *Sherlock* , &c. &c. sont très-peu propres à édifier M. de V. & ceux qui pensent comme lui : mais en récompense , ils en édifient d'autres. Ces grands hommes ne prétendent pas en savoir plus que J. C. & ses Apôtres ; une telle présomption n'appartient qu'à d'aussi grands génies que le Critique ; mais ils veulent seulement développer , faire

valoir & mettre dans tout leur jour les preuves de la doctrine de l'Evangile , faire voir la foiblesse & le ridicule des raisonnemens de ceux qui prétendent se donner du relief , en attaquant à tort & à travers le Christianisme.

L'image du chêne & des roseaux est jolie. » Il ne » lui manque , dit un Apologiste de *Pascal* , que » d'être juste. La Religion c'est le chêne : fort » bien jusques là ; mais on ajoute que les livres , » les raisons qui la défendent , sont les roseaux » inutiles qu'il faut écarter. Je ne doute nullement » du zèle de M. de V. pour un si pieux dessein , » & je lui en fais tout le gré qu'il mérite. Mais il » est aisé de lui répondre , que ces preuves solides » qui persuadent la Religion & qui l'établissent dans » les esprits , sont les racines du chêne. La vérité » du Christianisme , comme toute autre vérité , » est indépendamment de nous , quelque chose d'i- » nébranlable ; mais pour nous persuader , il faut » que cette vérité nous devienne sensible par les » preuves qu'on nous en donne. C'est à quoi ten- » dent ces livres , dont notre Critique est scanda- » lise. Disons donc , pour rectifier sa comparai- » son , qu'ici les roseaux inutiles ce sont plutôt ces » esprits légers & frivoles , qui sans produire rien » de bon , ne font que plier à tout vent , & dont » le vain murmure est assurément très-incapable » d'ébranler le chêne. » Si l'on ne faisoit point de livres en faveur de la Religion Chrétienne , on pourroit répandre plus hardiment des paralogismes & des faussetés ; on n'auroit pas à craindre d'être démasqué.

» Les beautés dont éclatent les simples matériaux » que *Pascal* avoit rassemblés , dit un habile hom- » me , annoncent que son Ouvrage , réduit en sys- » tème , auroit tenu un des premiers rangs en son » genre. Les Incrédules sont ravis qu'il n'ait eu le » tems que de rédiger ses pensées , parce que com- » me il y en a d'incomplètes & de défectueuses » qu'il auroit revuës & remaniées , ils en tirent

» une de ces inductions à leur manière , contre tout
 » l'Ouvrage , où ces pensées devoient être enchas-
 » sées. Il est beau de voir un de nos sublimes génies,
 » traiter *Pascal* en petit garçon , & lui apprendre à
 » penser. Cela sied bien à celui qui a dit que *Dieu*
 » souffla au nez de son image , & qui a débité tant
 » d'autres pensées de cette force. » (*Pensées rais-*
sonnables opposées aux Pensées philos. p. 49. & 50.)

Examinons une ou deux de ces remarques , pour
 donner une idée de la justesse de cette critique.

Pensée de Pascal.

*En voyant l'aveuglement & la misere de l'homme ;
 & les contrariétés étonnantes qui se trouvent dans sa
 nature , & regardant tout l'univers muet , & l'homme
 sans lumiere , abandonné à lui-même , & comme égaré
 dans ce recoin de l'univers , sans savoir qui l'y a mis ,
 ce qu'il y est venu faire , ce qu'il deviendra en mou-
 rant , j'entre en effroi , comme un homme qu'on au-
 roit porté endormi dans une isle déserte & effroyable ,
 & qui s'éveilleroit sans connoître où il est , & sans
 avoir aucun moyen d'en sortir ; & sur cela j'admire
 comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable
 état.*

Remarque de M. de V.

» En lisant cette réflexion , je reçois une lettre
 » d'un de mes amis , qui demeure dans un pays
 » fort éloigné. Voici ses paroles. *Je suis ici comme*
 » *vous m'y avez laissé , ni plus gai , ni plus pauvre ,*
 » *jouissant d'une santé parfaite , ayant tout ce qui*
 » *rend la vie agréable , sans amour , sans avarice ,*
 » *sans ambition & sans envie : & tant que tout cela*
 » *durera , je m'appellerai hardiment un homme très-*
 » *heureux.* Il y a beaucoup d'hommes aussi heureux
 » que lui. Il en est des hommes comme des ani-
 » maux ; tel chien couche & mange avec sa mai-
 » tresse ; tel autre tourne la broche , & est tout

» aussi content ; tel autre devient enragé , & on le
» tuë. Pour moi , quand je regarde Paris ou Lon-
» dres , je ne vois aucune raison pour entrer dans
» ce désespoir dont parle M. *Pascal*. Je vois une
» ville qui ne ressemble rien à une île déserte , mais
» peuplée , opulente , policée , & où les hommes
» sont heureux , autant que la nature humaine le
» comporte. Quel est l'homme sage qui sera prêt
» à se pendre , parce qu'il ne fait pas comme on
» voit Dieu face à face , & que sa raison ne peut
» débrouiller le mystère de la Trinité ? Il faudroit
» autant se désespérer de n'avoir pas quatre pieds
» & deux ailes. Pourquoi nous faire horreur de
» notre être ? Notre existence n'est point si malheu-
» reuse qu'on veut nous le faire accroire. Regarder
» l'Univers comme un cachot , & tous les hommes
» comme des criminels qu'on va exécuter , est l'i-
» dée d'un fanatique ; croire que le monde est un
» lieu de délices , où l'on ne doit avoir que du
» plaisir , c'est la rêverie d'un Sibarite. Penser que
» la terre , les hommes & les animaux sont ce qu'ils
» doivent être dans l'ordre de la Providence , est ,
» je crois , d'un homme sage. »

Fournissons aux lecteurs sages , & qui aiment la vérité , la réponse à ces belles réflexions. *Pascal* nous dépeint la déplorable condition de l'homme , qui ne fait en ce monde , ni d'où il vient , ni où il va : ignorance qui , pour peu que l'homme réfléchisse soigneusement sur lui-même , lui feroit bien sentir sa misère. A cela M. de V. oppose le bonheur dont jouit dans une grande ville , comme Londres & Paris , la multitude qui vit sans réflexion. Ce n'est point réfuter *Pascal* , ni convaincre son tableau de mensonge. Les hommes sont infiniment plus malheureux qu'ils ne le croient ; car pour ne pas sentir sa misère , on ne laisse point d'être misérable.

Il est vrai que leur condition est supportable ; qu'elle est même douce à bien des égards. Ils jouissent des biens de la nature , des dons de la Provi-

dence , des douceurs de la société , dont cette même Providence forme & entretient les nœuds : tout cela ensemble fournit une ample matière à leur gratitude. Mais leur condition naturelle n'en est pas moins misérable , à les considérer comme privés des secours de la Religion , & mettant à part les espérances qu'elle nous donne. Car voilà le point de vue de *Pascal*. Représentons-nous les habitans d'un superbe Palais , où la magnificence éclate de toutes parts , où l'abondance la plus diversifiée remplit tous les besoins & fournit à tous les plaisirs. On n'y fait que manger , boire , dormir , rire & chanter du matin au soir. Les jours s'y passent en Fêtes & en divertissemens continuels. Rien ne manque , dites-vous au bonheur de ces gens-là.

Quelqu'un vous répond : *Vous êtes dans l'erreur ; ces gens dont le sort vous paroît digne d'envie , sont en effet très-malheureux. Je suis instruit de bonne part que le Palais qu'ils habitent est contre-miné , qu'il doit sauter au premier jour , & les ensevelir tous sous ses ruines.* Si cet homme vous dit vrai , vous devez convenir , ce me semble , que l'ignorance où sont les habitans de ce Palais du péril qui les menace , n'en détruit pas la réalité , ni n'empêche pas qu'ils ne soient véritablement dignes de compassion. Pour cesser de l'être il faudroit qu'instruits du péril , ils eussent pris de justes mesures pour l'éviter. Telle est la condition naturelle de l'homme ; telle est sa misère.

La Religion qui la lui découvre , lui en fournit en même tems le remède. En nous montrant le danger qui pend sur nos têtes , elle nous apprend les moyens de s'en garantir. Pauvres humains ! Vous habitez un agréable séjour ; la nature déploie toutes ses richesses , l'art s'épuise pour en multiplier les commodités & les agrémens. Mais hélas ! vous ne savez qui vous y a mis , combien vous y resterez , & ce que vous deviendrez quand on vous en tirera. N'y eût-il que cela seul , vous ne sauriez vous croire heureux sans être des stupides

des ou des insensés. Mais si vous êtes sages , vous n'épargnerez aucun effort pour sortir de cette cruelle incertitude ; vous chercherez avec ardeur une lumière qui la dissipe.

Quel est l'homme sage , dit M. de V. , qui sera prêt à se pendre , parce qu'il ne sait pas comme on voit Dieu face à face , & que sa raison ne peut débrouiller le mystère de la Trinité ? Ou comme M. de V. a corrigé depuis : Quel est l'homme sage qui sera plein de désespoir , parce qu'il ne sait pas la nature de sa pensée , parce qu'il ne connoît que quelques attributs de la matière , parce que Dieu ne lui a pas révélé ses secrets ? Une seule & même réponse suffit. L'ignorance que *Pascal* met avec raison au rang de nos plus grands maux , celle dont l'homme sage cherche à se délivrer le plutôt qu'il peut , n'est point celle qui l'empêche de pénétrer les mystères , la nature de la pensée , les propriétés de la matière , ou les desseins cachés de la Providence ; on donne ou on prend le change , en le supposant. Cette ignorance est celle de l'état qui l'attend après cette vie , & du moyen de parvenir au vrai bonheur , qui ne se trouve point dans la jouissance des créatures , & qui , quand même il s'y trouveroit , s'évanouiroit enfin à l'heure de la mort.

L'homme ne doit point avoir horreur de son être ; mais il convient qu'il connoisse l'horreur de l'état où il se trouve par le péché. La terre n'est , ni un cachot , ni un lieu de délices ; c'est un lieu d'épreuve , de préparation pour un autre état. L'homme y doit remplir sa destination , & pour cet effet s'en instruire , en consultant les leçons que la Religion lui donne. Il n'y a point là de fanatisme.

On peut juger par cet échantillon de l'attention que méritent les remarques critiques de M. de V. Nous n'étendrons pas plus loin les nôtres , & nous renverrons le lecteur à la *Défense des Pensées de Pascal* par M. Boullier , imprimée à la suite des mêmes Pensées , dans les dernières éditions qu'on en a données.



P H O T I U S.

Remarques sur l'histoire de ce Patriarche , telle qu'elle est racontée par M. de V.

» **L**A Chaire Patriarchale de Constantinople (dit
 » M. de V. dans son *Histoire générale*) étant ,
 » ainsi que le Trône , l'objet de l'ambition , étoit
 » sujette aux mêmes révolutions. L'Empereur mé-
 » content du Patriarche *Ignace* , l'obligea à signer
 » lui-même sa déposition , & mit à sa place *Photius* ;
 » Eunuque du Palais , homme d'une grande qua-
 » lité , d'un vaste génie & d'une érudition univer-
 » selle. Il étoit grand Ecuyer & Ministre d'Etat.
 » Les Evêques , pour l'ordonner , le firent passer
 » en six jours par tous les degrés. Le Pape *Nicolas*
 » prit le parti d'*Ignace* , & excommunia *Photius*.
 » Il lui reprochoit sur-tout d'avoir passé de l'état de
 » Laïque à celui d'Evêque avec tant de rapidité ;
 » mais *Photius* répondoit avec raison , que S. *Am-*
 » *broïse* , Gouverneur de Milan , & à peine Chré-
 » tien , avoit joint la qualité d'Evêque à celle de
 » Gouverneur , plus rapidement encore. *Photius*.
 » excommunia donc le Pape à son tour , & le dé-
 » clara déposé.

» L'Empereur *Basile* , assassin de *Michel* son bien-
 » faiteur , & protecteur de *Photius* , déposa ce
 » Patriarche dans le remis qu'il jouissoit de sa victoi-
 » re. Rome profita de cette conjoncture pour faire
 » assembler à Constantinople le huitieme Concile
 » écuménique , composé de 300. Evêques. Il est
 » à remarquer que les Légats qui présidoient , ne
 » savoient pas un mot de grec ; & que , parmi les
 » autres Evêques très-peu savoient le latin. *Photius*
 » y fut universellement condamné comme intrus ,
 » & soumis à la pénitence publique. On signa pour
 » les cinq Patriarches , avant que de signer pour
 » le Pape...

» Quelque tems après , le vrai Patriarche *Ignace*
 » étant mort , *Photius* eut l'adresse de se faire ré-
 » tablir par l'Empereur *Basile*. Le Pape *Jean VIII.*
 » le reçut à sa Communion , lui écrivit ; & malgré
 » ce huitieme Concile écuménique , qui avoit ana-
 » thématisé ce Patriarche , le Pape envoya ses Lé-
 » gats à un autre Concile à Constantinople , dans
 » lequel *Photius* fut reconnu innocent par 400.
 » Evêques , dont 300. l'avoient auparavant con-
 » damné.

» Il paroît que *Jean VIII.* se conduisoit avec pru-
 » dence , car ses Successeurs s'étant brouillés avec
 » l'Empire Grec , & ayant alors adopté le hui-
 » tieme Concile écuménique de 869. , & rejetté
 » l'autre qui absolvait *Photius* , la paix établie par
 » *Jean VIII.* fut alors rompuë : *Photius* éclata con-
 » tre l'Eglise Romaine. . .

En lisant cet Extrait , ne diroit-on pas qu'il est
 vrai & sincere ? Est-il à présumer qu'un Historien
 veuille tromper sur un fait si connu ? Mais que
 pensera-t'on , si l'on montre dans ce seul récit
 huit erreurs capitales , & si sensibles , que la sim-
 ple écorce de l'histoire les développe au grand
 jour.

1°. Jamais le Patriarche *Ignace* ne mécontenta
 l'Empereur. Son crime prétendu fut d'avoir ex-
 communié le César *Bardas* , lorsqu'il se présenta aux
 saints Mystères le jour de l'Epiphanie 858. Après
 l'avoir souvent averti de finir ses débauches & son
 scandale , il crut devoir employer la sévérité du
 zele. Ce Prince outré de colere , le fit chasser de
 Constantinople & envoyer en exil ; & malgré les
 plus indignes traitemens , il ne put obtenir sa re-
 nonciation au Pontificat.

2°. *Photius* fut nommé , contre toutes les règles ,
 par la seule autorité de *Bardas*. Les Evêques le re-
 jetterent d'abord , & ne consentirent à l'ordonner ,
 que lorsqu'on les eut gagnés par mille promesses.
 S'étant ensuite déchaîné contre *Ignace* , & les Prê-
 tres qui lui étoient attachés ; les Evêques mêmes de-

la Province de Constantinople , indignés de ses violences , le déposèrent avec anathême.

3°. *Photius* , pour s'appuyer du suffrage du Pape , lui écrivit que le Pape *Ignace* s'étant volontairement retiré dans un Monastère , à cause de son grand âge & de ses infirmités , on l'avoit forcé d'accepter la dignité de Patriarche , & qu'il ne s'y étoit rendu qu'après bien de combats & de larmes. Il poussa toujours la politesse jusqu'à la fourberie.

4°. Le Pape *Nicolas* , sans se laisser séduire par les artifices réitérés de *Photius* , ayant compris le vrai de cette affaire , désavoua ses Légats , qui , par complaisance pour l'Empereur , avoient prévarié , en souscrivant à la condamnation d'*Ignace* , & assembla un Concile à Rome , où il déposa & anathématisa *Photius*. L'usurpation du Siège de Constantinople , son ordination faite par un Evêque condamné , la déposition d'*Ignace* contre toutes les régies , dans un Concile séditieux & violent , la séduction des Légats du S. Siège , la persécution cruelle contre *Ignace* & contre les Evêques qui lui étoient soumis ; voilà ses crimes motivés dans la Sentence , & non pas précisément d'avoir passé trop rapidement de Laïque à l'état de Pasteur.

5°. *Photius* , pour condamner le Pape , fabriqua lui-même un Concile écuménique , qu'il remplit de mensonges , à-peu-près comme on imagine un roman. Il fit souscrire ces Actes chimériques par vingt-un Evêques , & y ajouta près de mille souscriptions fausses ; & tel fut le Concile ridicule où il prétendit avoir anathématisé le Pape *Nicolas*.

6°. *Bardas* , protecteur de *Photius* , étoit déjà mort , lorsque *Basile* prévint l'Empereur *Michel* qui avoit voulu le faire assassiner. Si dès le lendemain il rappella *Ignace* & chassa *Photius* , c'est que son injustice étoit si criante , qu'il n'étoit pas possible de la laisser impunie , dès que *Michel* , persécuteur d'*Ignace* , n'existoit plus.

7°. L'Empereur *Basile* & le Patriarche *Ignace* écrivirent sur le champ au Pape. C'est à leur sollici-

tation que fut assemblé le huitième Concile : jamais Légats ne parlerent avec tant de dignité & d'autorité. Pour en convaincre M. de V., il ne faut que le prier de lire les Actes du Concile. Il y verra encore que l'Empereur ne voulut souscrire qu'après tous les Légats ; que *Donat*, Evêque d'Ostie, premier Légat, souscrivit en cinq exemplaires pour les cinq Patriarches. (Non pour les représenter, puisqu'il étoit Légat du Pape ; mais parce que ces exemplaires leur étoient destinés.) Les deux autres Légats du Pape firent de même, & après eux le Patriarche *Ignace* & les Légats des Patriarches d'Alexandrie, d'Antioche & de Jérusalem.

8°. *Marin II.*, *Adrien III.*, *Etienne V.*, grand Pape & successeur de *Jean VIII.*, ne purent être surpris par les artifices de *Photius*, & n'eurent avec lui aucune communication. Jamais le faux Concile de *Photius* n'a été reçu en Occident. Si les Légats eurent la foiblesse de passer les ordres du Pape, qui avoit seulement écrit qu'il falloit user d'indulgence envers *Photius*, leur faute ne donna aucune atteinte au huitième Concile, toujours reconnu en Occident pour écuménique.

Confrontez ces observations avec le récit de M. de V. ; & cet art insidieux qui cache ses préjugés sous une sincérité apparente, vous apprendra quel jugement vous devez porter de son histoire.

Jamais les Grecs, avec toute leur éloquence, n'ont autant maltraité l'Eglise Romaine que M. de V. Distinguons deux états de l'Eglise Grecque. Cette Eglise du tems des *Chrysostôme*, & lorsque tout l'Orient étoit soumis à l'Empire, ne méprisoit point celle de Rome. On le voit par le respect que les Patriarches & les Empereurs avoient pour elle, par la qualité de Présidens qu'ont toujours eu les Légats Romains dans les Conciles généraux tenus dans l'Orient même, par le recours que les Orientaux avoient au Pontife de Rome dans les affaires les plus importantes. L'Eglise Grecque, dans sa décadence même, ne méprisa jamais l'Eglise Romaine.

ne ; mais elle devint alors jalouse de cette autorité que tout le monde Chrétien respectoit , & ennemie implacable de cette fermeté avec laquelle l'Eglise Romaine condamnoit toutes les erreurs des Grecs.



S A L O M O N.

Remarques sur la conduite de ce Prince à l'égard d'Adonias.

» **A** DONIAS (dit M. de V. , *Dictionnaire Philoso-*
 » *phique* , article *Salomon*) exclu du Trône
 » par *Salomon* , lui demanda pour toute grace qu'il
 » lui permît d'épouser *Abisag* , cette jeune fille
 » qu'on avoit donnée à *David* pour le rechauffer
 » dans sa vieillesse. L'Ecriture ne dit point si *Salomon*
 » mon disputoit à *Adonias* la Concubine de son
 » Pere ; mais elle dit que *Salomon* , sur cette seule
 » demande , le fit assassiner. Apparemment que
 » Dieu , qui lui donna l'esprit de sagesse , lui refusa
 » alors celui de justice & d'humanité , comme il
 » lui refusa depuis le don de la continence.

M. de V. , en condamnant la sévérité de *Salomon* , ne fait réflexion , ni sur le caractère d'*Adonias* , ni sur la nature de la demande qu'il faisoit. Ce Prince étoit entreprenant ; il avoit tenté de s'emparer du Trône , du vivant de son Pere , & pour réussir il s'étoit lié principalement avec *Joab* , Général de *David* , & avec le Grand-Prêtre *Abiathar*.

Ces deux puissantes têtes avoient des raisons particulières de soutenir ses prétentions , comme de son côté il avoit besoin de leur assistance. *Joab* qui étoit Général des Armées , avoit intérêt à le placer sur le Trône , pour maintenir sa propre autorité. Il aspirait à demeurer toujours à la tête de l'Armée , & il ne pouvoit mieux réussir dans ce dessein , qu'en ayant un Roi qui lui fût redevable de la Couronne , & qui dépendît toujours en quelque manière de

lui. Et d'un autre côté, *Adonias* qui connoissoit *Joab* pour homme de tête & d'un génie entreprenant, & qui savoit le crédit qu'il avoit parmi les soldats & parmi le peuple, ne pouvoit choisir de meilleur moyen d'assurer l'heureux succès de ses desseins, que d'engager un homme de ce poids & de ce caractère dans ses intérêts. *Abiathar* n'avoit guères moins de crédit parmi les Sacrificateurs & les Lévités, que *Joab* parmi les soldats. Les Prêtres étoient très-respectés parmi les Juifs, & formoient un corps considérable dans l'Etat, distingué par le rang & par les emplois de ceux qui le composoient.

Mais quoiqu'*Adonias* eût eu attention de les mettre dans ses intérêts, il perdit la Couronne; mais il ne perdit jamais de vuë ses prétentions. Ce qui le prouve, c'est qu'il parloit de ses droits au Sceptre, dans le tems même qu'il faisoit semblant d'y renoncer. Mais rien ne décéloit mieux ses desseins cachés, que la nature de la demande qu'il faisoit. Il sollicitoit une grace qui, dans l'Orient, avoit toujours été le privilège du Successeur au Trône: le droit de posséder les Concubines de son Prédécesseur. La politique & la Religion même demandoient également que *Salomon* prévînt l'effusion du sang qu'une guerre civile auroit causée. Elles l'obligeoient d'arrêter les desseins d'*Adonias* dans leur source, en le privant de la vie. Sa réponse à *Bathséba* sa mere, fournit naturellement ces idées. *Pourquoi, dit-il, demandez-vous Abisag pour Adonias? Demandez plutôt que je lui cède mon Royaume, sous prétexte qu'il est mon aîné.* On voit par ces paroles que *Salomon* avoit pénétré dans les vuës secretes de son frere, & qu'il les regardoit comme un nouvel attentat contre lui.

En supposant qu'*Adonias* n'eût pas ce dessein, & qu'il n'apperçût pas les conséquences de sa demande, *Salomon* n'étoit pas obligé de le savoir, ni de l'expliquer favorablement. C'étoit assez que la chose fût criminelle en elle-même, & d'une dangereuse conséquence pour le Royaume; on ne juge jamais

les coupables par leurs intentions , mais par leurs actions. D'ailleurs , c'étoit une occasion critique où tout délai pouvoit être dangereux. Il y a de certains crimes qui sollicitent la politique , & qui ne permettent pas d'écouter la voix de la nature , parce qu'une pitié déplacée peut avoir des suites terribles pour les Etats.

§. II.

Du Temple de Salomon.

M. de *Voltaire* , depuis qu'il a fait bâtir un beau Château , ne goûte pas l'architecture du Temple de *Salomon*. Il le regarde comme un monument de barbares. Ce n'est pas ainsi qu'en ont pensé plusieurs Savans distingués , dont l'autorité peut contrebalancer celle d'un homme qui est guidé plutôt par son imagination que par la vérité. Comme cette matiere a produit plusieurs volumes *in-folio* , & que de V. ne l'a traitée qu'en six lignes , nous croyons devoir renvoyer aux Auteurs qui l'ont exposée avec autant d'érudition que de clarté. Il faut consulter d'abord *Villapandus* , Jésuite de Cordouë , mort en 1608. Son Commentaire en trois volumes *in-folio* sur les chapitres d'*Ezechiel* , concernant le Temple , contient une description de la Ville & du Temple de Jérusalem , qui passe pour un chef-d'œuvre. Il y avoit travaillé , avec son Confrere *Jerôme Prado* , pendant seize ans , par les ordres & aux dépens de *Philippe II.* , Roi d'Espagne. L'Ouvrage fut imprimé à Rome , & parut en 1596.

Urbain Chevreau , dans son Histoire du monde , a donné une description du Temple de *Salomon* , tirée de celle de *Rabbi Jacob Jehuda Leon* , imprimée en hébreu , en espagnol , en flamand , en françois , & traduite en latin par *Jean Saubert* , Professeur à Helmeftad.

Le P. *Lami* de l'Oratoire a fait un *in-folio De Tabernaculo fœderis , de sancta Civitate Jerusalem & de Templo , libri septem*. Il avoit travaillé pendant quarante

quarante ans à cet Ouvrage , qui n'a paru que cinq ans après sa mort , arrivée en 1715.

M. *Newton* , nous a aussi donné une description du Temple de *Salomon* , à la suite de la *Chronologie des anciens Royaumes corrigée*.

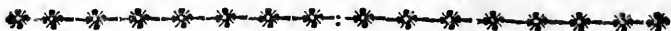
On trouve encore dans le Dictionnaire de la Bible de D. *Calmet* , le plan du Temple dressé par le savant M. *Prideaux* , sur les Mémoires que fournissent l'Ecriture Sainte , *Josèphe* & le Talmud. On voit au même endroit un plan nouveau du Temple , suivant que l'a conçu D. *Calmet*.

M. *Rocques* , Pasteur de l'Eglise Françoisé à Basle , qui a continué les Discours sur la Bible de M. *Saurin* , entre dans un détail très-curieux sur tout ce qui a rapport au Temple de *Salomon*.

Mais ce que dit M. d'*Anville* , le plus habile & le plus exact Géographe de nos jours , sur le Temple de *Salomon* , est ce qu'il y a de plus certain & de plus satisfaisant. Voyez sa *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem & de son Temple* , &c. à Paris 1747. , in-8°. Le nom de ce Savant aura sans doute plus de poids , à l'égard des Incrédules même , que celui de M. de V. Il est plus naturel en effet de s'en rapporter à un homme du métier , qu'à un mauvais plaisant qui ne cherche que l'occasion de placer un bon mot.

M. de V. élève aussi quelques difficultés sur les richesses immenses que *David* laissa à *Salomon* pour la construction du Temple. Mais D. *Calmet* prouve dans ses Dissertations (tom. 1. p. 659.) par l'exemple des plus riches Monarques de l'Asie & du nouveau Monde , qu'il n'a pas été impossible à *David* d'accumuler tant de richesses. Ses grandes conquêtes , l'étendue de ses Etats , les tributs considérables qu'on lui payoit , la durée de son regne , tant d'autres moyens qu'il avoit pour amasser de l'or & de l'argent , suffisent pour empêcher l'incrédulité de soupçonner de l'altération dans les Livres sacrés. Voyez cette matiere traitée d'une manière

également savante & judicieuse dans l'Auteur déjà cité.



S A M U E L.

§. I.

Sa conduite , envers Agag , justifiée.

LEs Amalécites ayant attaqué inhumainement dans le désert les Israélites accablés de fatigue après leur sortie d'Egypte , & ayant même fait périr ceux qui n'étoient pas en état de suivre le gros de l'Armée , Dieu accorda , non-seulement à *Josué* la victoire sur eux ; mais il jura d'effacer entièrement la *mémoire d'Amalec de dessous les Cieux*. Ce fut dans cette idée que Dieu ordonna à *Saül* , élu Roi d'Israël , de marcher contre *Amalec* , de le détruire entièrement , & de n'épargner rien de ce qui seroit à lui. Ce Prince entra en effet dans le Pays , le ravagea , & tailla en pièces tout ce qu'il trouva. Il n'épargna qu'*Agag* , Roi de ces barbares , & ce qu'il y avoit de meilleur dans son troupeau , sous prétexte d'en faire un sacrifice au Seigneur , & cela contre l'ordre exprès qu'il avoit reçu de Dieu. *Vade & interfice peccatores Amalec , &c.* (Voyez le premier Livre des Rois , chap. XV. , v. 18.) Mais Dieu irrité de la désobéissance de *Saül* , lui envoya *Samuel* pour la lui reprocher. Le Prophète le força de lui livrer *Agag* , qu'il coupa en morceaux à Galgala , devant l'Autel du Seigneur.

Voilà ce que M. de V. trouve une action détestable. « Que diroit-on , mes Freres , (dit il dans son » Sermon des Cinquante) si , lorsque *Charles-Quint* » l'Empereur eut un Roi de France en ses mains , » son Chapelain fût venu lui dire : *Vous êtes damné* » pour n'avoir pas tué *François I.* , & que ce Chape- » lain eût égorgé le Roi de France aux yeux de » l'Empereur & en eût fait un hachis ? »

Cette comparaison cloche dans tous les sens. Premièrement, un Chapelain de *Charles-Quint* ne pouvoit pas se dire inspiré comme *Samuel*. Secondement, *Charles-Quint* & *François I.* avoient la même Religion, & *Agag* étoit idolâtre. Troisièmement, l'ordre porté contre les Sujets de ce Roi, étoit à la vérité rigoureux, mais positif & donné par Dieu même. *Fais mourir tant les hommes que les femmes, tant les adultes que ceux qui tettent, tant les bœufs que le bétail, tant les chameaux que les ânes.*

Quelques Interprètes observent, sur ce passage, que les Israélites étoient obligés en conscience d'exécuter l'ordre de Dieu, sans la moindre restriction, sans examen & sans pitié; & que Dieu ne leur avoit laissé que le mérite de l'obéissance. Comme il est le maître absolu de la vie & des biens des hommes, il n'y avoit dans ce commandement rien que de très-juste. M. le *Clerc* dit qu'un massacre si général & une pareille destruction devoit être envisagée comme la peste, qui enleve l'innocent & le coupable. Tandis que la mort est un châtiment pour le dernier, Dieu peut suffisamment récompenser & dédommager le premier d'une autre manière. Un enfant, par exemple, quelque regretté qu'il soit de ses parens, a sujet de bénir Dieu de ce qu'il le retire dans l'enfance, & de ce que, lui épargnant les maux & les misères de cette vie, il le transporte dans le séjour du bonheur. On peut voir ce que nous avons répondu aux difficultés que l'on fait contre le traitement que les Israélites firent aux Nations Chananéennes, dans l'article de *Josué*.

Nous ajouterons seulement l'excellente solution que M. Saurin a proposée (dans ses Discours sur la Bible, tome 4. Discours 30.) sur le cas particulier dont il s'agit ici. « Des particuliers qui composent » un corps de peuple, sont punissables du crime de » ceux qui composoient ce corps long-tems auparavant, lorsqu'ils paroissent approuver ce crime, » lorsqu'ils l'imitent, & qu'ils témoignent par leurs » actions qu'ils auroient tenu la même conduite,

» s'ils avoient été dans les mêmes circonstances.
 » C'est sur ce principe que Jesus-Christ disoit aux
 » Juifs de son tems , que Dieu leur alloit redeman-
 » der tout le *sang qui avoit été répandu sur la terre ,*
 » depuis Abel le juste , jusqu'à Zacharie , fils de Ba-
 » rachie.

» Or , selon ce principe , les Amalécites du tems
 » de *Saül* étoient coupables des mêmes injustices
 » que leurs peres avoient exercées quatre cens ans
 » avant eux. Qu'on suive ce peuple à la trace , on
 » le verra , depuis *Moyse* jusqu'à *Saül* , acharné
 » contre les Israélites. Qu'on se rappelle toutes les
 » oppreffions qui donnerent occasion aux exploits
 » d'*Hehu* , de *Gédéon* , à ceux de *Jephthé* & à ceux
 » même de *Saül* ; on reconnoîtra sans peine que les
 » Amalécites renouvelloient , pour ainsi dire , dans
 » chaque moment de leur subsistance , l'indigne
 » traitement que leurs peres avoient fait aux Israé-
 » lites sortant d'Egypte. Dieu n'avoit différé de les
 » punir , que par un effet de son support ; mais ce
 » support , loin de devoir désormais adoucir leur
 » sentence , ne servoit , par l'abus qu'ils en avoient
 » fait , qu'à la rendre plus rigoureuse , & qu'à en
 » presser l'exécution. » Pour ce qui est des enfans à
 la mammelle , la solution de M. le *Clerc* me paroît
 tout-à-fait satisfaisante.

Quant au châtement particulier d'*Agag* , il paroît
 assez ce qu'il faut penser de ce monstre , par ce que
 lui dit *Samuel*. *Comme ton épée a privé les femmes*
d'enfans , ainsi ta mere sera privée d'enfans entre les
femmes. Ces paroles marquent que c'étoit un tyran
 sanguinaire & cruel , qui ne fut pas puni , purement
 à cause des péchés de ses ancêtres , commis quatre
 cens ans auparavant , mais à cause de sa propre
 cruauté. La vuë d'*Agag* excita tellement le zele de
Samuel , qu'il ordonna à l'Exécuteur de la justice
 de le faire mourir ; ou peut-être le tua-t'il de sa
 propre main , comme *Gédéon* tua *Zeha* & *Zalmuna*.
 Il fut sans doute autorisé à cette action par un ordre
 exprès de Dieu , ou il s'y porta à l'imitation des

Lévites , qui détruisirent ceux qui avoient adoré le Veau d'or , & de *Phinées* , qui tua *Zimri* & *Cozbi*. La mort d'*Agag* avoit été prédite plus de quatre cens ans auparavant par *Balaam* , selon la Version vulgate. *Tolletur propter Agag , Rex ejus , & aufertur regnum illius.*

Cette prophétie rendoit encore plus coupable *Saül* , & sa clémence étoit hors de propos. Écoutez comment *Samuel* lui parle dans l'historien *Joseph*. (Antiquités Judaïques , livre VI. chap. 8.)

» Ce ne sont pas les victimes , répondit *Samuel* ,
 » qui sont agréables à Dieu ; mais les hommes jus-
 » tes qui obéissent à ses volontés , & qui ne croient
 » rien de bien fait que ce qu'il ordonne. Car on
 » peut , sans le mépriser , ne lui point offrir de sa-
 » crifices : mais on ne sauroit lui désobéir sans le
 » mépriser ; & ceux qui lui désobéissent , ne sau-
 » roient lui offrir de véritables sacrifices , & qui lui
 » soient agréables. Quelques grasses que soient les
 » victimes qu'ils lui présentent , & quelques pu-
 » res que soient leurs offrandes en elles-mêmes , il
 » les rejette & en a de l'aversion , parce que ce
 » sont plutôt des effets de leur hypocrisie , que des
 » marques de leur piété. Mais , au contraire , il
 » regarde d'un œil favorable ceux qui n'ont d'autre
 » desir que de lui plaire , & qui aimeroient mieux
 » mourir , que de manquer au moindre de ses com-
 » mandemens. »

Ce passage prouve que les cérémonies de l'ancienne Loi , & les vertus de ceux qui la pratiquoient , n'étoient d'aucun prix devant Dieu , si elles n'étoient accompagnées du desir de lui obéir sans réserve ; & c'est précisément en quoi manqua *Saül*.

§. II.

Si l'apparition de Samuel est une imposture de la Pythonisse d'Endor , ou un miracle.

Cet endroit de l'Écriture est un de ceux qui a le

plus exercé l'esprit contentieux des Incrédulés modernes ; ils n'y voyent qu'une fourberie grossière. Mais qu'on lise le texte divin avec l'attention la plus scrupuleuse , je ne crois pas qu'on y découvre la moindre expression & la plus légère circonstance qui puisse faire soupçonner que *Saül* fut trompé par la Magicienne ; tout semble , au contraire , concourir à détruire cette opinion.

L'Historien sacré dit formellement que la Pytho-nisse vit *Samuel* ; que *Saül* le reconnut ; qu'il l'interrogea , & que ce Prophète lui répondit : *Cum vidisset mulier Samuelem. . . Intellexit Saul quod Samuel esset. . . Et ait Samuel , quid interrogas me ?* Trouve-t-on de l'ambiguïté dans ces termes ? Offrent-ils quelque équivoque ? L'Ecrivain le plus exact ne s'expliqueroit pas autrement , s'il vouloit nous apprendre un fait réel & certain. Combien d'événemens qu'on n'ose révoquer en doute , & & qui néanmoins ne sont pas si clairement énoncés ? Celui-ci , je l'avouë , est bien surprenant ; mais considérons l'autorité qui nous le propose. Ce n'est point une femme artificieuse , comme on voudroit le persuader , qui dit à *Saül* qu'elle voit *Samuel* , c'est Dieu même qui nous assure qu'elle a vu ce Prophète : *Cum vidisset mulier Samuelem* ; c'est *Saül* qui reconnoît qu'on ne l'a point trompé : *Intellexit Saül quod Samuel esset* ; c'est *Samuel* qui donne des marques certaines de sa présence : *Et ait Samuel.*

Dans les différens endroits où l'Ecriture parle de cet événement , elle n'a qu'un langage uniforme. Il est dit au Chap. 43. de l'Ecclésiastique , *ψ. 23.* & suiv. , que *Samuel* après sa mort parla au Roi, (*Saül*) & lui prédit la fin de sa vie ; qu'il sortit de la terre , & fit entendre sa voix pour prophétiser la ruine du Peuple & la peine due à son impiété. Ces paroles s'accordent parfaitement avec ce qui est rapporté au 28me. Chapitre du premier livre des Rois ; elles sont décisives pour constater la réalité de l'apparition de *Samuel*.

Examinons quel est ici le but de l'Ecrivain que Dieu inspire. Il veut louer *Samuel* par des traits personnels qui le caractérisent ; il veut transmettre à la postérité le souvenir de ses actions. Il publie d'abord celles qui l'ont distingué durant le cours de sa vie mortelle ; il nous apprend ensuite qu'il s'est rendu recommandable même après sa mort ; qu'il est sorti du tombeau pour exercer encor les fonctions de Prophète , en annonçant à *Saül* & à son Peuple les Arrêts du Seigneur. C'est le Saint-Esprit qui a dicté cet éloge ; il ne l'auroit pas fait , si *Samuel* ne l'avoit mérité. *Samuel* ne l'a pas mérité , s'il n'est point apparu. Les louanges qu'on lui donne seroient fondées sur un mensonge , & elles auroient pour objet l'imposture de la Pythonisse. Une chimère , une illusion , ont-elles pu honorer un si grand homme ? L'éloge qu'en trace l'Esprit saint , suppose la réalité de l'apparition de ce Prophète : elle est donc véritable , puisque la vérité suprême lui en fait un sujet de gloire.

Les circonstances de cette histoire sont également décisives pour notre sentiment ; elles démontrent la sincérité de la Magicienne. Il est hors de doute qu'elle ne connoissoit pas le Roi , lorsqu'elle s'engagea à évoquer *Samuel*. Elle ne l'auroit pas entrepris , si elle avoit cru parler à son Souverain , dont elle devoit redouter la colère , n'ignorant pas qu'il punissoit sévèrement ceux qui faisoient profession des arts défendus. Aussi voyons-nous qu'une seule chose l'inquiète ; c'est la crainte d'être dénoncée à ce Roi. Elle exige un serment , pour s'assurer qu'elle ne risque rien. *Saül* , de son côté , avoit prévu que sa présence pourroit intimider cette Devineresse. Il eut la précaution de se déguiser ; il quitta ses habits royaux , & prit les vêtemens d'un simple particulier , jugeant que par cet artifice il engageroit la Magicienne à parler avec moins de réserve. Il ne se trompa point ; elle avouë ingénûment sa profession ; elle promet à *Saül* le secours de son art : elle se dispose pour l'évocation que ce

Prince lui demande. A peine l'a-t-elle commencée ; qu'elle reconnoît *Saül* & lui annonce l'apparition de *Samuel*. Quel autre que ce Prophète a pu la faire revenir de son erreur , & lui apprendre que le Roi s'étoit déguisé ? Elle étoit seule ; par quelle voie a-t-elle pu reconnoître ce Prince ? Par une révélation de Dieu. Elle ne l'invoquoit pas , elle l'offensoit ; elle étoit sur le point de recourir au démon.

Dira-t'on que cet esprit de ténèbres l'a désabusée ? Il n'avoit garde de lui faire connoître un Roi ennemi déclaré des Magiciens , puisque la frayeur auroit pu la détourner du crime qu'elle alloit commettre , & que le démon lui inspiroit. Il n'y a donc que *Samuel* , inspiré par l'Esprit saint , qui ait pu instruire la Pythonisse du stratagème de *Saül* , soit en le nommant , soit par l'entretien qu'il eut avec lui.

Cette Magicienne ayant une fois reconnu *Saül* , est-il probable qu'elle se fût exposée à l'irriter par une imposture qu'il pouvoit découvrir ? Que ne devoit-elle pas attendre de son ressentiment ? En falloit-il davantage pour déterminer ce Prince à lui faire subir les châtimens dont la seule idée la rendoit si soupçonneuse & si craintive ? D'ailleurs , cette femme en qui l'on suppose beaucoup d'artifice , comme dans toutes les personnes de sa profession , s'y seroit prise autrement si elle avoit prétendu faire illusion au Roi. Elle n'auroit pas prêté à *Samuel* un langage plein d'indignation & d'amertume ; il n'annonce à *Saul* que des disgraces & des revers ; il ne lui dit rien de consolant ; il l'accable de reproches , & ne montre que de l'aigreur. Quel intérêt avoit donc la Pythonisse pour en agir ainsi ? Que pouvoit-elle se promettre en supposant un pareil discours ? Elle devoit tout craindre d'un Prince jaloux , violent , emporté , & , en un mot , du persécuteur de *David*. Elle devoit tout attendre de l'excès de son désespoir , s'il n'eût été forcé de reconnoître que c'étoit *Samuel* lui-même qui lui parloit ainsi de la part de Dieu. Si la Pythonisse ne

cherchoit qu'à tromper , il lui étoit bien plus avantageux de flatter , de consoler , de rassurer *Saül* dans les tristes conjonctures où il se trouvoit. Par ce moyen elle se mettoit à couvert des traits de sa vengeance ; elle auroit par-là gagné ses bonnes grâces & attiré ses largesses.

Peut-on croire qu'une malheureuse , que l'espoir du gain engageoit dans l'exercice d'un art pros crit & diabolique , eût laissé échapper une occasion si favorable à ses intérêts ? On ne doutera plus de la bonne foi de cette Magicienne , si l'on fait attention aux vérités dont *Saül* est instruit. Si le Prophète ne parloit pas réellement , la Pythonisse a dû contrefaire sa voix ; comment a-t'elle pu l'imiter jusqu'à ce point de conformité que *Saül* s'y soit mépris , lui qui avoit eu de si fréquens entretiens avec *Samuel* , & qui devoit mieux que tout autre , discerner le son de la voix de ce Prophète ? S'il y a eu de la supercherie , est-il vraisemblable qu'il ne s'en soit pas aperçu ? Ce Prince n'a pas été si crédule qu'on veut l'insinuer. N'a-t'il pas recours à toutes les précautions qu'exigeoit la prudence dans une pareille conjoncture , pour s'assurer de l'apparition de *Samuel* ? Il veut qu'on lui dépeigne son air & sa figure : *Qualis est forma ejus* ? La Pythonisse représente ce Prophète avec des traits si marqués & si ressemblans , que *Saül* ne put le méconnoître ; elle fait remarquer en lui ce maintien grave & ce port majestueux qui le distinguoit : *Deos vidit ascendentes* ; elle trace jusqu'aux rides qui sont sur son visage : *Vir senex* ; elle désigne le vêtement qui lui étoit ordinaire : *Amictus*.

A ce portrait tiré d'après nature , *Saül* fut obligé de se rendre. Convaincu de la vérité du fait par de tels indices , il n'en voulut point d'autres : pouvoit-il en attendre de moins équivoques ? Il reconnut , dit le texte sacré , qu'on ne le trompoit point : *Intellexit Saül quod Samuel esset*. Observez que l'Ecriture ne dit pas qu'il crut que *Samuel* apparoissoit ; on ne manqueroit pas d'objecter qu'il crut

trop légèrement , & que ce fut l'effet de son indifférence & du trouble qui l'agitoit. Il semble que l'Esprit saint ait voulu prévenir cette difficulté , en nous apprenant , non-seulement que *Saül* crut , mais encore qu'il comprit , qu'il reconnut que c'étoit *Samuel* : *Intellexit Saül quod Samuel esset*. De là ne peut-on pas conclure qu'il en eut des preuves & des assurances ? Ce n'est qu'après une entière conviction de l'apparition de *Samuel* , qu'un Roi aussi fier que *Saül* a pu se résoudre à rendre au Prophète les honneurs qu'il lui défera : *Inclinavit se . . . & adoravit*. Il falloit , en s'abaissant ainsi , qu'il y fût contraint par les vives impressions que faisoit sur lui la présence de ce grand homme ; un Prince orgueilleux ne compromet guères sa dignité & son rang , s'il n'y est déterminé par de pressans motifs.

Saül étoit d'ailleurs trop intéressé à examiner si on ne lui en imposoit point. Il ne s'agissoit de rien moins que de la perte de ses États & de la vie ; y avoit-il rien de plus important pour lui , que de s'assurer si ces prédictions émanoient d'un oracle qui ne fût pas suspect , & si le véritable *Samuel* en étoit l'auteur ? Il n'est pas vraisemblable qu'un Prince aussi méfiant ait négligé cette précaution.

D'ailleurs lorsque *Samuel* apparut à *Saül* , la Pythonisse n'avoit pas encore invoqué le démon ; il est certain qu'elle apperçut ce Prophète avant d'avoir fait aucune opération magique. La surprise & la frayeur qu'elle témoigne , prouvent clairement qu'elle ne s'attendoit point à le voir , & qu'elle ne se promettoit pas que le démon pût effectuer ses enchantemens. Elle n'auroit pas montré ce trouble & cette consternation , qu'elle fit paroître en apercevant *Samuel* , si elle avoit été accoutumée à de semblables visions , & si elle avoit eu lieu d'attendre celle-ci.

De plus , quand même le démon auroit le pouvoir d'évoquer les ames des morts , il se garderoit bien de susciter celle des justes pour effrayer les pécheurs , pour les instruire & leur annoncer les

vérités divines , les arrêts du Tout-Puissant. Le zele de ces ames heureuses lui est connu ; il devroit craindre qu'elles ne parussent que pour s'opposer à ses desseins. *Satan* n'ignoroit pas que *Samuel* durant sa vie avoit mis en œuvre tout ce qui pouvoit engager *Saül* à rentrer dans la bonne voye. Il pouvoit compter que ce Prophète feroit encore après sa mort de nouvelles tentatives pour le gagner en lui apparoissant. En effet , il employa les menaces , qui sont souvent l'unique moyen de soumettre les cœurs des plus obstinés. Il lui fit un crime de n'avoir point obéi à la voix du Seigneur ; il condamna sa condescendance pour les Amalécites , que Dieu lui avoit ordonné d'exterminer. Il parut applaudir aux châtimens dont ce Prince alloit être accablé , & il approuva la justice divine qui les lui décernoit. Est-il croyable que le démon ait suscité *Samuel* , pour en agir ainsi à l'égard de *Saül* ? Osera-t'on dire qu'il a supposé ou même procuré l'apparition d'un si grand Prophète , pour reprocher à un Roi impie des iniquités que cet esprit séducteur lui avoit inspirées , & qu'il auroit souhaité lui faire continuer ?

On objectera sans doute que le véritable *Samuel* n'auroit point parlé à *Saül* avec tant d'aigreur , & que son discours ne tendoit qu'à jeter ce Prince dans le désespoir , en lui déclarant que Dieu l'avoit abandonné. Je réponds que le discours de *Samuel* n'a rien qui ne soit digne de ce saint Prophète. Il parle à un Roi obstiné dans le crime , à un Roi qui n'a pas su profiter des graces du Seigneur , & qui paroît encore disposé à abuser des nouvelles faveurs qu'il pourroit en recevoir. Il lui parle avec le zele & la fermeté qu'il convenoit d'avoir en pareilles circonstances. Les autres Prophètes ne se sont pas expliqués moins librement dans plusieurs occasions ; ils ont témoigné la même sévérité à l'égard des pécheurs endurcis. *Saül* ne mérite plus aucun ménagement. Devenu l'objet de la haine de Dieu , dont il avoit lassé la patience , & sur le point d'é-

prouver sa colere , il n'étoit que trop digne de l'indignation d'un Prophète qui avoit tout tenté pour le ramener de ses égaremens.

On ne doit donc pas dire que *Samuel* désespéroit *Saül* , en lui déclarant que le Seigneur l'avoit délaissé. Cet abandon ne regardoit que l'Etat temporel de ce Prince. Prêt à livrer bataille aux Philistins , il vouloit en savoir le succès , & intéresser le Seigneur dans sa cause. On lui annonce qu'il n'en doit attendre aucun secours & que Dieu se déclare pour *David* son rival. *Quid interrogas me , cum Dominus recesserit à te & transferit ad Æmulum tuum ?* Et quant à la rigueur , il faudroit entendre ces paroles de la réprobation de *Saül* : les menaces que *Samuel* lui fait , sont conditionnelles ; il pouvoit par sa pénitence en acheter l'exécution. On peut encore dire qu'il ne s'agit ici que des graces de choix , que Dieu pouvoit refuser à ce Prince. Si on prétend que le Prophète annonçoit par ces paroles la réprobation de *Saül* , il ne fait que prédire son impénitence finale ; & cela en conséquence de son endurcissement volontaire. Son obstination dans le crime étoit des plus marquées ; elle ne promettoit aucun retour : Dieu prévoyoit sa perte , *Samuel* a pu l'en avertir.

On trouve encore dans le discours de *Samuel* à *Saül* , certaines expressions d'où l'on pourroit conclurre que ce c'est point lui qui parloit , mais le démon qui supposoit l'apparition de ce Prophète. *Samuel* , dit-on , étoit dans un lieu de paix ; rien ne pouvoit altérer son repos & sa tranquillité ; pourquoi donc se plaint-il que *Saül* l'inquiete & le trouble pour le faire revenir sur la terre : *Quare inquietasti me ut suscitarer ?* La maniere dont *Samuel* s'exprime en cet endroit , est figurée & conforme à notre façon de concevoir les choses. Lorsqu'il se plaint que *Saül* l'inquiete , il veut dire que ce Prince fait tout ce qui est nécessaire pour s'opposer à sa tranquillité ; qu'il n'en faudroit pas davantage pour lui causer du trouble , si l'on pouvoit , dans son

état , en être susceptible. De sorte que ce trouble n'étoit point substantiel & intrinseque , pour me servir des termes de l'école , mais extrinseque & accidentel. *Samuel* en auroit éprouvé les impressions , si le bonheur dont il jouissoit avoit permis qu'il les ressentit. Le véritable *Samuel* a donc pu s'exprimer comme il a fait , & la difficulté qu'on vient de proposer ne prouve point que c'est le démon qui a parlé lui-même , en voulant persuader que l'apparition de ce Prophète étoit réelle. En voici une nouvelle preuve. Je la tire du genre de prédiction qu'on fait à *Saül* , & je soutiens que le malin esprit ignoroit les événemens qu'on annonce à ce Prince. Sans examiner ici quelle connoissance il peut avoir de l'avenir , je ne crains point d'affurer que les choses futures , dont l'accomplissement dépend de notre liberté , lui sont cachées. L'expérience le prouve chaque jour. Il tente , par exemple , les justes ; ce qu'il ne feroit pas , s'il prévoyoit qu'ils ne consentiroient point à ses dangereuses suggestions , s'il connoissoit que la tentation doit tourner à sa honte , servir à leur gloire & augmenter leur mérite.

Ce principe une fois établi , & je doute qu'on puisse l'ébranler , n'entrons pas dans le détail de toutes les prédictions qu'on fit à *Saül* ; mais considérons seulement celle qui regarde sa mort. Il est constant qu'elle fut volontaire , soit qu'il se la procurât par ses propres mains , soit qu'il se fit tuer par son Ecuyer. On lui marque précisément le jour d'une mort si déplorable. Il falloit , pour l'en informer , qu'on prévît que sa volonté le détermineroit à un acte de cette espèce. Il a choisi librement ce parti désespéré. Cet événement n'avoit aucune liaison avec le cours ordinaire des choses naturelles. Il dépendoit uniquement de l'usage que *Saül* devoit faire de sa liberté. C'est ce que le démon n'a pu savoir.

On ne peut pas dire que le Seigneur a permis en cette occasion que le démon évoquât *Samuel*.

Dieu auroit alors favorisé un art détestable qu'il défend & qu'il punit. C'étoit condescendre aux intentions perverses d'une Magicienne , & exécuter ses desseins sacrilèges. Tout tend donc à montrer le pouvoir de l'Etre suprême dans cet événement terrible , & à nous faire admirer sa providence.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

T E R T U L L I E N.

Ce Pere est-il favorable au Matérialisme , comme le prétend M. de V. ?

Tertullien avoit prouvé , contre *Hermogene* , que la matiere n'étoit point incréée. Il fit ensuite un Ouvrage pour prouver que l'ame n'est point tirée de la matiere , comme *Hermogene* le prétendoit ; mais qu'elle venoit immédiatement de Dieu , puisque l'Écriture nous dit expressément que c'étoit Dieu qui avoit inspiré à l'homme un souffle de vie.

Enfin *Tertullien* , pour réfuter pleinement ceux qui prétendoient que l'ame sortoit du sein de la matiere , & qu'elle n'en étoit qu'une portion , entreprit d'examiner les différentes opinions des Philosophes qui étoient contraires à ce que la Religion nous apprend sur la nature de l'ame ; c'est l'objet de son livre *de l'Ame*.

Il dit que beaucoup de Philosophes ont cru que l'ame étoit corporelle ; que les uns l'ont fait sortir du corps visible , les autres du feu , du sang , &c. ; que les Stoïciens approchent plus du sentiment des Chrétiens , en ce qu'ils regardent l'ame comme un esprit , parce que l'esprit est une espèce de souffle.

Tertullien dit que les Stoïciens croyoient que ce souffle étoit un corps , & que les Platoniciens croyoient au contraire que l'ame étoit incorporelle ; 1°. Parce que tout corps étoit animé ou inanimé ; & que l'on ne pouvoit dire que l'ame fût un corps animé , ni qu'elle fût un corps inanimé ; & voici ,

selon *Tertullien* , la preuve que les Platoniciens en donnoient.

» Si l'ame étoit un corps animé ; elle recevrait
» son mouvement d'un corps étranger , & ne se-
» roit plus une ame : si elle étoit un corps inanimé ,
» elle seroit muë par un principe intérieur ; ce qui
» ne peut convenir à l'ame , puisqu'alors ce ne se-
» roit point elle qui mouvroit le corps , mais elle-
» même qui seroit muë d'un lieu à un autre com-
» me le corps. »

Voilà , selon *Tertullien* , le raisonnement des Platoniciens , pour prouver que l'ame n'est point un corps.

Cet Auteur qui avoit prouvé , contre *Hermogene* ; que l'ame venoit de Dieu , parce que la *Genese* nous disoit que *Dieu l'avoit produite en soufflant sur l'homme* , croyoit que le sentiment des Platoniciens ne s'accordoit point avec l'explication qu'il avoit donné de l'origine de l'ame. Il attaque le raisonnement des Platoniciens , & prétend qu'on ne peut pas dire que l'ame est un corps animé ou un corps inanimé , puisque c'est , ou la présence de l'ame qui fait un corps animé ou son absence qui le fait inanimé , & que l'ame ne peut être l'effet qu'elle produit ; qu'ainsi on ne peut dire , ni que l'ame soit un corps animé , ni qu'elle soit un corps inanimé : que le nom d'ame exprime sa substance & la nature de sa substance , & qu'on ne peut la rapporter , ni à la classe des corps animés , ni à la classe des corps inanimés ; qu'ainsi le dilème des Platoniciens porte absolument à faux.

A l'égard de ce que les Platoniciens disent , que l'ame ne peut être muë , ni extérieurement , ni intérieurement , *Tertullien* prétend que l'ame peut être muë intérieurement , comme cela arrive dans l'inspiration ; que l'ame est muë extérieurement , puisqu'elle produit les mouvemens du corps ; qu'ainsi si la mobilité étoit l'essence du corps , les Platoniciens ne pourroient nier que l'ame ne soit un corps.

Voilà , selon *Tertullien* , ce que la raison peut

apprendre aux Platoniciens ; mais l'Ecriture , selon cet Auteur , nous donne sur l'ame beaucoup plus de lumiere. Elle nous apprend que les ames séparées des corps , sont renfermées dans des prisons , & qu'elles souffrent ; ce qui est impossible , dit *Tertullien* , si elles ne sont rien , comme *Platon* le prétend : Car , dit-il , elles ne sont rien , si elles ne sont pas un corps : car ce qui est incorporel , n'est susceptible d'aucune des affections auxquelles l'Ecriture nous apprend que les ames sont sujettes.

Il est donc certain que *Tertullien* a cru que l'ame avoit , ou étoit un corps ; mais 1°. Il n'a point dit qu'elle fût , ni un corps tiré de la matiere brute , comme *Thales* , *Empedocles* , &c. ni du feu , comme *Héraclite* , ni même l'Ether , comme les Stoïciens. L'ame n'étoit donc point , selon *Tertullien* , un corps matériel , puisque l'Ether étoit le dernier degré de subtilité possible dans la matiere.

2°. *Tertullien* soutient que la division des corps , en corps animés & en corps inanimés , est défectueuse , & qu'on ne peut dire de l'ame , qu'elle soit , ni un corps animé , ni un corps inanimé ; ce qui seroit absurde , s'il avoit enseigné que l'ame étoit un corps , ou une portion de matiere. Car si l'ame est une portion de matiere ou un corps , il faut nécessairement qu'elle soit un corps animé , ou un corps inanimé ; car la matiere est , ou brute , ou inanimée , ou vivante ; organisée & animée.

3°. *Tertullien* soutient positivement qu'il y a milieu entre le corps animé & le corps inanimé , c'est-à-dire , la cause qui anime le corps ; laquelle n'est , ni un corps animé , ni un corps inanimé , & cette cause est l'ame ; ainsi , selon *Tertullien* , l'ame est un principe dont la propriété est d'animer un corps , & qui n'est point un corps ; l'ame , selon *Tertullien* , est donc distinguée de la matiere.

4°. *Tertullien* dit que l'ame est ainsi appelée à cause de la substance , & il nie cependant que l'ame soit le feu ou l'Ether ; il suppose donc que l'ame est une substance immatérielle.

5°. *Tertullien* combat ici le sentiment des Platoniciens , qui prétendoient que l'ame étoit une certaine vertu , une espèce d'abstraction dont on ne pouvoit se faire aucune idée , & qui n'étoit rien , selon *Tertullien*. Il ne dit donc que l'ame est un corps , que pour exprimer qu'elle est une substance ; & c'est pour cela qu'il dit que l'ame est un corps , mais un corps de son genre. C'est ainsi que , lorsqu'il raisonne contre *Hermogene* , qui prétend que la matiere n'étoit ni corporelle , ni incorporelle , parce qu'elle étoit douée de mouvement , & que le mouvement étoit incorporel , *Tertullien* lui dit que le mouvement n'est qu'une relation extérieure du corps , & qu'il n'est rien de substantiel , parce qu'il n'est point corporel.

6°. *Tertullien* dit qu'il est vrai que l'ame est un corps , en ce sens qu'elle a les dimensions que les Philosophes attribuent aux corps , & qu'elle est figurée ; mais il est certain qu'on peut croire l'ame immatérielle , & la supposer étendue. Ce sentiment est soutenu par des Théologiens & des Philosophes très-orthodoxes.

7°. *Tertullien* , dans le livre de *l'Ame* , réfute le sentiment qui distingue l'esprit de l'ame , & soutient qu'il est absurde de supposer dans l'ame deux substances ; que le nom d'esprit n'est qu'un nom donné à une fonction de l'ame , & non pas un être qui soit joint à elle , puisqu'elle est simple & indivisible.

L'ame est une , dit-il , *mais elle a des fonctions variées & multipliées* ; ainsi , lorsque *Tertullien* dit que l'ame est un corps , il est visible qu'il n'entend rien autre chose , sinon que l'ame est une substance spirituelle & immatérielle , mais étendue.

8°. *Tertullien* , dans ce même livre de *l'Ame* , dit qu'il a démontré , contre *Hermogene* , que l'ame venoit de Dieu & non pas de la matiere , & qu'il a prouvé qu'elle est libre , immortelle , corporelle , figurée , simple.

Il est donc certain que *Tertullien* n'a pas donné

à l'ame un corps matériel , mais un corps spirituel ; c'est - à - dire , une étendue spirituelle , telle que beaucoup de Philosophes & de Théologiens l'attribuent à Dieu : ces Théologiens & ces Philosophes ne sont taxés de matérialisme par personne.

Tertullien , qui avoit beaucoup d'imagination ; regardoit les êtres inétendus des Platoniciens comme des chimeres , & croyoit que tout ce qui existoit étoit étendu & corporel , parce qu'il avoit de l'étendue , & que nous connoissons les corps par l'étendue ; mais il ne croyoit pas que tout ce qui étoit étendu fût matériel , puisqu'il admet des substances simples , des substances indivisibles.

Tertullien n'étoit donc point matérialiste ; & je ne conçois pas comment ses Commentateurs , & des Savans distingués , n'ont point hésité à mettre cet Auteur au rang des matérialistes.

L'idée que nous venons de donner du sentiment de *Tertullien* sur la nature de l'ame , leve , ce me semble , les difficultés que l'on tire des endroits où ce Pere dit que *Dieu est un corps*. Nous ne faisons ici que suivre l'explication de *Saint Augustin*. » *Tertullien* , dit ce Pere , soutient que l'ame est un » corps figuré , & que Dieu est un corps , mais » qu'il n'est pas figuré. *Tertullien* n'a cependant » pas été regardé pour cela comme un hérétique ; » car on a pu croire qu'il disoit que Dieu étoit un » corps , parce qu'il n'est pas néant , parce qu'il » n'est pas le vuide , ni aucune qualité du corps » ou de l'ame ; mais parce qu'il est tout entier par » tout , remplit tous les lieux sans être partagé , & » reste immuable dans sa nature & dans sa substance. » (*Aug. de Hær. c. 86.*)

Si *Tertullien* n'a pas été regardé comme un hérétique , parce qu'il a dit que Dieu ou l'ame étoit un corps , ce n'est pas que l'Eglise fût incertaine sur l'immatérialité de Dieu , ou sur celle de l'ame ; c'est parce qu'on croyoit que *Tertullien* , en disant que Dieu étoit un corps , n'avoit point voulu dire qu'il fût de la matiere , mais seulement qu'il étoit

une substance ou un être existant en lui-même.

Comment donc l'Auteur de la *Philosophie du bon sens* a-t'il pu conclure du passage de *Saint Augustin*, qu'on n'étoit point hérétique, du tems de *Tertullien*, en soutenant que Dieu étoit matériel ? Quelle idée faudra-t'il que nous prenions de son esprit, s'il n'a fait en cela qu'une faute de Logique ? Pourquoi, citant le passage de *Saint Augustin*, cet Auteur a-t'il supprimé la raison que *Saint Augustin* donne, pour laquelle *Tertullien* n'a point été regardé comme un hérétique, lorsqu'il fit Dieu corporel ? Si l'Auteur est de bonne foi, sa philosophie n'est pas la *Philosophie du bon sens*. (C'est l'Auteur du *Dict. des Hérésies* qui nous a fourni cette explication du passage de *Tertullien*.)

T R A J A N.

Des vertus de quelques Princes Payens.

MR. de V. exalte beaucoup les vertus des *Trajan*, des *Marc-Aurele*, des *Antonin* ; mais on fait que les tableaux de ceux qu'il veut préconiser, sont toujours sans ombre. Les historiens exacts & impartiaux ne pensent, ni n'écrivent de même. » *Trajan*, dit M. l'Abbé de la Bletterie, » n'étoit pas sans tache. Infatiable de victoires, » comme *Alexandre*, & comme lui sujet au vin, » réduit à la sage, mais humiliante précaution de » défendre qu'on obéît aux ordres qu'il pourroit » donner au sortir de ses longs repas, il étoit d'ail- » leurs esclave d'un vice honteux, que les Payens » mêmes condamnoient. Le nom de *Seigneur* tou- » jours détesté par *Auguste*, & néanmoins souffert » par *Trajan*, ne devoit pas être du goût des Ré- » publicains. En un mot, il étoit aisé de faire le » Panégyrique de ce Prince, sans rien dire de faux ; » impossible d'écrire fidèlement son histoire, sans

» insinuer au moins quelque chose de désobligeant. »

Les autres Empereurs étoient des hommes , & par conséquent ils étoient sujets à bien des fautes , sur-tout dans une Religion fausse , qui ne soutenoit pas leur vertu dans un équilibre parfait. MM. les Encyclopédistes qui reglent les rangs en ce monde , disent que *Marc-Aurele* est le premier des Princes & des hommes , & *Julien* le second. Remarquez qu'il faut que ce soit deux Payens qui ayent les deux premiers rangs ; » mais suivant M. de *Tillemont* , *Marc-Aurele* , bien loin d'être un Dieu , » n'étoit pas même un homme sans reproche & » sans défaut , quand on n'en jugeroit que selon » les lumieres de la raison & selon les regles humaines de la morale , &c. » (Voyez l'Histoire des Empereurs , tome 2. , p. 395.)

Quant à *Julien* , on sait qu'il étoit le singe de cet Empereur , & qu'il vouloit l'imiter jusques dans ses défauts , sur-tout dans la profusion des victimes qu'il immoloit aux Dieux. Car il étoit , dit M. *Bayle* , infatué des superstitions du Paganisme , & tellement infatué , qu'un Historien de sa Religion n'a pu s'empêcher d'en faire une espèce de raillerie. Voyez JULIEN.

Fin du second Volume.

T A B L E.

A BADIE. <i>Témoignages avantageux rendus à son</i> <i>Traité de la vérité de la Religion Chrétienne.</i>	pag. 3
§. II. <i>Doit-on défendre la Religion ?</i>	6
AMBROISE , (S.) <i>Ce Pere croyoit-il l'ame imma-</i> <i>térielle ?</i>	8
ANTHOINE. <i>Ses erreurs sont punies par le feu.</i>	11
AUGUSTIN , (S.) <i>Force de son génie & de son élo-</i> <i>quence. Sa conduite à l'égard des Donatistes.</i>	20
BAYLE. <i>La prévention en faveur de Bayle n'est pas</i> <i>universelle.</i>	24
§. II. <i>Source des erreurs de Bayle.</i>	31
§. III. <i>Mauvais raisonnemens de Bayle sur la li-</i> <i>cence du style.</i>	45
BERNARD (S.) <i>Son zèle contre les erreurs d'Abai-</i> <i>lard justifié. Eclaircissement sur la Croisade qu'il</i> <i>prêcha.</i>	52
BOSSUET. <i>Parallèle de son Histoire Universelle avec</i> <i>celle de M. de V. ; sa politique sacrée.</i>	55
§. II. <i>Projet de pacification des troubles de la</i> <i>Religion.</i>	61
§. III. <i>Du prétendu mariage de M. Bossuet.</i>	66
BOURDALOUE. <i>Parallèle de Bourdalouë & de Mas-</i> <i>fillon.</i>	70
CHARLEMAGNE. <i>Conduite de ce Prince à l'égard des</i> <i>Saxons. Ses divers mariages.</i>	76
CHETARDIE. <i>Impostures infâmes réfutées.</i>	80
CLARKE. <i>Caractère des Ouvrages de ce célèbre Doc-</i> <i>teur.</i>	81
CLERC , (le) <i>Raisons de croire qu'il n'étoit pas</i> <i>impie.</i>	84
CYRILLE , (S.) <i>Examen des objections de l'Empe-</i> <i>reur Julien contre le Christianisme , & des ré-</i> <i>ponses de S. Cyrille.</i>	87

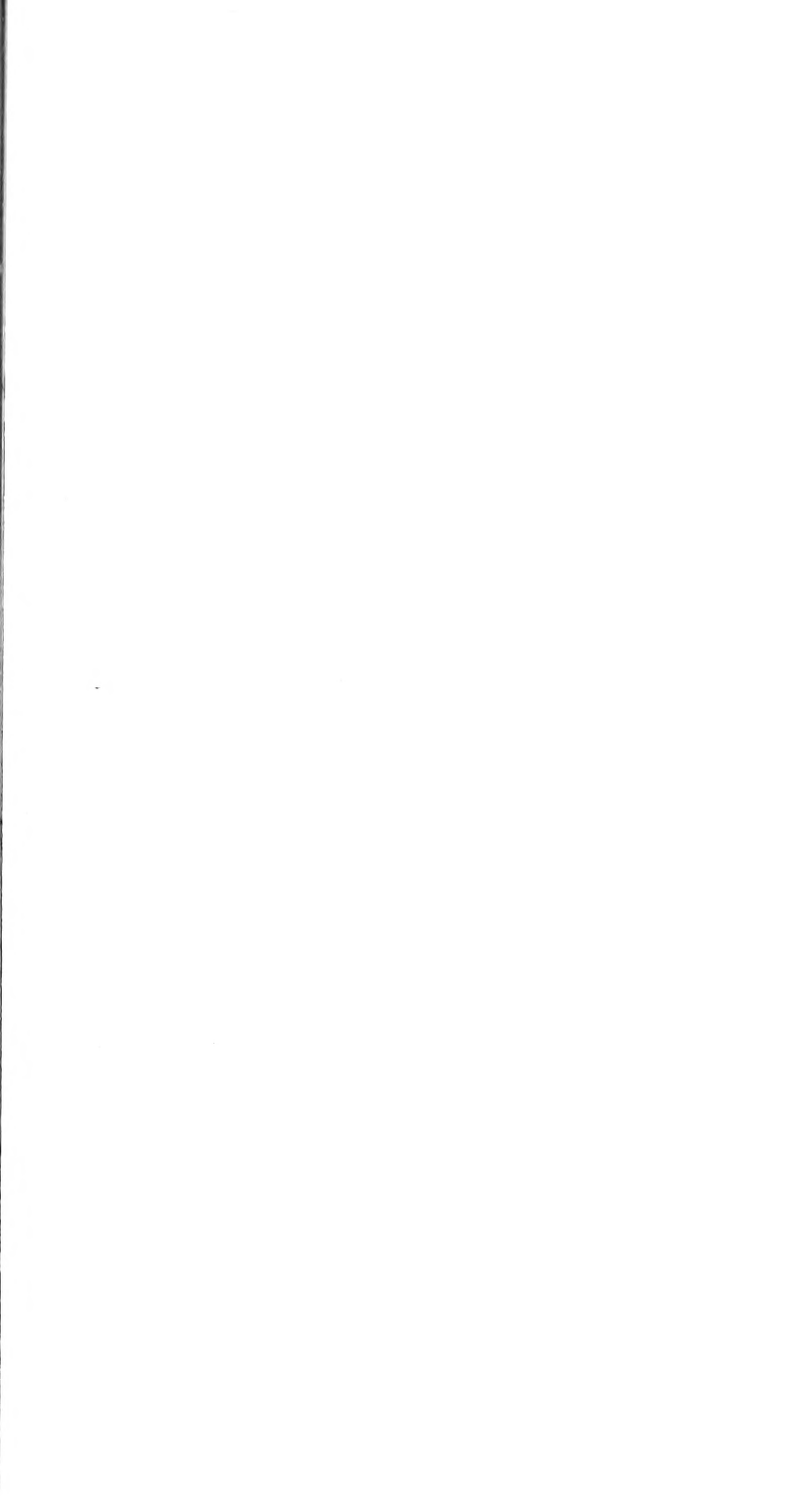
T A B L E.

DAVID. <i>Diverses difficultés des Incrédules sur l'histoire de ce saint Roi.</i>	92
DIACLÉTÉNIEN. <i>Violence de la persécution qu'il excita contre les Chrétiens.</i>	98
DODWEL. <i>Ce que les Anglois pensoient de ce Savant.</i>	102
ELIE. <i>Apologie de ce Prophète.</i>	104
ELISÉE. <i>Réflexion sur la punition des Enfans de Bethel.</i>	109
FENELON. <i>Ses sentimens sur la Cour ; les disputes du tems & de la Religion.</i>	117
GROTIUS. <i>Cas qu'on doit faire de son Traité sur la Religion.</i>	128
HOUTEVILLE. <i>Examen de ce qu'on dit de lui dans le Dictionnaire Philosophique.</i>	130
HUET. <i>Ses idées sur la foiblesse de l'esprit humain ne sont point impies.</i>	134
HYLAIRE. (S.) <i>Ce Pere croyoit-il à l'immortalité de l'ame ?</i>	137
IRENÉE. (S.) <i>Ce Pere n'est point favorable au sentiment qui suppose que la matiere peut penser.</i>	140
JACQUES II. <i>La Religion de ce Prince étoit-elle aveugle.</i>	142
JOSEPHÉ. <i>Apologie de cet Historien.</i>	146
JOSUÉ. <i>Du châtimement des Chananéens.</i>	148
JULIEN. <i>Ce qu'on a dit pour & contre ce Prince.</i>	152
MATHIEU. <i>Si les Apôtres étoient des gens de néant.</i>	156
MOYSE. <i>Moyse considéré comme Poëte. Réflexion sur le style des livres saints.</i>	157
§. II. <i>Digression sur la punition de Coré , Dathan & Abiron.</i>	164
NONOTTE. <i>Ses disputes avec M. de V.</i>	166
§. I. <i>Des Martyrs de la Légion Thébaine.</i>	ibid
§. II. <i>Autre discussion de M. de V.</i>	169
ORIGÈNE. <i>Ce Pere a-t'il douté de l'immatérialité de l'ame ?</i>	176
PASCAL. <i>Sa défense contre M. de Voltaire. Observations préliminaires sur la critique que ce Poëte a faite.</i>	172

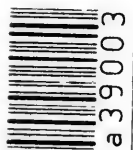
T A B L E.

PHOTIUS	<i>Remarques sur l'histoire de ce Patriarche ; telle qu'elle est racontée par M. de V.</i>	186
SALOMON.	<i>Remarques sur la conduite de ce Prince à l'égard d'Adonias.</i>	190
§. II.	<i>Du Temple de Salomon.</i>	192
SAMUEL.	<i>Sa conduite , envers Agab , justifiée.</i>	194
§. II.	<i>Si l'apparition de Samuel est une imposture de la Pythonisse d'Endor , ou un miracle.</i>	197
TERTULLIEN.	<i>Ce Pere est il favorable au Matéria- lisme , comme le prétend M. de V. ?</i>	206
TRAJAN.	<i>Des vertus de quelques Princes Payens.</i>	211

F I N.







a39003



009557009b

